

2^e Année N° 2.

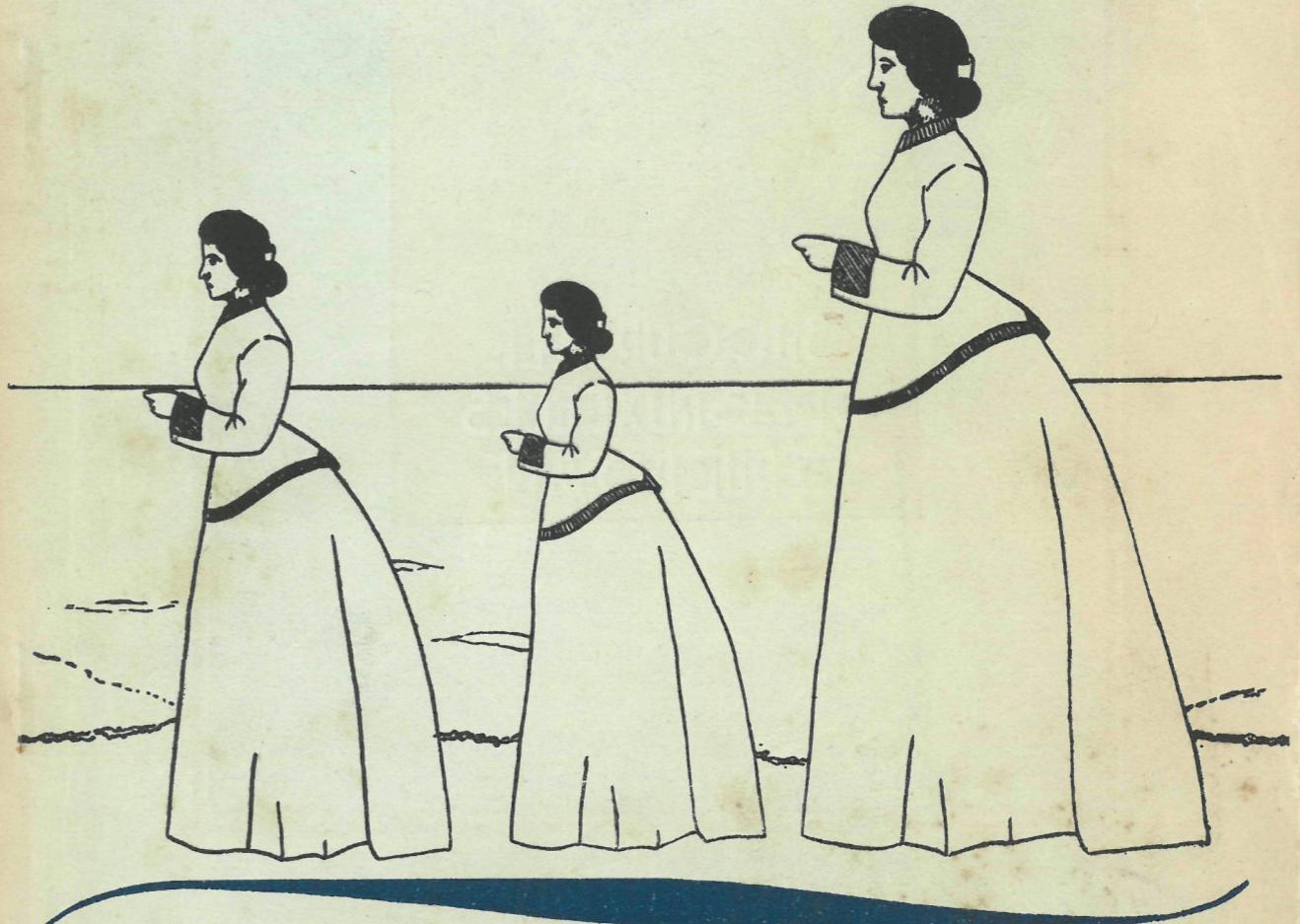
Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Juin 1929.

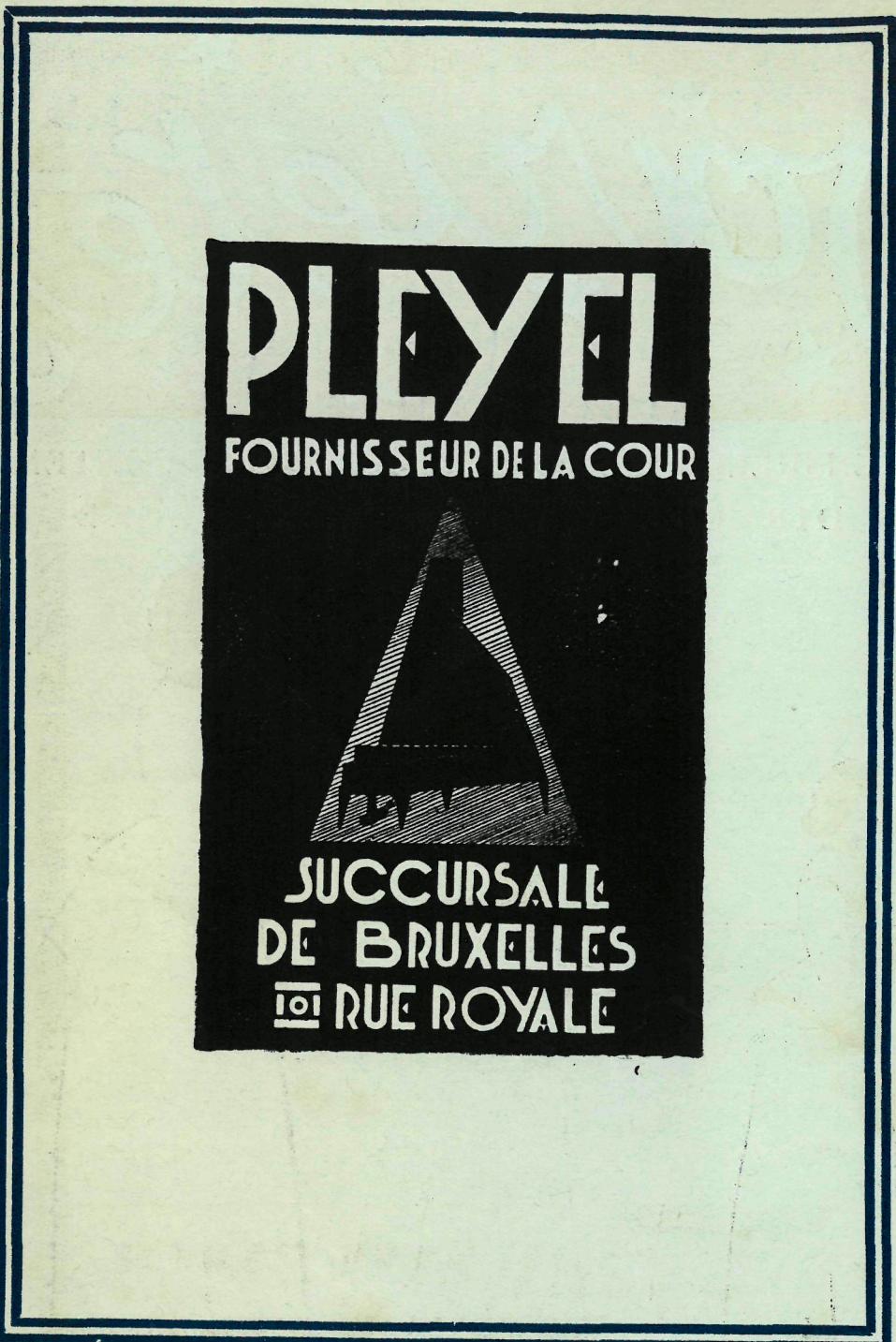
Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



AU SANS PAREIL

17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

LES ROMANS :

Le Plan de l'Aiguille,

par BLAISE CENDRARS.

Meurtre,

par FRANÇOIS-BERGE,

LES LETTRES :

Aspects de la Biographie,

par ANDRÉ MAUROIS.

Rimbaud le Voyant,

par ROLLAND de RENÉVILLE.

A mon Gré,

par RENÉ GLOTZ.

Le dialogue avec André Gide,

par CHARLES DU BOS.

LES MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

Architecture,

par ANDRÉ LURÇAT.

Orientation des idées médicales,

par le Dr RENÉ ALLENDY.

LES CONCILIABULES :

Dans la paix du Soir,

par Mme BULTEAU.

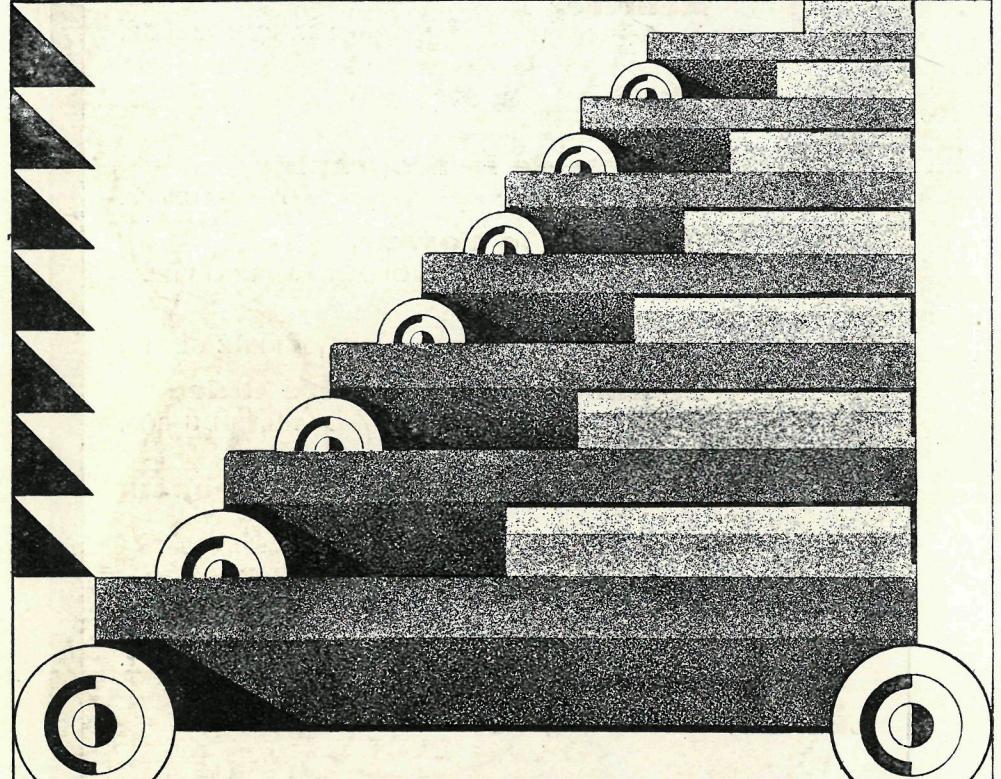
Byron,

par CHARLES DU BOS.

17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

AU SANS PAREIL

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S

II



et Cousin Carron & Pisart

III

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES

La première voiture française construite en grande série



8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas



4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route



EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

IV

Minerva Motors S. A. - Anvers

AGENTS POUR LE BRABANT:

Agence des Automobiles Minerva
RUE DE TENBOSCH, 19-21, BRUXELLES



Le sac IMPERMITE assure à vos vêtements une protection absolue contre les mites. Le sac IMPERMITE peut contenir plusieurs vêtements disposés sur leur porte-manteau, et être suspendu, comme un porte-manteau ordinaire, dans n'importe quelle armoire.

IMPERMITE

Fr. : 9,50 chez tous les droguistes

Pour le gros, s'adresser à l'usine : 27, rue du Collège - Bruxelles

V



” Beauté, mon beau souci... ”

Le Teint Bronzé

Le laboratoire des
Produits de beauté Marquisette

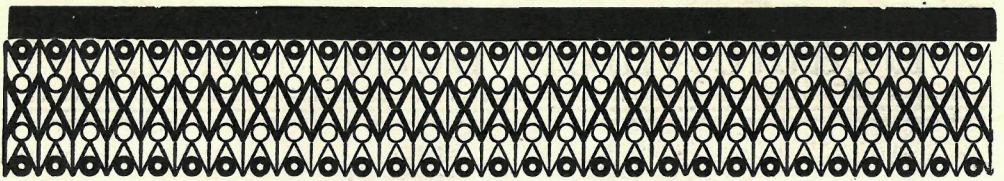
vient de réaliser cette merveille :

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

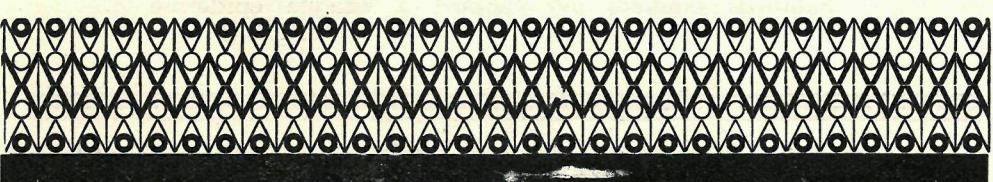
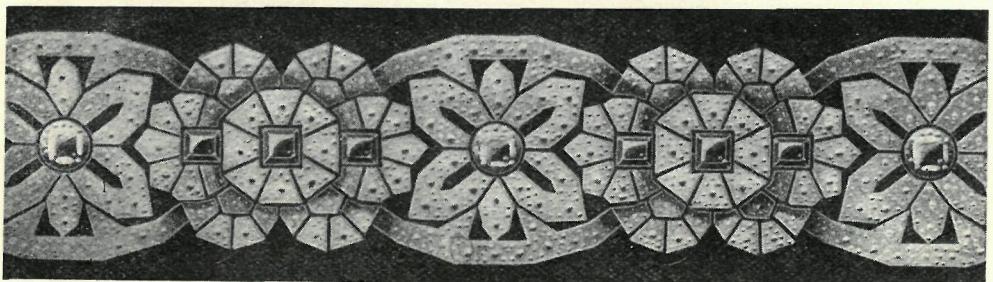


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

Laboratoire : 95, Rue de Namur, Bruxelles



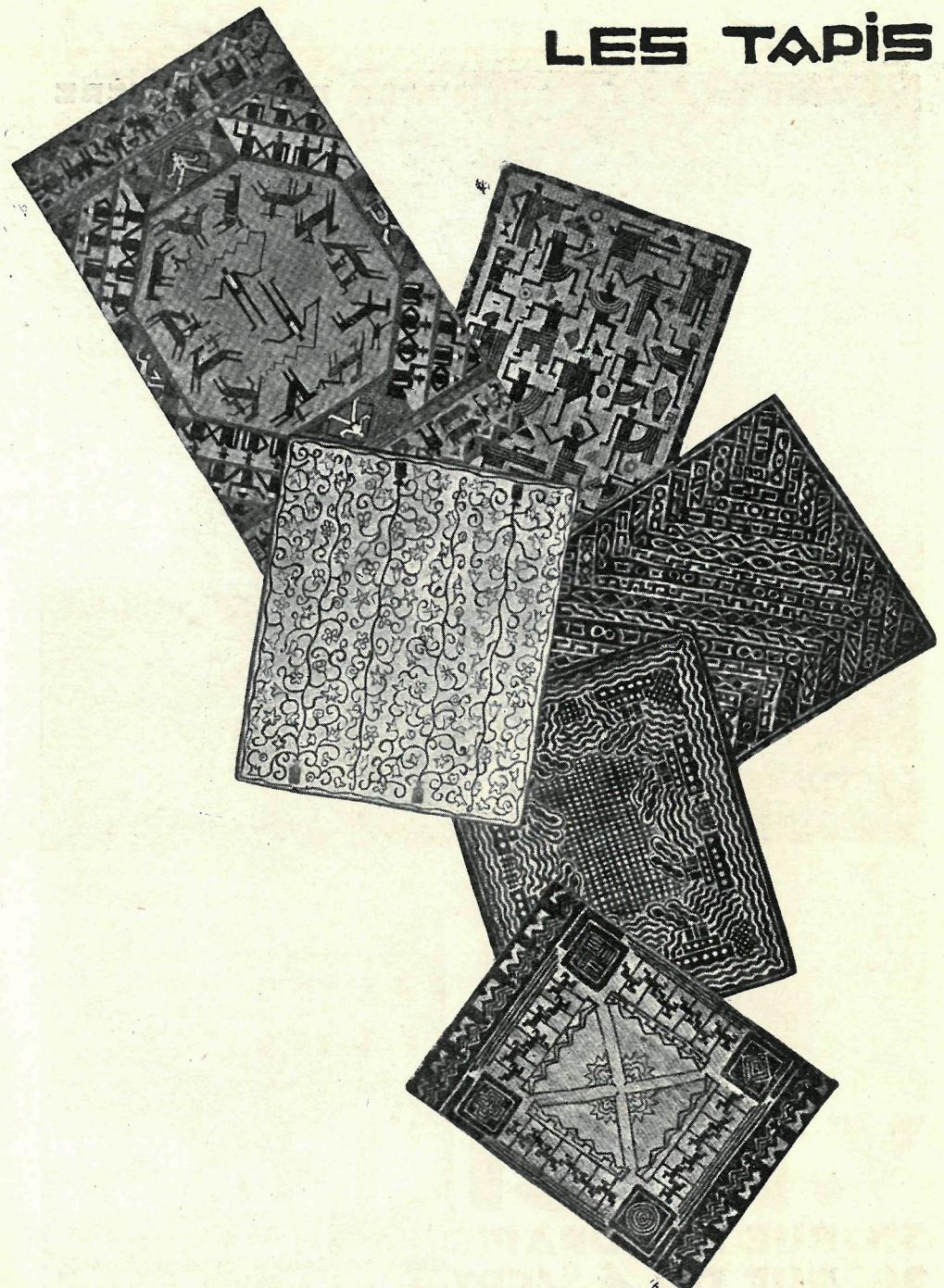
**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES**

1 & 3, Bd ADOLphe MAX

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE et CIE.
53. RUE DES DRAPIERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement



Toile de Tournon : « Tennis » — Composition de Raoul Dufy

bianchini, férier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^e de mars

THÉATRE DE DIX HEURES

17, PLACE Ste-CATHERINE - BRUXELLES

UN SPECTACLE D'ESPRIT NOUVEAU
UNE REVUE SANS PLUMES ET SANS PAILLETTES
UN ASPECT INÉDIT DU MUSIC-HALL MODERNE

c'est la nouvelle version de

LA REVUE

en un acte et seize tableaux de PIERRE NEUVILLE

Costumes neufs créés par Jean Fossé

Décors de Géo Carrey

Orchestre dirigé par Florendas — Danses réglées par Miss Dolly Dorne

avec

Arthur DEVERE
Hubert MELKIOR
Jenny GOSEN

Les 3 Tony Earlie - Pierre Chatelain

LES 10 EXTRAORDINARY FLOWER STARS

et le TRIO GOMEZ

Le 14 Juin : débuts de

GESKY et ROLF HOLBEIN

Le spectacle qui vous réconciliera avec les revues de music-hall !

AUTOUR DU

KURSAAL D'OSTENDE

LES HOTELS
DE LA

S^{té} A^{me} "Les Palaces d'Ostende,,

L'Océan
Le Continental
Le Littoral

Direction générale : M. Jean FOUGNIES

ET LE

ROYAL PALACE HOTEL

que gère

La Société des Hôtels Réunis

HALL D'EXPOSITION — GALAS — ATTRACTIONS

SIX COURTS DE TENNIS

CERCLE PRIVÉ

PLAGE DU LIDO

SOINS DE BEAUTÉ



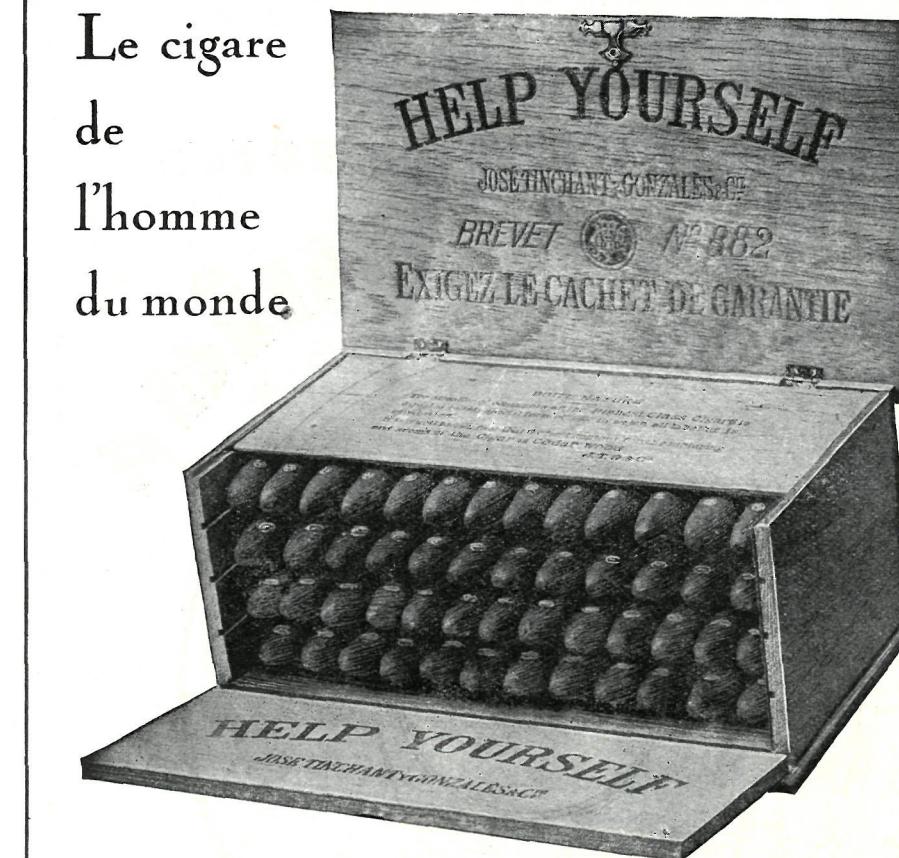
Les "Produits Ganesh" inventés par Madame ADAIR et vivement recommandés par le corps médical, sont appliqués de façon rationnelle et scientifique par les soins de MADAME ELEANOR ADAIR

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES

PARIS

Téléphone : 220,91
NEW-YORK

Le cigare de l'homme du monde



VINHOS DO PORTO
ANTº CAETº RODRIGUES & C
CASA FUNDADA EM 1828

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

un disque
un phono
columbia!



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE. — N° 2.

15 JUIN 1929

SOMMAIRE

Denis Marion	<i>L'autre Odyssée</i>
Jacques Rèce	<i>Une Deux Trois</i>
Fernand Crommelynck	<i>Tripes d'or (Acte II)</i>
J. Bernard Brunius	<i>Ferdinand Cheval, facteur</i> <i>Constructeur du Palais de l'Idéal</i>
P. G. van Hecke	<i>L. de Laetere, peintre naïf gantois</i>
Sacher Purnal	<i>Golligwog (II)</i>

CHRONIQUES DU MOIS

Henri Vandepitte	<i>L'Art</i>
Paul Fierens	<i>La symphonie d'une grande ville</i>
Pierre Courthion	<i>La ruée</i>
André Delons	<i>Tempête sur l'Asie</i>
George Cœuret	<i>Elégances estivales</i>
Gille Anthelme	<i>Sybille est champion d'Europe</i>
Franz Hellens	<i>Chronique des disques</i>

VARIÉTÉS

Théâtre des Piccoli — Quand le navire... (Jules Romains) — 100×Paris (Germaine Krull) — Les « Euréels », de Mambour — Gratte-ciel (Howard Higgin) — Une édition du Ballet de James Ensor — La première année complète de « Variétés »

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Marc Eemans

Conditions nouvelles à partir de ce numéro :

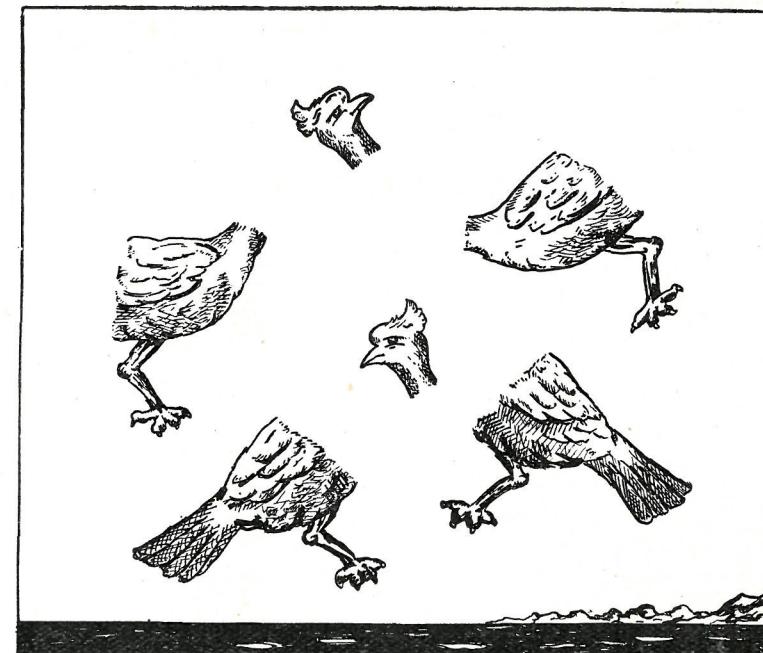
Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 10 Fr. fr.	» » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 Florin.	» » 10 Florins
» » Autres pays: 3 Belgas.	» » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE
Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37
Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

**la
modiste**

**jane
brouwers**
72
av. louise
bruxelles
tél. 211,01



Marc Eemans

L'AUTRE ODYSSEE

par

DENIS MARION

La traduction française d'*Ulysse* a paru et il nous est enfin permis d'approcher cette œuvre de James Joyce, sinon de la connaître. C'est que son apparence n'est pas trompeuse : celle d'un livre qui dérobera longtemps encore des secrets que l'auteur n'est pas enclin à découvrir et que la plupart des critiques se reconnaissent impuissants à pénétrer. Aussi, d'une première lecture, nous ne retirons guère mieux qu'une impression confuse de grandeur et c'est à peine si nous pouvons discerner — bien loin de les réduire — les obstacles qui s'opposent à ce que nous atteignions à un jugement exact sur la valeur, la signification et la portée d'*Ulysse*.

Un premier obstacle, c'est que ce livre tend à être une Somme : proposition que paraissent infirmer les limites précises de temps, de lieu et d'action à l'intérieur desquelles le sujet est compris, mais que vérifie la volonté d'exhaustion totale qui se manifeste dans ces limites. Il s'agit bien pour James Joyce de créer *tout* un monde complet. Ce but peut nous échapper parce que concevons difficilement qu'on puisse y parvenir autrement que par les procédés de synthèse, de groupement et d'hierarchie qui sont ceux de la technique philosophique ou pédagogique. Mais James Joyce se comporte comme celui qui enseignerait la grammaire latine, par exemple, sans se servir d'un manuel, mais en commentant éperdument un chapitre d'un auteur quelconque, jusqu'à tirer de

ces phrases arbitraires et précises — dans un ordre qui n'est pas imposé par des nécessités d'exposition ou de système, mais qui est provoqué par un texte indépendant — toutes les règles générales que comporte la matière qu'il a résolu d'épuiser.

Cette méthode engendre une conception particulière des personnages et des événements, très différente de celle à laquelle les romanciers nous ont habitués. Les péripéties sont choisies sans pré-méditation, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas imaginées de telle sorte qu'elles préparent une enquête méthodique sur les différents aspects du comportement humain et c'est peut-être en partie pour leur assurer ce caractère indépendant que James Joyce s'est plu à les emprunter à l'*Odyssée* dont l'origine et la composition excluent l'idée d'une entreprise pré-méditée de cette sorte. Il sera ainsi d'autant plus frappant que, par un système de symboles et de références, elles finissent cependant par éclairer l'homme tout entier. Ainsi, pour certain philosophe, chaque molécule doit contenir l'image de tout l'univers. Les personnages sont strictement individualisés, ils nous apparaissent même souvent sous leur aspect le plus incompréhensible, mais l'auteur entend bien atteindre par là une conception abstraite de la vie. En d'autres termes, Léopold Bloom n'est pas un prototype humain; mais l'individu Bloom, irremplaçable, doit, si nous le suivons dans chacun de ses actes, sans en oublier un seul, nous amener à une connaissance générale de l'homme. La lecture d'*Ulysse* bouleverse celui qui l'entreprend parce qu'il lui est impossible d'ignorer que chaque chapitre, chaque phrase même, viennent apporter leur contribution à une image qui se veut totale et qu'aucun détail n'est inutile puisque le moindre sert déjà à préciser et à mesurer l'importance des divers éléments qui entrent en jeu.

Ce dessein suppose que son auteur a résolu pour son compte les problèmes qu'il va évoquer et qu'il est arrivé à organiser ses réflexions sur l'homme et la vie en un système bien arrêté. Si James Joyce réussit à emprunter avec une plasticité miraculeuse les diverses apparences de ses personnages et à nous reproduire sans défaillance la vision qui leur est personnelle, il n'en est pas moins vrai qu'*Ulysse* implique une doctrine et que son lecteur est placé devant certains faits, qui lui sont donnés comme des résultats. Il y a des dilemmes devant lesquels il est impossible de ne pas prendre position. Osons le dire : les gouvernements anglais et américain ont eu raison de condamner *Ulysse*; on ne peut leur demander de favoriser leur destruction et de contribuer à leur propre ruine. L'ordre établi n'a pas à faciliter l'avènement d'un ordre nouveau (1).

De là procèdent deux difficultés qui doivent arrêter le lecteur. Celui-ci ne peut pas juger exactement chaque partie, puisqu'elle a été conçue en raison de l'économie générale de l'œuvre — qui est inconnue au premier abord. Les bonnes gens peuvent rire quand on leur explique que tel paragraphe doit se comprendre par rapport à une phrase qui se trouve

(1) M. Stuart Gilbert, l'un des traducteurs, attribue l'effarouchement provoqué par *Ulysse* à une position absolument impartiale que ce livre prendrait à l'égard de la morale (*NRF*, avril 1929). Mais Robert Mc Almon écrit plus justement : « Avec *Ulysse*, James Joyce a fait, dans une large mesure, le procès de la banqueroute de toute l'ère chrétienne » (*transition*, no 15).

cent pages plus tôt et à la lumière d'un fait qui sera révélé par la suite. Mais toute notre vie n'est faite que d'événements et de pensées qui procèdent du passé ou s'y rattachent et qui préparent obscurément l'avenir. Si la plupart des écrivains n'avancent rien qui ne soit parfaitement intelligible au moment même, c'est qu'ils doutent de la patience et de la mémoire du lecteur ou de leurs propres forces; mais aucune loi de leur art ne les oblige à cette déformation de la réalité. Il n'en reste pas moins vrai que ce seul aspect d'*Ulysse* suffirait à écarter de lui tous ceux qui exigent d'être immédiatement mis au courant et qui entendent triompher de la résistance qu'un livre peut apporter à être compris, avant même d'en avoir achevé la lecture.

D'autre part, il n'est pas plus facile de déceler l'armature qui soutient les développements d'*Ulysse* que de saisir leurs rapports réciproques. On peut éviter certaines erreurs : confondre Stephen Dedalus et l'auteur (il est à peu près certain que Stephen Dedalus est une composition exécutée d'après le personnage que James Joyce pouvait être en 1904, c'est-à-dire très différent de celui qu'il était en 1914-1921), croire que Mme Bloom est la Femme, etc. Le lecteur aime qu'un personnage soit le porte-parole de l'auteur et celui-ci y trouve généralement quelque satisfaction par un vice de l'esprit qu'il serait curieux d'étudier (1). Mais James Joyce se refuse à employer cet artifice et son livre est conçu de telle sorte qu'il soit aussi difficile d'en tirer une leçon que de la vie même. Encore que nous pensions qu'une tendance préside au déroulement d'*Ulysse*. Mais en présence de la vie, ne sommes nous pas également obligés de croire qu'il nous est possible de dégager des lois de son cours, car ceux mêmes qui disent que la destinée est aveugle et n'offre pas de signification lui en prêtent une par là-même.

Il n'est donc pas douteux qu'*Ulysse* n'existerait pas si James Joyce n'avait résolu — ou s'il ne tentait de résoudre par cette œuvre même — quelques problèmes parmi lesquels on peut citer : la religion, la morale, la paternité, le phénomène littéraire, la question irlandaise, l'antisémitisme, la vie sexuelle, l'œuvre de Shakespeare. Quant à savoir quelle est la solution qu'*Ulysse* nous propose pour l'un ou pour l'autre, je n'aurai pas la présomption de vouloir la découvrir ici.

Le titre du livre nous apprend que James Joyce s'est rapporté à l'*Odyssée* pour classer, développer et particulariser la matière qu'il avait réunie. La référence continue à l'épopée grecque qu'on peut deviner au long des pages charge d'un symbolisme qui constitue un deuxième obstacle pour le lecteur. Car si James Joyce a trouvé dans un système de rapports et d'équivalences avec une autre œuvre une précision et un appui pour la création qu'il entreprenait (comme la théologie médiévale a pu servir à équilibrer la vision de Dante et à en augmenter la portée), c'est parce qu'il attribuait à l'*Odyssée* une valeur et une signification bien différentes de celles qui lui sont accordées à l'ordinaire. Un écrivain n'abandonne pas son originalité en s'inspirant de la conception ou de l'exécution d'une autre œuvre, mais c'est à la condition de recréer, sui-

(1) On y verrait, je crois, la forme extrême de cette défaillance qui consiste à se croire plus sûr de l'exactitude d'une opinion parce qu'un tiers la partage. Cette inclination va, dans le cas présent, jusqu'à attribuer une indépendance factice à une création de sa propre activité.

vant ses lois personnelles, ce qu'il emprunte. Dans son métier, on ne réussit à se servir que des instruments que l'on a forgés soi-même. Ceux des autres blessent l'imprudent qui les emploie. Rapprocher des passages correspondants de l'*Odyssée* les fragments d'*Ulysse* pour dégager leur véritable signification serait fertile en déboires pour celui qui ignore le sens que James Joyce accorde aux éléments homériques qu'il a utilisés.

Ce n'est pas là, s'il faut en croire Valéry Larbaud, le seul symbolisme que comporterait *Ulysse*. Chaque chapitre traiterait d'une science ou d'un art, représenterait un organe du corps humain et aurait sa couleur particulière. Je crois qu'il serait dangereux de s'appesantir sur cet aspect de l'ouvrage. Ces correspondances me paraissent avoir joué le rôle d'échafaudages qui ont servi à l'auteur pour agencer son importante construction et qu'il a eu soin de faire disparaître après l'achèvement. Les commentateurs se réjouiront d'en relever les traces parce qu'ils trouveront ainsi l'illusion que leur perspicacité leur permet, non seulement de mieux comprendre que le lecteur ordinaire, mais de comprendre autre chose — qui serait plus important que le reste. *Ulysse* comblera d'aise, n'en doutons pas, tous ceux qui essaient de réhabiliter la critique en lui donnant pour mission, non pas de juger les ouvrages — ce qui est suranné — mais de pénétrer les intentions de l'auteur et d'apprécier jusqu'à quel point il est parvenu à les réaliser. (Si l'on étudie l'origine et les manifestations de cette tendance, on trouverait qu'elle n'a pu naître que dans un milieu de littérateurs écrivant pour des littérateurs.) Mais *Ulysse* se ressent assez d'avoir été écrit loin de cette agitation qui encercle et pénètre l'activité artistique de notre époque pour pouvoir être considéré en tant que résultat et, par conséquent, être jugé par ce qu'il apporte directement à un lecteur ignorant de la personnalité et des œuvres antérieures de James Joyce. J'insiste sur ce point, parce que la besogne à laquelle je me livre pourrait favoriser une équivoque. Si j'ai choisi de dénombrer les obstacles qu'on rencontre à une première lecture d'*Ulysse*, c'est qu'en dépit d'eux cette lecture bouleverse celui qui l'entreprend et lui impose un des plus merveilleux dépaysements qui soient, des conditions de vie nouvelles et attirantes. Certes, on ne peut manquer d'aspirer à connaître mieux ce microcosme ; mais l'exemple de Proust est là pour nous apprendre que lorsque nous nous reconnaîtrons au milieu de ces personnages, lorsque nous aurons aperçu les recoulements des faits et identifié la nature et le développement des thèmes, nous regretterons de ne plus pouvoir retrouver cette sensation initiale : le voyage dans un monde inconnu qui ne cessait de faire succéder sous les yeux des perspectives trompeuses peut-être, mais sans cesse renouvelées.

Ceci ne tend pas à dénier l'intérêt qui s'attache à toutes les exégèses, à tous les commentaires possibles. Aussi, comme j'aimerais connaître autrement que par ses étapes, la route qu'a suivie James Joyce depuis *Gens de Dublin* jusqu'à *Ulysse* en passant par *Dedalus*. On retrouve pourtant dans ces trois livres les mêmes éléments. Dublin leur sert de décor, de thème et de limites. Les événements qu'ils retracent sont dépourvus de tout caractère romanesque : j'entends par là qu'ils ne sont pas conçus en vue de provoquer chez le lecteur une satisfaction quelconque, éveil de la curiosité, surprise, accomplissement des prévisions, mais qu'ils

empruntent à la réalité la plus immédiate des combinaisons fort différentes de celles qu'imaginent les écrivains. En même temps, ces événements médiocres, confus, qui se déroulent gauchement sans être bien compris de ceux qui les subissent ou les provoquent, nous sont toujours présentés de telle manière que nous soyons contraints d'y chercher plus que l'auteur n'en dit expressément.

Que contient donc *Ulysse* de si neuf que le lecteur des autres ouvrages de James Joyce éprouve un tel dépaysement ? Ce symbolisme implicite n'a rien qui puisse déconcerter à ce point et l'on trouvait déjà dans *Dedalus* une aspiration analogue vers la totalité (là où les critiques découvraient des « longueurs »). Mais l'éclairage a changé. Ce sont toujours bien les mêmes aventures, la même ville, les mêmes êtres, mais transfigurés parce que cette vie qu'ils ont et que nous ne pouvions jusqu'ici faire mieux que de soupçonner, nous en voyons maintenant la trace directe, si nous ne la découvrons pas encore elle-même.

Cette trace, c'est le langage et par là, il faut entendre tous les moyens d'expression que possède l'homme, depuis la sensation indistincte que transmet au cerveau une perception quelconque jusqu'au discours organisé; y compris tous les procédés verbaux ou littéraires que l'on a pu imaginer, récit, dialogue, questionnaire, chant, poésie ; aussi bien d'ailleurs ceux que l'auteur prête à son héros que ceux qu'il emprunte pour son propre compte. Jusqu'à présent, l'écrivain se souciait d'exprimer ce que lui-même ou ses personnages avaient fait ou avaient à dire. Avec *Ulysse*, le sujet change : c'est l'existence même des personnages (et sans doute aussi de l'auteur) qui se traduit et le plus directement possible, c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'une intrigue ou d'une affabulation. Nous comprenons maintenant que dans les récits antérieurs de James Joyce (comme d'ailleurs dans bien d'autres œuvres) tout l'appareil anecdotique ne servait qu'à nous mettre en contact avec certaines existences, à nous imposer leur forme et leur couleur. Mais *Ulysse* nous installe à l'intérieur de ces mêmes existences et affirme le caractère accessoire de tout ce qui se déroule au dehors.

A l'instant où l'on admet que la chose pensée importe autant que la chose vue, entendue, reniflée, mâchée, touchée (et c'est ce qui doit advenir dans un tel système), à ce moment même, le monde bascule et découvre un aspect nouveau. James Joyce a voulu y faire correspondre des modes d'expression originaux. Ou bien (et c'est l'hypothèse que je préfère, tant je vois en cet homme un écrivain prodigieux) c'est en cherchant à renouveler les formules usées que nous a léguées la littérature antérieure que James Joyce atteignit à cette conception du monde.

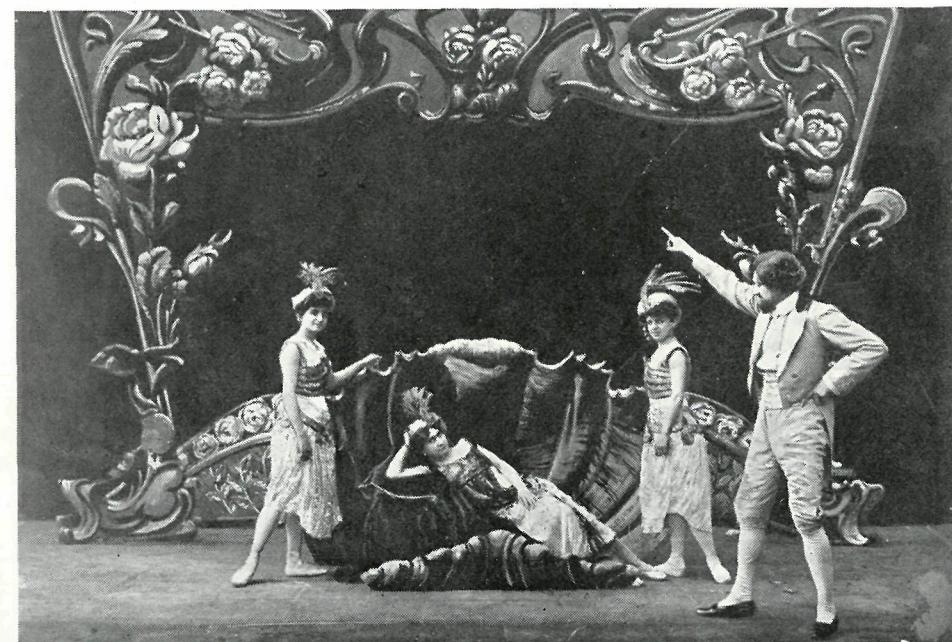
Ce sont les naïfs qui imaginent que le sujet de chaque épisode d'*Ulysse* a justifié l'invention et l'emploi de la forme littéraire dans lequel il est exprimé. Naissent de là d'amusantes controverses sur la plus ou moins grande fidélité au processus de la pensée qu'offrirait le monologue intérieur. Il me paraît bien que la forme choisie a, au contraire, modelé étroitement le thème qu'elle enveloppe. Jusqu'à un certain degré, *Ulysse* est un recueil « d'études » où l'écrivain, comme le musicien ou le peintre, se serait plu à asservir quelque aspect de la vie à un procédé d'expression dont il cherche à acquérir la maîtrise. Il importe peu alors que le monologue intérieur soit un genre aussi faux

ORIGINES DU CINEMA

que le récit impersonnel, la confession autobiographique ou le journal intime. Ce qui nous retient, c'est que James Joyce réussit, au moyen de ce nouvel artifice, à exprimer autre chose que ce que nous trouvions dans les œuvres conçues suivant les modes traditionnels.

La richesse et la puissance verbales d'*Ulysse* pourraient n'être admirables qu'en elles-mêmes. Elles constituent encore une tentative nouvelle pour dominer le lecteur. Celui qui a coutume, en lisant tout autre livre, de poursuivre en même temps que sa lecture un dialogue avec les personnages ou leur auteur, doit renoncer à cet exercice ou à la lecture d'*Ulysse*. Car tous les procédés employés par James Joyce (et spécialement cette surprenante déformation de la langue par introduction de mots étrangers, combinaison de mots existants, création de nouveaux mots) ne visent qu'à obliger le lecteur à ne pouvoir concevoir d'autre pensée que celle qui lui est imposée. Le monologue intérieur ne se trouve utilisé si souvent et de tant de manières différentes que parce qu'il réussit le mieux à éliminer toute intervention personnelle du lecteur, à soumettre celui-ci aussi complètement que possible à ce qu'il lit. L'expérience directe permet de s'en rendre aisément compte : Il suffit de vouloir considérer le déroulement de sa pensée pour que celle-ci vous échappe et s'enferme dans quelque tautologie (je pense que je pense que je pense...) Loin d'être un enregistrement fidèle, le monologue intérieur est une création incessante : il oblige à inventer sans cesse, jamais à se souvenir. Mais en même temps il interdit qu'on le considère de l'extérieur, qu'on veuille le dominer ou qu'on le compare à des éléments personnels. Il faut consentir à vivre sous les espèces de M. ou M^{me} Bloom pendant quelques heures ou renoncer à poursuivre sa lecture. C'est un troisième obstacle à la compréhension d'*Ulysse*, (et je ne parle pas pour les lecteurs qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes pour consentir à changer de peau) cette métamorphose qui ne vas pas sans troubler ceux qui s'y livrent.

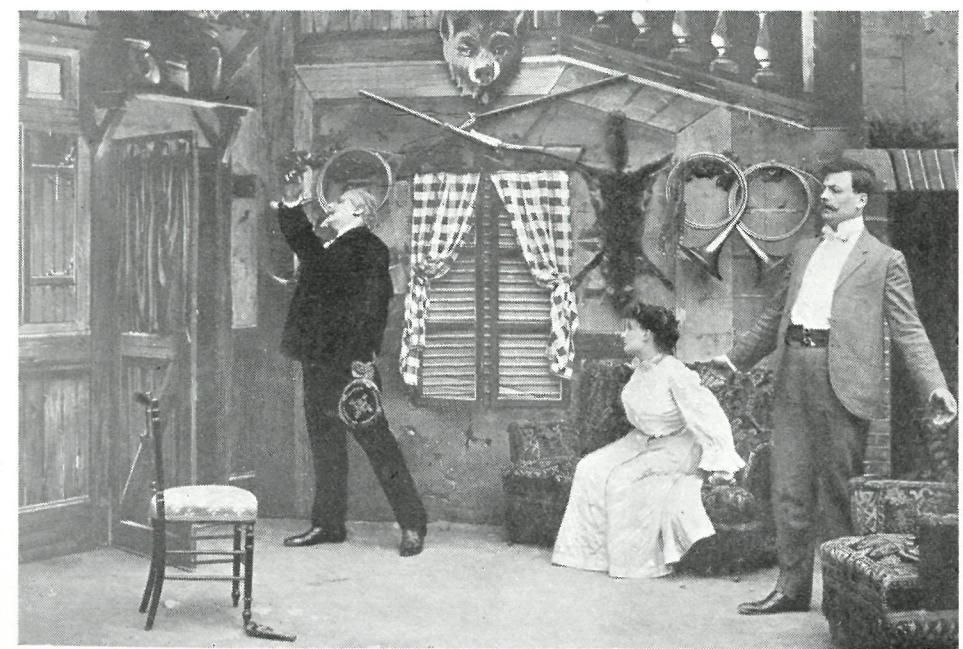
Il peut paraître assez curieux de se placer, comme je l'ai fait, devant *Ulysse* d'un point de vue purement extérieur. Cela m'a paru plus intéressant que d'examiner si ce livre constituait l'aboutissement d'une formule du roman ou l'origine d'une nouvelle tradition.



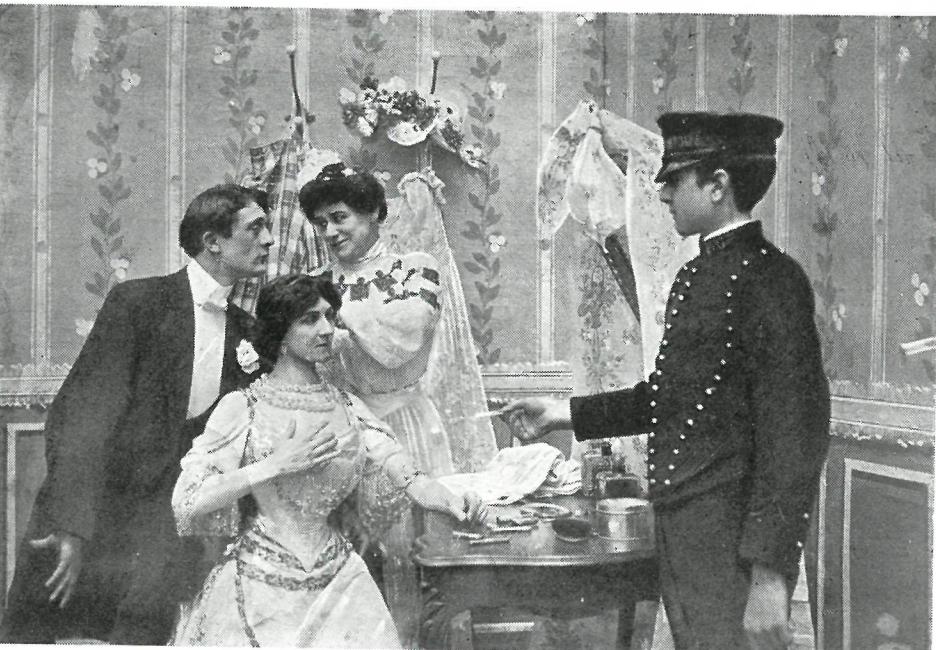
I) Les films de magie noire et blanche
(1903)



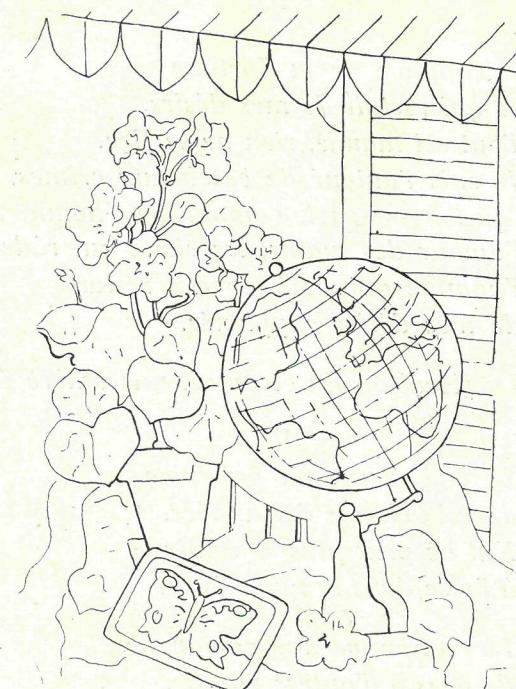
II) L'appel au merveilleux
(1904)



III) Le souci des réalités
(1905)



IV) Fin du bel âge
(1906)



Laglenne
UNE DEUX TROIS
par
JACQUES RÈCE

I

*Si ces membres assemblés
sont les fauteurs du désordre,
rien qu'à les faire pâlir
on les supprime du corps.*

*Larges lueurs du silence,
vos yeux ont des jeux de glaces
où la faute des bras blancs
invente de vieux mensonges.*

*Les jeux de l'Amour-Hasard
ne sont que des jeux de palmes,
les jeux d'Espoir-Désespoir,
de la lumière et des murs.*

II

*L'homme qui part, les cieux qui rôdent,
l'amour des mains, l'amour de l'homme,
l'oiseau meurtri par la tempête,*

*le supplice de la Fortune
ce qui restait de mes désirs.
Tout est mangé, rien ne se fige.
Je suis l'auteur de ces beaux crimes,
l'oiseau meurtri, l'amour de l'homme,
l'amour des mains, les cieux qui rôdent,
l'homme qui part, ce qui restait
de mes désirs suppliciés.*

La floraison du cœur est une amère étude.

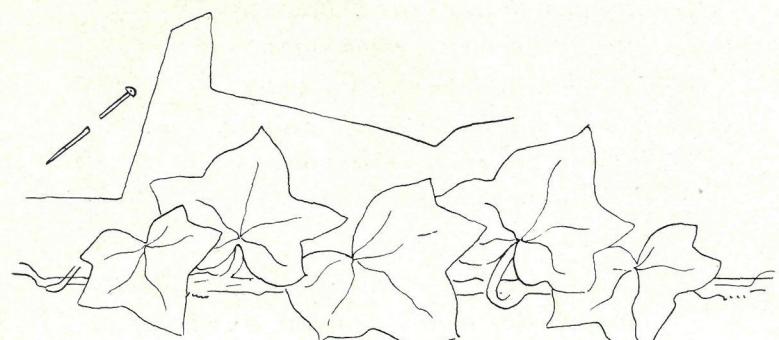
III

*Le ciel creuse un précipice
dans la chaîne des années.
Nul ne peut plus se sentir
à l'aise dans la nuit morte.*

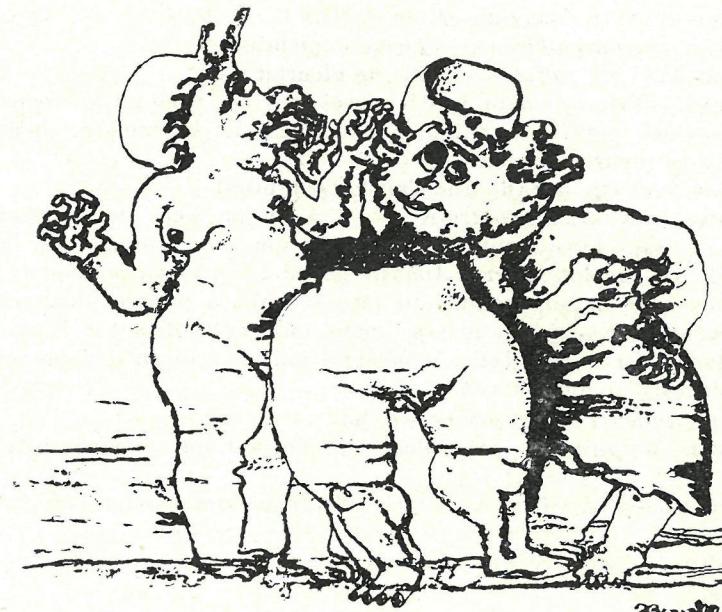
*Le ciel couve une avalanche
de bras à d'autres pareils.
Nul ne peut se reposer
dans l'épouvante des siècles.*

*Soudain, c'est l'onde acérée
des larmes couteaux des rêves,
des coeurs qui n'ont pu se taire
dans le silence des âges.*

*Nul ne sentira plus
dans la chaleur de ce corps
dispersé dans la nature
comme un décor invisible.*



Laglenne



Frits van den Berghe

TRIPES D'OR
PIECE EN TROIS ACTES
par
FERNAND CROMMELYNCK

ACTE II (1)

(Le même décor. Fin d'une belle après-midi d'été. Muscar est dehors dans l'encadrement de la porte du fond, l'air sombre. Les vêtements en loques, il ne lui reste de l'héritage du vieil Hormidas que le fouet qu'il tient à la main. Long silence. Pierre-Auguste sort du réduit, à droite, il n'a pas vu Muscar.)

MUSCAR (tristement). — Pourquoi la jeune femme pleurait-elle ?
PIERRE-AUGUSTE (sursaute). — Hein? quoi? Ah! bien, c'est toi... Tu m'as fait peur.

MUSCAR (dont la désolation s'accroît). — Pourquoi pleurait-elle ?
PIERRE-AUGUSTE. — Qui?
MUSCAR (méprisant). — Je te rends son nom que tu m'as donné! Azelle. (Il pleure.)

PIERRE-AUGUSTE. (vivement, fébrile). — Ah! oui... Où ai-je l'esprit! Azelle ! Azelle !... Comment l'as tu trouvée ? Non ! Ne réponds pas, tu vas me déchirer ! Un seul mot : viendra-t-elle ?

MUSCAR. — Elle peint son triste visage et me suit.

(1) Lire l'Acte I dans Variétés du 15 mai 1929.

PIERRE-AUGUSTE (*dans un cri de douleur*). — Ah!...

MUSCAR (*inconsolable*). — Pourquoi pleurait-elle?

PIERRE-AUGUSTE (*affolé*). — Elle ne pleurait pas!

MUSCAR. — Que demain je découvre dans les prés un ruisseau sans nom, je dirai : « C'est un ruisseau de larmes », et les mots ne mentiront pas ! Est-ce pleurer ou non ?

PIERRE-AUGUSTE. — Ah! Ah! Tais-toi par pitié!

MUSCAR (*s'exalte, au contraire*). — J'ai vu son cœur sur un océan de larmes, — sans faire mentir les mots! — son cœur comme une barque perdue!... (*Il sanglote. Pierre Auguste gagné à son chagrin sanglote aussi soudainement*) Et toi, maudit! tu laisses seule la pauvre pleureuse! Et moi, maudit! Je n'ai pas pris sa main innocente, disant « Viens avec moi, Mademoiselle Une Telle, je porterai ton chagrin en lieu sûr ». Maudits! Maudits, sommes-nous!

PIERRE-AUGUSTE (*avec force*). — Oui!

MUSCAR (*soupirant*). — Excellence, prêtez-moi votre mouchoir, je vous prie.

PIERRE-AUGUSTE (*dans une sorte d'enthousiasme fraternel*). — Oui, Muscar, oui!

MUSCAR (*s'apaise et dit ensuite avec une grande douceur*). — Elle viendra.

PIERRE-AUGUSTE (*s'exalte*). — Elle viendra!...

MUSCAR. — Mais elle aura froid : l'herbe est mouillée comme d'une averse. Rien de tiède, ce soir, que les longues larmes de ses longs yeux. (*Il est consolé*). Que votre excellence reprenne aussi son mouchoir. Il est humide de pleurs qui ne furent ni achetés, ni vendus. Merci, Excellence.

PIERRE-AUGUSTE. — Merci, à toi aussi, Muscar!... — Elle viendra — Cette douleur m'a réconforté.

MUSCAR (*referme la porte, puis vient regarder Pierre-Auguste sous le nez*). — Vous êtes toujours Pierre-Auguste Hormidas ? Et moi, toujours Muscar ! (*il fait claquer son fouet*). — Quand, tu le connaîtras, tu trembleras!... (*Sa menace s'achève en un gros rire*). Pendu l'ancêtre ! J'entre dans la chambre : votre oncle au bout de sa corde. Parfait ! une semaine perdue pour tous et un enterrement.

PIERRE-AUGUSTE. — Oui, oui, je le sais; tu radotes.

MUSCAR (*hilare*). — Le vieux satyre tout nu au bout de sa corde !

PIERRE-AUGUSTE (*que la joie de Muscar gagne brusquement*). — Tout nu ?

MUSCAR. — Tout nu !

PIERRE-AUGUSTE. — Au bout de sa corde ?

MUSCAR. — Oh ! Ah ! quelle indécence ! (*Ils rient tous deux, face à face. Puis, Muscar cligne de l'œil et sur un ton confidentiel*). — J'avais encore un bout de la corde. L'ayant coupée, je me l'étais appropriée. Depuis un mois, j'en offre dans les cabarets à qui me traite gracieusement. (*Il baisse encore la voix*). Elle était courte, cette corde, mais je l'ai allongée un brin... Compris ?... (*Il rit*). Je l'étire à chaque étape en racontant les événements. « Le vieux satyre au bout de sa corde. Parfait ! Une semaine perdue et un enterrement ». (*Il rit encore irrésistiblement*). Il pend de haut, le pauvre homme !...

PIERRE-AUGUSTE (*soupçonneux*). — Tu es saoul, Muscar ?

MUSCAR (*simplement*). — Toi aussi, Excellence.

PIERRE-AUGUSTE (*tourmenté*). — Non. Je pleure et ris tout de travers. J'ai les nerfs embrouillés par l'insomnie.

MUSCAR (*soudain fâché*). — Que m'as-tu demandé ? D'aller chercher Azelle ? Fort bien. J'y fus. Elle viendra. C'est tout. J'y fus. J'étais à l'auberge des trois boules à dix heures. (*Il se trouble.*) A dix heures ? Non, à dix heures. Quoi ? (*sa fureur croît rapidement*). Qui m'a vu ? Personne ! Et j'étais là ! J'étais là, j'en jurerais, je le jure ! Je crache à terre et je trace une croix ! Tu en doutes ? Hein ? Oui je vois par dessus ton épaulé comme si j'avais les yeux au bout d'un bâton. A neuf heures !... Oserais-tu me démentir ? (*Il marche sur Pierre-Auguste qui recule*). A onze heures ou la mort ! Si je mens que mon squelette s'écroule comme un château branlant ! Je le maintiendrais contre cent ! (*Ouvrant sa veste, il tire de sa ceinture un grand couteau qu'il brandit vers Pierre-Auguste*). A moi, loyal ! Voici le couteau de Muscar qui brille au milieu du brouillard. C'est une arme à planter dans le vif ! Souffle, souffle ton dernier soupir sur sa lame, elle ne garde pas la buée !... (*Pierre-Auguste, terrorisé, recule toujours vers la porte du réduit. A ce moment, Froumence, inaperçue des deux hommes, paraît à la porte du fond. On aperçoit derrière elle six jeunes filles rangées, qui attendent. Muscar poursuit pas à pas Pierre-Auguste*). Un jour, un homme vint, qui dit à Muscar : « Tu n'étais pas à dix heures à l'auberge des trois boules ! » Un bond : le menteur vomit son sang noir ! *Requiescat in Pace. R. I. P.*

PIERRE-AUGUSTE (*approuve d'une voix tremblante*). — R. I. P. (*Et disparait à droite dans le réduit dont la porte se referme. Muscar aperçoit Froumence, immobile et qui sourit. Arrêt net, geste suspendu.*)

FROUMENCE (*aux jeunes filles*). — Un moment. Je vais vous annoncer. — (*Elle entre et ferme la porte du fond. Elle demeure là, les mains aux hanches, souriant de toutes ses dents.*)

MUSCAR (*rengaine son couteau maladroitement. Il veut rire, esquisse quelques courbettes. D'une voix faible*). — Je contaïs à Pierre-Auguste Hormidas... Où est-il parti ? Il était là tout à l'heure... Moi, je suis harassé, navré, malade. (*Vivement*). Je suis même très malade !... J'ai été pris chez la chère Mademoiselle d'un trouble singulier. (*Inquiet*). Si j'allais mourir, pourtant ! (*Il se signe et s'exclame avec passion*). Seigneur ! épargne à ma faible épouse l'épreuve d'un si longue séparation !... (*Peines perdues. Froumence sourit. Muscar en perd le souffle*). Oh ! que je suis mal à l'aise. Froumence, ne reste pas là à danser sur ton tréteau !... Ne souris pas ainsi, tu me fais peur !... Tu ressembles à une dame de cire... (*Il se laisse tomber à deux genoux et sanglote comme un enfant*). Gronde-moi, insulte-moi, Froumence, bats-moi, s'il te plaît — j'ai grande honte. (*Il proteste pourtant, violemment*). Oh ! non ! je ne suis pas saoul, Froumence ! Oh ! pas ça !... Tu m'humilie, tu me foules !... (*Froumence approche lentement, toujours souriante et sucrée. Et l'interrogatoire commence, mais c'est lui qui questionne et répond sur deux tons, tête basse.*) Tu ne mens pas, Muscar ?... — Si... — Tu es un menteur ?... — Oui... — Un ivrogne ?... — Certes... — Tu es arrivé saoul chez Azelle ? — Oui... oui... — A l'auberge, tu as encore lampé vingt petits verres coup sur coup ? — Je m'accuse !... — Tu es le plus noir menteur du

monde et le plus fieffé ivrogne?... — Mea culpa!! Mea culpa!!... (*Il lève vers Froumence un visage piteux*) Crois-moi, la vérité sort du vin. (*La réplique s'impose à lui.*) Cette vérité est saoule, Muscar. (*Il tend son couteau à Froumence qui s'en empare.*) Et voici mon couteau. (*Enfin il se relève péniblement.*) Maintenant, j'irai dormir... (*Brusque élan de reconnaissance.*) Ma femme, tu es une bonne femme et Muscar te salue bien bas. J'ai du remords, Froumence, sache-le. Non! ce n'est pas le vin qui remonte. (*Au moment de sortir, il voudrait une approbation qui ne vient pas. Froumence le suit seulement du regard, toujours souriante.*) Soit, je n'irai pas dormir. Je tremperai ma tête dans l'eau froide et te reviendrai bientôt, droit, sur des pieds larges. (*Osera-t-il sortir? Pas encore. Il reprend le chapelet des questions et des réponses, avec une sorte de grand contentement.*) Muscar, tu es couard?... — Oui, Froumence! — Un hâbleur? — Oui, Froumence!... — Un pitre, Muscar?... — Oui, Froumence!!! — (*Il sort à reculons, dans de grands saluts.*) Il n'y a qu'une Froumence sur la terre et Muscar a enfermé toute la terre dans son cœur pour y contenir la seule Froumence! (*Il disparaît. Froumence part d'un grand éclat de rire qui le poursuit. Elle va ouvrir un tiroir, y jette le couteau de Muscar puis va heurter à la porte du réduit.*)

FROUMENCE. — Hola! Il est parti! Et d'ailleurs, assurez-vous, il ne vous massacrera pas devant moi : il sait que l'odeur du sang me tourne sur le cœur.

PIERRE-AUGUSTE (*passe la tête à la porte du réduit*). — Au cabanon, s'il est enragé, qu'on l'étouffe!

FROUMENCE (*riant*). — Eh! là! Pas si vite! Vous avez accepté l'héritage, charges et avantages. Eh bien, Muscar est la première charge de la succession. Le vieux vous le lègue, donne et attribue tel qu'il l'a pétri malicieusement. C'est une tête folle comme une ruche renversée : il y a de tout là-dedans, du miel et des piqûres!... (*Pierre-Auguste grogne.*) Et maintenant, il est temps de dresser la table. Passez-moi la nappe. (*Pierre-Auguste passe la nappe par la porte entre-baillée qui se referme aussitôt. Froumence va ouvrir aux six jeunes filles qui attendaient au dehors. Elles entrent et vont se ranger silencieusement devant la cheminée. Froumence, dès qu'elle a fini d'habiller la table, retourne heurter à la porte du réduit. Elle sollicite.*) La vaisselle! (*Un moment après la porte s'entr'ouvre, et sans se montrer, Pierre-Auguste, lui avance une caisse de vaisselle qu'elle tire à elle. Elle demande avant que la porte se referme :*) Les couverts! (*Cette fois Pierre-Auguste sort lui-même du cabinet, apportant les couverts dans leurs écrins. Il semble très gai quoique la présence des jeunes filles l'irrite.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Je ne m'occupe pas d'affaires aujourd'hui. Il n'y a pas si loin d'un bout du village à l'autre, que vous ne puissiez revenir encore.

UNE JEUNE FILLE. — Nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE. — Je vous félicite, mais ce n'est pas moi qui dégrafferai la jarretière. (*Il rit avec bonhomie et leur tourne le dos.*) Ah! ah! belle table! On sait recevoir, dis, Froumence. Profitez-en, compagnons. Ils s'en rendront malades et je serai satisfait! ...Que dis-tu? Demain, tu iras chez le notaire, chez Barbulesque et chez le bourgmestre et tu leur diras gracieusement : « Mon maître s'enquiert de votre santé » Quoi? (*Il rit cependant.*) La haute chaise au milieu, exhaussée, garnie de cousins. Comme la reine dans un festin d'apparat, Azelle y trônera par la grâce et la beauté. (*Aux jeunes filles :*) N'espérez pas gâter ma joie, je ne disputerai pas ce matin.

LES JEUNES FILLES. — Nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE à Froumence. — Je n'aurais pas osé accueillir Azelle sans témoins, à notre première rencontre. Je te jure que nos amis ne seront pas trop nombreux pour assumer une part de sa joie et de la mienne — confondues!... Comment?

FROUMENCE. — S'il vous plaît, les serviettes et les grands plats.

LES JEUNES FILLES (*au moment où il va disparaître dans le réduit*). — Nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE (*rire sec*). — L'inventaire n'est pas terminé. Couchez dans le camphre en attendant... (*Il disparaît, mais la porte entreclose, il y vient passer la tête plusieurs fois pour répondre aux jeunes filles.*)

LES JEUNES FILLES. — Nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE. — Encore?

UNE JEUNE FILLE (*récitant comme une leçon*). — Il est écrit dans le testament : « Une dot équivalente au prix d'une vache adulte ».

PIERRE-AUGUSTE. — Il est écrit dans le testament : « A condition qu'elles soient pucelles comme bannière au vent ».

CHŒUR DES JEUNES FILLES. — Oui.

PIERRE-AUGUSTE. — Etes-vous certaines que personne n'y contredira? (*Signe collectif d'affirmation.*) — Voire!... (*Il rentre portant plats et serviettes.*) — Voilà sept serviettes. Moi, je sais manger sans me barbouiller.

FROUMENCE — En cocottes ou en bonnets d'évêque?

PIERRE-AUGUSTE. — Moitié d'un, moitié d'autre, ça ne grossira pas les frais. Quoi?

FROUMENCE (*souriante*). — Et la septième?

PIERRE-AUGUSTE. — Tu dis? Rends la moi. (*Il empoché la serviette.*) Azelle s'en passe aussi : elle mangera des petits pois avec deux bâtonnets. (*Inquiet soudain.*) C'est Mélina que j'entends marcher là-haut?

FROUMENCE. — Sans doute.

PIERRE-AUGUSTE (*riant*). — Tu te souviens comme elle parlait curé à mes écus? (*Un cri d'effroi.*) Ha! Ne glissé pas derrière moi! (*Après cette angoisse il s'éponge le front. Il paraît las, soudain, cassé, étrangement, exagérément.*) Je ne puis tourner le dos aux portes ni aux personnes qu'un brusque effroi ne me saisisse. Je consulterai Barbulesque à ce propos. (*Cet aveu donne l'indication de la manière dont il marche par la maison, obliquant, voltant à tous moments pour faire face à tous.*)

FROUMENCE. — Donnez-moi la verrerie, je vous prie. Et mon balai, dont j'aurai besoin.

PIERRE-AUGUSTE (*retourne au réduit*). — La verrerie, dis-tu?

FROUMENCE. — La verrerie.

PIERRE-AUGUSTE. — Et mon balai?

FROUMENCE. — Et mon balai?

PIERRE-AUGUSTE (*agacé*). — Mon... (*s'apaisant*). Rien. (*Au moment d'entrer, il se tourne d'une pièce vers les jeunes filles, il est furieux.*) —

Etes-vous natives de Houtemme?... Agées de plus de vingt ans? Avez-vous un promis chacune?

CHŒUR DES JEUNES FILLES. — Oui.

PIERRE-AUGUSTE. — Les galants se sont déclarés depuis la dotation? (*Signe collectif d'affirmation*). Evidemment! C'est mon balai qu'ils convoitent. Comment? Je veux dire, c'est mon argent qu'ils convoitent. (*à Froumence*). Pourquoi souris-tu? Allez! cédez à l'amour ce qui appartient à l'amour et mariez-vous ensuite.

LES FILLES. — Nous voulons nous marier d'abord.

PIERRE-AUGUSTE (*rentre dans son cabinet*). — Froumence, dis-leur ce que tu penses de l'amour. Réfléchis. (*Il va refermer la porte, mais la réplique de Froumence l'arrête*)

FROUMENCE. — Ma tête ne s'occupe point de ces choses.

PIERRE-AUGUSTE (*rouvrant, agacé*). — Tu es une bête! (*Même jeu*.)

FROUMENCE. — Une demi-bête, Excellence.

PIERRE-AUGUSTE. — Tu feras des moitiés d'enfants. (*Même jeu*.)

FROUMENCE. — Oui et non. Si c'est une fille, son époux prétendra qu'elle est sa moitié. Si c'est un garçon, je compte qu'il sera entier. (*Les jeunes filles pouffent*.)

PIERRE-AUGUSTE (*très content, rit aussi*). — Elles ont ri, tu en témoigneras! Contemple ces mijaurées qu'une gaillardise met en folie. Tu as raison, ma chère, mais ne t'y fie pas. Hein? Pourquoi souris-tu? (*il referme la porte*.)

LES JEUNES FILLES (*en chœur*). — Nous voulons nous marier, nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE (*reparaît, agité*). — J'aimerais mieux devenir pauvre que de me claustrer plus longtemps dans ce cachot. Vraiment, je me mettrai plutôt sur la paille. Quoi? Enfin, oui et non... Enfin, soit! (*Sa naïveté l'a étonné, embarrassé. Pour en sortir il s'adresse aux jeunes filles*.) Etes-vous donc hantées par l'amour?

LES JEUNES FILLES. — Oh! si!

PIERRE-AUGUSTE (*hausse les épaules*). — C'est bientôt dit. (*Se tournant vers elles d'un bloc, il lance à toute volée*.) J'en exige la preuve! (*Il éclate d'un rire sec*). Ah! ah! vertu des filles, vertu mineure et secrète qui se perd en se prouvant! Non, elle ne se perd pas. Elle se retourne comme un gant sur un même anneau et se dénomme à l'envers: devoir conjugal. (*Il est repris d'un brusque effroi*). Quelle est cette voix que j'entends? Est-ce dans l'escalier? Dans la cuisine? Je n'admetts pas qu'on parle dans une chambre où je ne suis pas! Je l'ai dit cent fois et je le répéterai à Frison et à Prudent! Et je les chasserai s'ils n'obéissent pas! (*Il passe à Froumence la caisse de verres qu'il apportait*.) Tiens, mais prends garde, ma fille, il n'est pas vrai que casser du verre porte bonheur. (*Vivement*.) Je t'avertis par charité. Hein? (*Tout haut, pour lui-même*). Non, ils demeureront tous trois dans la maison, où je puis les surveiller. S'ils me quittent, je prévois trop leurs manigances au dehors. (*Il rit de bon cœur, puis*): Froumence, tu recommanderas discrètement aux convives de ne pas tacher la nappe.

FROUMENCE. — Je ne sais pas parler à l'oreille.

PIERRE-AUGUSTE (*simplement*). — Dommage, ma fille, tu resteras pucelle... (*Il est ahuri*.) Qu'y a-t-il? Je dis, dommage ma fille, tu resteras

pauvre. (*Il perd la tête, fait un effort douloureux pour reprendre ses esprits, les yeux fermés*.) A moins que tu n'hérites. Du reste, je plaisante... (*Il semble s'être maîtrisé*.) En tous cas, toi, ne brise pas la vaisselle, en la nettoyant.

FROUMENCE (*sourit*). — Je la donnerai à relécher aux chiens. Ça les engrassera.

PIERRE-AUGUSTE (*est pris d'une colère brusque et terrible*). — Tu es une impertinente!... (*Aux filles*). Des curieuses!... (*à Froumence*). Une négligente!... (*Aux filles*). Des menteuses, des impudentes!... (*à Froumence*). Une ingrate, une bavarde, et une sotte!... (*Il est à bout de souffle*.)

FROUMENCE (*souriante*). — Les mots ne vous « coûtent » guère.

PIERRE-AUGUSTE (*dans un dernier éclat*). — Ni à toi, paresseuse, quand il s'agit de la besogne, ce sont les bras qui te coûtent.

FROUMENCE. — Mais pas les jambes. (*Elle va pour sortir*.)

PIERRE-AUGUSTE (*l'arrête vivement*). — Ha! Froumence, reste ici! (*Il s'envole de grands soufflets*.)

FROUMENCE. (*arrêtée, narquoise*). — Vous êtes bien vous-même, Excellence?

PIERRE-AUGUSTE (*à voix basse*). — Oh! oh! oh! Le sommeil me guette!... Je vais tomber endormi!... (*Il se soufflette encore*). Ah! ah! c'est ta faute... et la leur... Vous me mettez en colère et tout de suite, les forces me trahissent! Houha! Houlala! (*Il s'avance en chancelant vers le fauteuil où il se laisse tomber lourdement, le front moite*). J'ai peur... Houlala!... Où est Muscar? qu'il accoure...

FROUMENCE (*hèle Muscar à la porte gauche au fond*). — Muscar!... Houlala, Muscar!...

PIERRE-AUGUSTE (*d'une voix pointue*). — Vite, vite, le sommeil m'assaille!... Ah! c'est affreux. J'ai la tête légère comme une coque de noix!... Muscar, c'est toi? Au secours, Muscar!... Délivre moi du sommeil!... Je ne veux pas dormir! Chante! Chante à tue-tête!... (*Déjà Muscar ouvre une large bouche, mais Pierre-Auguste l'interrompt*). — Trop tard!... Muscar, Froumence, chacun d'un côté du fauteuil, veillez-moi, je vous récompenserai... Le sommeil... Le sommeil m'emporte... (*Sa tête s'affaisse, ses paupières s'abaissent. Il dort. A peine une seconde. Il rouvre les yeux, sourit, soupire, paraît las, étonné*). Où suis-je?... Ah oui... J'ai rêvé. Ils sont repartis sans souper?... Non? Tant pis. — Pourquoi souris-tu?

MUSCAR. — Votre Excellence a-t-elle dormi réellement?

PIERRE-AUGUSTE. — Penses-tu que je rêve tout éveillé? Suis-je pas reposé? J'ai rêvé... J'étais à la recherche d'Azelle depuis une semaine. En courant je suis tombé à la rivière. Je me noyais. L'un après l'autre, tous les jours de ma vie défilaient dans ma mémoire, avec leur signification. C'est l'héritage qui m'a réveillé... J'ai dormi une bonne heure.

FROUMENCE (*fait mine de sortir*). — Ainsi est-il temps pour moi d'aller fouetter mes casseroles.

PIERRE-AUGUSTE (*vivement*). — Rien ne presse! Attends que mes invités soient là! Pour peu qu'ils s'attardent, le feu mangera la moitié du rôti. Je ne regarde pas à la dépense, mais si je n'y regardais, l'argent

fondrait dans la poêle comme du beurre. (*La contradiction autant que le sourire de Froumence le surprend et le gêne*). Quoi? Je plaisante...

FBOUMENCE. — Quand?

PIERRE-AUGUSTE (s'échauffe). — Tu es bien hardie!... (*Mais il se maîtrise*). Rien C'est ce maudit sommeil qui me poursuit. Courage! j'ai lutté sans défaillance un long mois, je gagnerai cette dernière journée. Quand Azelle sera là, elle et moi veillerons à tour de rôle.

FROUMENCE (*simplement*). — Il y a les chiens aussi... Malheureusement si je les lâchais, tout fidèles qu'ils sont, ils s'enfuiraient sans tourner la tête.

PIERRE-AUGUSTE (vivement, désignant d'un regard les jeunes filles aux écoutes). — Tais-toi!...

FROUMENCE (*impitoyable*). — ...chercher ailleurs meilleure pitance.

PIERRE-AUGUSTE (proteste). — Leur pâtée est fort bonne! J'y ai goûté et suis aussi délicat qu'un autre!... D'ailleurs la bête affamée se jetterait sur son ombre. Je ne pèse pas leur nourriture, j'exige tout *bonnement* qu'ils se gardent maigres et à la chaîne!

FROUMENCE. — Maigres, ils le sont assez. On leur voit tous les cerveaux...

PIERRE-AUGUSTE. — Tant mieux...

FROUMENCE (*malgré les signes de Muscar*). — Infortunés! S'ils avaient encore le cœur de jouer, ils pourraient se sauter à travers.

PIERRE-AUGUSTE. — Parfait!
FROUMENCE (*perfide*). — Ils dévoreraient aussi bien une boulette em-

oisonnée...

PIERRE-AUGUSTE (effrayé). — Est-ce vrai? Il faudra les rassasier! (*Puis vivement*). Eh non! Ils n'attaqueraient plus, ils perdraient leur génie...

PIERRE-AUGUSTE (enragé). — Pourquoi souris-tu? Veux-tu pas que je

s invite au banquet encore? (L)

les invite au Banquet échoué! (Il est hors d'ici). *Et puis... et puis... le voleur! Ils ne jeûneront pas, s'ils font leur métier! Et puis... et puis... qu'ils attendent la fin de l'inventaire!* (*Il s'adresse aux jeunes filles*). Et vous aussi, qui tournez au vent vos oreilles, hors d'ici!...

LES FILLES (*ensemble*). — Nous voulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE (*ne se contient plus*). — Et pourquoi, à la fin? (*Il retombe lourdement dans son fauteuil gémissant.*) Elles me tueront, je suis repris!... le sommeil, le sommeil me tire!... Donne-moi la main, Muscar, toi aussi Froumence, vous tenant ainsi prisonniers, je serai plus tranquille... — Houla! Houla! Muscar! parle haut, parle sans arrêt... J'entendrai ta voix, si je lâche ta main... Le sommeil... parle... (*Il dort. Il dort profondément, tenant ses serviteurs par la manche. Muscar aussitôt prend la parole, tandis que le ronflement sonore de Pierre-Auguste l'accompagne.*)

MUSCAR. — Je suis ici, Excellence. J'y resterai jusqu'à la consommation des siècles. Je veille sur votre repos, un œuf sous une aile n'est pas couvé plus réellement. S'il n'en sort pas un poussin c'est que le coq n'a point coché. Je suis ici, Excellence, Muscar. Présent! C'est Muscar au cœur sauvage qui n'a jamais pardonné. Tremblent tes ennemis, et toi, repose Excellence, Euh... euh... (*Il fait un signe à Froumence pour l'inviter à parler à son tour. Elle le regarde, souriante, narquoise*) Euh ... Je

suis ici, Excellence. (*Il tire un almanach de sa poche, et lit*) : « Si tu peux rire d'un œil et pleurer de l'autre, tu as trouvé la sagesse que cherchent les hommes avec toutes leurs lanternes ici et là, accompagnés d'une ombre qui tourne et ne vieillit pas ». Ainsi soit-il. Euh! euh! euh!... (*Il grimace vers Froumence pour l'inviter à le remplacer. Peines perdues. Il souffle et repart*). Euh! euh! Muscar? Présent. Je parle, Excellence. (*Il lit*) : « Quoiqu'ancien le monde est plein de nouveautés. Le cœur de l'escargot ne cesse pas de battre après qu'il a été arraché. Le cœur de la moule est traversé par le cloaque ». Ça n'empêche pas les sentiments. (*Vaine prière à Froumence. Il désespère*). Euh! euh! euh! euh! Dors, Excellence, souffle, ronfle... Euh ! euh !... de toi tout est chansons. (*Enfin à bout, sans changer de ton*). Ah! parle, Froumence, à ton tour !

FROUMENCE (*prend la parole*). — Dormir! dormir! ...Aimer! Boire et manger!... Dormir!... Dormir sur quatre matelas!... Boire et manger! aimer pour le dimanche et pour le vendredi. (*Muscar semble épouvanter de l'audace de sa femme. Elle continue*). Muscar, tu es un homme sans dignité, tu es un pleutre, Muscar un esclave, tu as un cœur de moule... (*L'effroi de Muscar est à son comble. Les jeunes filles écoutent, en effet. Il adresse à la dérobée, une prière muette à Froumence. Il articule une longue phrase sans donner de la voix. Elle y répond de même. Dialogue silencieux et gesticulé par dessus la tête de Pierre-Auguste, que le silence réveille en sursaut.*)

PIERRE-AUGUSTE (*dressé, sans lâcher les mains*). — Goulafres! ...Des portes à glissières dans le mur ...des... des... pieux sous la trappe... Quoi? Qu'y a-t-il? (*Il contemple Froumence d'un œil de plomb et balbutie :*) Je ne dormais pas. J'éprouvais votre fidélité. (*Il va vérifier la fermeture de son cabinet*). — Je dormirai lorsque l'inventaire sera terminé.

FROUMENCE. — Et vous nous paierez alors nos gages et les mille francs d'or du testament.

LES FILLES (*en choeur*).— Nous veoulons nous marier.

PIERRE-AUGUSTE (*bousculé*). — L'argent ne me manque pas, la bonne volonté non plus. Vous pouvez donc attendre. Que dis-tu? (*Il enrage encore*). Ah! ne souris pas ainsi! Vous me rendriez fou, toi, Méline et toutes ces donzelles! Il y a vingt quémandeurs à ma porte chaque jour. Et supplique sur requête. Non, non, je garderai ma tête et mon argent. D'ailleurs, lorsque j'aurai payé l'impôt — et pour m'acquitter devrai-je vendre les prés et la maison des clairs-étangs... et encore j'escompte sur la plus-value sur la brique et le terrain m'avantagea...des...trente pour cent... (*Il s'aperçoit qu'il en dit trop long, il ne sait comment s'arrêter, et, roulant des yeux furibonds, il mâche et rumine sa phrase à bouche fermée :)* Non... hon... hon honhonhonhonhon... honhonhonhonhon... honhonhonhonhon... honhonhonhonhon... honhonhonhonhon... Je n'aurai plus un sou!

Laissons cela. Dis-moi le menu du banquet, que je sache comment je reçois Azelle.

FROUMENCE (*souriante*). — Vous la recevez en hajlons.

PIERRE-AUGUSTE. — S'il me plaisait je recoudrais mes habits avec du fil d'or. Un riche a droit d'aller nu sans faire esclandre.

FROUMENCE. — Mais moi, je ne suis pas riche et, sans vous offusquer, je m'assieds sur plus de peau que de drap.

PIERRE-AUGUSTE (*s'échauffant*). — Tu as donc bien le temps de t'asseoir?

FROUMENCE. — Oh! si peu que...

PIERRE-AUGUSTE (*emporté*). — Un pauvre doit scandaliser! (*Ses paroles l'épouventent*). Là! La!... Que me fais-tu dire? C'est ton sourire qui m'agace. Crois-tu qu'on m'aït entendu?...

FROUMENCE. — Un riche qui parle, on l'entend de loin.

PIERRE-AUGUSTE (*éclate enfin. Il marche sur elle*). — C'en est trop! Tu abuses de mon indulgence!... Je te défends de sourire. Parle enfin, explique-toi!... assez de réticences et d'insinuations! Je n'ignore rien de ta sournoiserie! Tu ne prononceras pas un mot que je ne lise au clair dans chacun de tes regards. Ta pensée, je la connais!... Va, sors-la toute entière à présent!

FROUMENCE (*imperturbable*). — A quoi bon si vous la connaissez?

PIERRE-AUGUSTE (*tonne*). — Quand même parce que je l'ordonne!... Parle au commandement.

FROUMENCE (*tranquillement*). — Soufflez-moi.

PIERRE-AUGUSTE (*au bord de l'abîme*). — Certes, je le ferai!... Répète après moi, si tu l'oses. L'argent...

FROUMENCE (*docile*). — L'argent...

PIERRE-AUGUSTE (*après une brève et terrible hésitation s'y lance tête baissée*). — L'argent vous tient!... (*elle n'a pas le temps de reprendre sa phrase. Il s'écrie enflammé*). Tu mens, tu as menti! C'est dit, qu'on me berne, me gruge, me pille, me dépouille! qu'on me plume tout vif et je cache ma tête plate sous une pierre. (*Il prend Muscar au bras. Il pleure presque*). C'est intolérable, Muscar. Je vais lui arracher son sourire, qu'elle en garde la cicatrice! Ecoute : il y a, sur le mail, une baraque à l'enseigne du Théâtre Volant. Va trouver le coquin qui la dirige. Dis-lui : « Vous avez, sans le connaître (!), écrit à mon maître pour lui emprunter! Tout de même (!), il veut vous prêter — Ah! — et sans intérêts ...Ah! ...Qu'il vienne je l'attends. (*Muscar demeure en place, éberlué. A Froumence*). Il ne suffit pas de sourire pour avoir raison! (*à Muscar*). Ce n'est pas une facétie. Va!... (*il le pousse dehors*). Eh, va donc, ou si je dois te pousser jusque là! (*Dès que Muscar est sorti, il se tourne vers Froumence qui sourit toujours*). Oui, oui, je te devine. Débite ton compliment!... (*Il engrage de plus belle*). Tu en as menti ! Je te le prouverai! (*il s'assied dans le fauteuil, ayant pris une détermination désespérée*). Là! Je me résigne à requinquer tes rosières découronnées, à les farcir d'une pépite au bon endroit, qui attirera vers elles la foule des prospecteurs, de ces beaux Messieurs qui jugent que sagesse qui sonne vaut bien sagesse qui crie! (*Aux jeunes filles*). Ecoutez-moi!

LES JEUNES FILLES. — Nous voulons...

PIERRE-AUGUSTE. — *Nous marier!* oui ! Elles y arriveront!... C'est ainsi que les filles forcent les galants. Je vous doterai toutes, sans plus en querir, l'une après l'autre et jour par jour, par ordre de mérite. (*Il tire sa bourse*). Que la plus pucelle s'avance la première.

LES FILLES (*se précipitant ensemble, criant*). — C'est moi! moi! moi! Excellence!... Non, moi!... c'est moi, Excellence!... Toi? toi? (*Tumulte*,

bagarre). Moi! — Toi, gaupe? — C'est moi!... Excellence, Excellence! Quand je t'ai surprise — Oh! oh! — Derrière la haie — Oh! oh! — Il te la repiquait, le grand Rabotin, ta fleur? — C'est moi — Menteuse! Elle ment Excellence! — Et toi, dans le grenier avec Gondry... — Oh! oh! — Moi! moi! — Un panier de noix j'ai secoué pour couvrir ton miaulement!... Moi, moi! — Toi? Eh! bouturée! — C'est Finet qui t'a fait l'encoche!... — Toi dans le pré!... — Elle a encore des vers luisants au mitan! (*La stupéfaction chez Pierre-Auguste a fait place peu à peu à une joie débordante. Il triomphe, bat des mains, scandant les exclamations qui se croisent.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Là! là bon! Très bien!... Encore! Là!... Merci! (*il part d'un grand rire*). L'argent se défend lui-même! (*Puis il se dresse, menaçant, mais sans colère*). Arrière!... Où est le fouet de Muscar? (*Les filles épouvantées s'enfuient en criant, sauf une, Herminie la fille laide*). Allez femelles! monstres à deux issues dont l'une toujours contredit l'autre. Que le vent d'ouest retournant leur jupe, en couvre leur tête impudique! (*Elles ont disparu, Lorsqu'il revient, tout gonflé de plaisir c'est pour se trouver, soudain décontenancé devant Herminie et sa garde du corps. Il dissimule, comme il peut, son ennui*.)

PIERRE-AUGUSTE. — Oh! Herminie, petite chère, je t'avais oubliée, tant m'accablent les soucis. Bonjour, bonsjors, viens ici. (*Elle approche aussitôt. Pierre-Auguste voudrait lui parler à l'oreille, mais toujours la suivante s'interpose. Il manœuvre adroûtement autour d'elles, les attirant vers la porte*). Toi, tu vaus mieux que le prix d'une vache adulte.

HERMINIE. — Oh! oui...

PIERRE-AUGUSTE. — Tu n'es pas folle de ton âme ni de ton corps.

HERMINIE. — Oh! non...

PIERRE-AUGUSTE. — Je me sens pris pour toi d'une tendresse toute particulière. Viens me voir, Herminie, demain ou après, la semaine prochaine.

HERMINIE. — Demain, demain...

PIERRE-AUGUSTE. — Ou après...

HERMINIE. — Demain, demain et chaque jour. (*Elle se presse contre lui*). J'ai besoin de douces paroles dans toutes les heures de ma vie, comme de pain avec tous mes aliments. (*La suivante les sépare au grand contentement de Pierre-Auguste*.)

PIERRE-AUGUSTE. — Oui, va, maintenant, va...

HERMINIE (*le ramène à elle*). — Hélas! pas un élan vers moi, ce matin, — aucune douceur Marraine, est-il froid! Il est d'une froideur polaire.

PIERRE-AUGUSTE. — Mais...

HERMINIE. — Et moi, pauvre, je me suis brûlée à son cœur de glace, vite, une petite phrase tendre ou je meurs...

PIERRE-AUGUSTE (*la poussant dehors*). — Demain...

HERMINIE. — Un petit mot, un murmure, un souffle.

PIERRE-AUGUSTE. — Demain...

HERMINIE. — Hélas! (*Elle s'éloigne avec la suivante*.)

PIERRE-AUGUSTE (*Il rentre, rit:*) Gagner du temps. (*A Froumence:*)

Je n'y suis pour rien!... L'argent est pressé vers son centre et gravité, le petit autour du grand! Je te pardonne Froumence. Dis-moi le menu. (*Mais voici Muscar ,accompagné d'un homme qui, le visage enfoui dans son mouchoir sanglote bruyamment.*)

MUSCAR. — Voici l'homme, Excellence.

PIERRE-AUGUSTE (*ahuri*). — Quoi?

MUSCAR. — Voici l'homme.

L'HOMME (*sanglote*). — Hou! Hou!... Hou! hou! hou!...

PIERRE-AUGUSTE (*comprend aussitôt, c'est une débâcle, Il se précipite vers Froumence qui, ayant tiré son aiguille, recoud tranquillement sa robe en lambeaux et sourit, à demi-voix, suppliant :)* Froumence, ton sourire me bouleverse. Tu me ferais faire les pires sottises. Si tu cesses de sourire, j'augmenterai tes gages.

FROUMENCE (*narquoise*). — Ta dette?

PIERRE-AUGUSTE (*au supplice*). — Non, chère Froumence. Ecoute bien: si tu cesses de sourire fut-ce un instant, je te paierai avant le temps que je m'étais fixé. Non?... Tiens!... Je te donnerai le quart de ma bourse! (*Il tire sa bourse. Elle sourit de toutes ses dents. Il blêmit, se tourne vers l'homme qui sanglote pour lui dire, avec une fureur sourde :)* Tu veux de l'argent? Je t'en prêterai. Il y a mille francs là-dedans, c'est bien la somme que tu me demandais? *Son regard implorant ne quitte pas Froumence qu'il espère réduire*). Mais si, Muscar, si! Je te sais gré de m'avoir amené ce misérable. Je ne te garderai pas rancune. Au contraire, je te récompenserai!... (*Muscar tend la main*). La corde, Muscar, allonge-là!

FROUMENCE (*éclate de rire*). — Le voici maintenant qui paie les gens en corde de pendu!

PIERRE-AUGUSTE (*par réaction, avec force, à l'homme qui pleure*). — Je te prête... et sans intérêts. Puisqu'aussi bien, j'y suis résolu, rentre tes pleurs... Demande-moi du secours ou de la pitié, pas les deux!... (*Mais vite, il se maîtrise et lui touche l'épaule cordialement*). Je plaisante, mon ami! (*Alors l'homme découvre son visage, joyeux, hilare, tellement que Pierre-Auguste rassuré, rit aussi largement.*) Ah! ah! ah! toi aussi!... Tu n'empruntes pas? (*Dans sa joie, il lui donne l'accolade, mais l'homme enfouit son visage à nouveau et sanglote plus fort. Pierre-Auguste a un geste de fureur, d'impuissance et de désespoir et se laissant tomber dans le fauteuil, il s'éponge le front.*)

PIERRE-AUGUSTE (*assommé*). — Miséricorde!

L'HOMME (*découvrant son visage, avec un étonnement excessif*). — Vraiment, tu n'exiges pas un seau de larmes pour ta soif?

PIERRE-AUGUSTE (*dans un souffle*). — Non...

L'HOMME. — Tu n'attends pas que je fasse crier mon dénuement par le crieur public?

PIERRE-AUGUSTE. — Non!

L'HOMME. — Pourtant, ma détresse étalée, te ferait mieux apprécier ton abondance et ta sécurité?

PIERRE-AUGUSTE. — Non!

L'HOMME. — Tu ne me proposes pas un conseil en place d'une obole?

PIERRE-AUGUSTE. — Non!

L'HOMME. — Tu me permets d'avoir du talent, si j'en ai?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui.

L'HOMME. — D'être aussi gai que toi, sans me trouver assez riche?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui.

L'HOMME (*s'inclinant très bas*). — Ah! c'est que tu as une âme de première grandeur!

PIERRE-AUGUSTE (*en un rire amer*). — A toi, Froumence.

L'HOMME. — Un esprit rare!

PIERRE-AUGUSTE. — Entends, Froumence.

L'HOMME. — Ta bonté est quasi-divine!

PIERRE-AUGUSTE. — Là!

L'HOMME. — Ta générosité...

RFOUMENCE (*vivement l'arrêtant*). — Eh! si tu ne t'arrêtes pas, tu l'auras fait assez généreux pour qu'il se tienne quitte du reste!

PIERRE-AUGUSTE (*avalant sa salive*). — Tu en as menti! (*Il désigne au pitre la table sur laquelle Muscar a posé l'écrivoire*). Je te prête... Assieds-toi là... Ecris « Je soussigné... » (*Mais l'espoir et le désespoir le reprennent, il glisse son fauteuil vers Froumence, et, penché, larmoyant, à voix basse :*). Froumence, chère, chère, chère, la moitié de ma bourse contre ton sourire! (*Prière inutile*.)

L'HOMME (*écrivant*). — Je soussigné, Patron du théâtre volant... Dictemoi la suite...

PIERRE-AUGUSTE (*se lève, il a un étourdissement. A Froumence à mi-voix suppliant*). — Dis Froumence?... (*Il attend, elle sourit. Il dicte de loin*). Reconnais avoir reçu de Pierre Hormidas de Houttemme à titre de prêt... (J'ai dit la moitié de ma bourse Froumence) (*même jeu*), « ...à titre de prêt une somme de 1.000 francs d'argent... C'est un caprice, mais je le veux contenter... (*Il dicte presque avec colère*). « ...que je m'engage à lui rembourser à la première réquisition de jour ou de nuit, en tous lieux et sans autre délai... (*A Froumence, de plus en plus pressant*). J'y abandonnerai les trois-quarts de ma bourse, les trois-quarts, entends-tu, si tu cesses de sourire... (*Mais comme elle le dévisage avec insolence, il rejoint l'homme qui écrit et dicte rageusement*): « ...Je cède à Pierre-Auguste Hormidas; en garantie dudit prêt, ma baraque avec tout ce qu'elle contient, mobilier, décors et costumes... Fait à Houttemme, la date et la signature. (*Tandis que l'homme écrit il revient à Froumence*). La bourse pleine à toi plutôt qu'à lui. Je te la donnerai dès que je l'aurai chassé... Il n'y a plus un instant à perdre, choisis de lui ou de toi...»

L'HOMME (*se levant*). — Voilà qui est dit nettement et nettement écrit!

PIERRE-AUGUSTE (*lui lance*). — Un moment... (*à Froumence*). Tu n'es pas si sotte?... (*à l'homme*). Je suis à toi... (*à Froumence*). Tu verras quelle reconduite je lui ferai (*à l'homme*). J'arrive... (*à Froumence*). Décide-toi... Un signe, Froumence... un petit signe... et je le bourse...

J'attends. (à l'homme). Me voici... (Il s'éloigne à reculons, jusqu'à rejoindre l'homme, mais sans que son regard quitte un instant le visage de Froumence.)

L'HOMME (tenant le reçu qu'on ne prend pas). — Sois remercié. Je mesure le service que tu me rends non pas à la somme d'argent que tu m'avances, mais au grand besoin qui me pressait, comme à la grâce que tu y apportas.

PIERRE-AUGUSTE (pousse un grognement qui peut être une menace à l'homme ou un rappel à Froumence). — Hum! (Muscar, derrière le pêtre, imite placidement tous ses gestes.)

L'HOMME (de plus en plus cérémonieux avec cent salutations). — La reconnaissance est un sentiment si doux à mon cœur que j'ai presque pudeur à l'attester. Non seulement tu m'allèges de mes soucis, mais tu m'emplis d'une gratitude enivrante. Je te suis donc reconnaissant autant pour la reconnaissance...

PIERRE-AUGUSTE (accompagne l'homme vers la porte à reculons). — Hum!

L'HOMME. — Tu es mon ami.

PIERRE-AUGUSTE. — Hum!

L'HOMME. — Celui qui accepte les dons de l'amitié au-delà de ce qu'il peut rendre, commet un vol. Je ne puis m'acquitter entièrement qu'en te vouant aussi mon amitié. Et je ne suis pas quitte! Si tu l'accueilles en effet, tu délivres en moi une nouvelle source de joie qui m'inonde.

PIERRE-AUGUSTE. — Hum!

L'HOMME. — Décidément, je serai toujours en reste. Tu as sur moi l'avantage du premier geste, lequel engendra les autres. (Il n'est plus d'espoir. Les deux hommes sont au seuil. Soudain, Pierre-Auguste éclate, furieux, arrache le reçu que lui tendait l'homme et lui donne sa bourse.)

PIERRE-AUGUSTE. — Donne-moi le reçu ...et voici ma bourse! (Il secoue violemment l'homme). Tu es un filou ...un escroc ...un imposteur... Va t'en... Je n'ai que faire de ta reconnaissance parlée. C'est du bon argent qu'il me faudra rendre, sinon, je ferai vendre ta baraque! ...Va-t-en... (Il le pousse du pied dehors, ferme la porte et, en rentrant, se jette à terre de tout son long. Long silence.)

MUSCAR (s'avance, timide). — Votre Excellence préfère-t-elle demeurer à terre. (Silence). Ou faut-il relever votre Excellence? (Aidé de Muscar, Pierre-Auguste se lève.)

PIERRE-AUGUSTE (grimaçant). — Muscar, bats ta femme. (Arrêt. Muscar est pétrifié. Féroce:) Ah! bats-la, Muscar, je te l'ordonne. Fouette-la en long, en large et en travers. Cingle-la pour 1.000 francs. (Muscar ne sait quelle attitude prendre.)

FROUMENCE (doucement). — Prends courage, mon ami, et viens me battre.

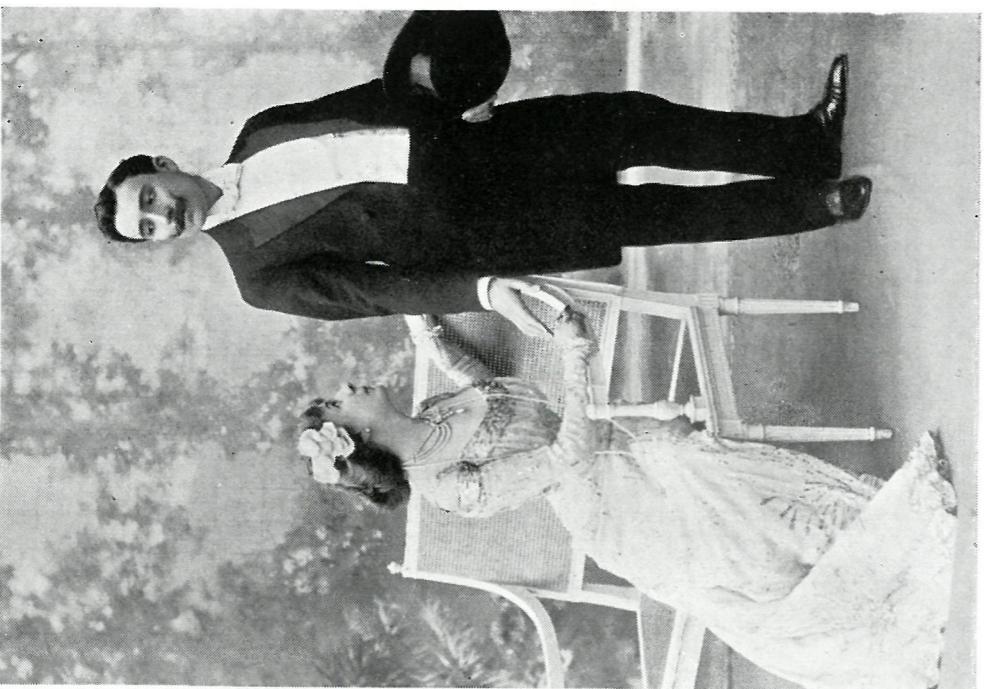
MUSCAR (faisant claquer son fouet). — A votre chambre, malheureuse, qu'on vous châtie! (elle fait mine de sortir et lui de la suivre.)

PIERRE-AUGUSTE. — Halte! Tu la battras ce soir à loisir. (A Froumence). Ah! l'argent me tient? Bon, j'aime autant que ce soit lui que

L'ALBUM DE FAMILLE







toi... C'en est fait ...J'en prends mon parti. (*Il marche de long en large dans la chambre.*) ...Tou, à la cuisine et rapportes-en toutes les nourritures, cuites ou crues, préparées pour le banquet. Tu les rangeras sur cette table. Ouste. (*Froumence sort. A Muscar :*) Et toi, cours après ce maître emprunteur. Sais -tu lire?... «s'engage à me rembourser à la première réquisition» Voici longtemps que je lui ai prêté cet argent, si j'en juge à mon remords. J'ai vieilli de dix ans en dix minutes. Ratrapp ce fripon. Dis-lui que l'heure de l'échéance a sonné. Pousse-le. Presse-le. Fais-lui rendre gorge. Et s'il regimbe, va chez l'huissier du même pied. (*Froumence rentre et dépose sur la table un grand plateau chargé de victuailles.*) Je ne suis pas ivre! Deux?... C'est bien deux poulets que je vois?... Et dix livres de viande rouge en un seul morceau... Tout ça pour six personnes?...

FROUMENCE. — Huit.

PIERRE-AUGUSTE. — Six... Azelle grignotte ...Moi aussi... Tout cela pour six personnes, dont aucune n'est plus à l'âge de la croissance. (*Il montre le poing à Froumence et roulant des yeux furibonds, il annonce, d'une voix sèche :*) C'est ton plaisir de galvauder l'argent?... Espère, je te promets un menu de brèche — dents pour l'ordinaire et l'extraordinaire... D'abord j'exige que les rogatons du festin accommodés, nous assurent une pleine semaine d'abondance — la dernière — Et puis, j'irai moi-même aux fourneaux... (*A Muscar, montrant le reçu :*) «De jour et de nuit, en tous lieux et sans autre délai...» C'est écrit en toutes lettres et signé. (*A Froumence :*) Je te défends de jeter, comme tu le fais, les épluchures de pommes de terre aux cochons. Bien cuites et tamisées, elles te donneront un excellent pâté. Une tranche à midi, une tranche le soir, avec une patate... (*à Muscar :*) La baraque est mon gage avec tout ce qu'elle contient. Que l'huissier la saisisse à ras de terre! Qu'il instrumente aujourd'hui même, quelque soit l'heure. Il n'est pas de soleil qui tienne. Ah! je reçois en haillons? Au moins trouverai-je dans le vestiaire du théâtre de quoi nous habiller de pied en cap! (*à Froumence :*) et comme boisson du café, sans café ni chicorée ... d'épluchures de pommes de terre grillées ...Ah! voilà pour l'ordinaire. (*à Muscar :*) ...ensuite, promène-toi dans le village, entre dans les maisons, interroge les gens ...procède au recensement des pucelles... (*à Froumence :*) Silence, ne t'y mêle pas!... (*à Muscar :*) On ne donnera pas la comédie à mes frais sur la place... (*à Froumence :*) Ni dans la maison!!! (*Pendant tout ce monologue, il replie les serviettes, remet les couverts dans leurs écrins, les verres dans la caisse, empile les assiettes et les plats.*) ...Va chercher la suite, va! (*Elle sort. A Muscar qu'il prend au bras, baissant la voix.*) Tu ne crains pas une douzaine ou deux de femelles?...

MUSCAR (*simplement*). — Ni treize à la douzaine, Excellence!

PIERRE-AUGUSTE (*ne peut se défendre de rire d'un rire court*). — Parbleu!... (*Très vite*). ...Mets tout en œuvre auprès de nos tendrons ...ah! ah! attire-les l'une après l'autre en quelque endroit écarté, pousse-les, presse-les, et tout soudain culbute-les... Surtout, pense à mettre Herminie à mal. (*Il rit aux larmes et n'entend pas Froumence entrer avec les vivres.*) Ah! ah! besogne-les, Muscar, gaillardement!... ah! ah!... qu'elles

t'administrent la preuve de leur dignité... ah! ah! ...et voilà leur dot dissipée en soupirs... ah! ah! ah!... (*Voyant Froumence et le plateau qu'elle apporte, son sourire s'achève en grimace! Il marche sur elle, menaçant :*) La mayonnaise sans huile se fait avec une pomme de terre bien farineuse... (*plus haut*) Le savon — sans graisse ni beurre — s'obtient par un mélange d'argile et de potasse. Et tu n'useras plus de cire, dont l'odeur m'entête, pour polir les meubles. La bouse, pas trop sèche, ni trop humide — oui, oui, la bouse! — donne au chêne un luisant incomparable et dégage une senteur saine et champêtre... ah! trêve!... (*à Muscar :*) Eh! qu'attends-tu lambin? (*il le pousse vers la porte*). Va, le temps ne travaille pas pour nous ! (*Muscar sort.*)

FROUMENCE (*lui lance:*) — Allonge, allonge la corde, Muscar !

PIERRE-AUGUSTE (*revenant vivement à Froumence*). Toi, va contremander Azelle !

FROUMENCE (*pâlit et pousse un cri de douleur*). — Oh !

PIERRE-AUGUSTE. — Va, va contremander Azelle ! (*Il prend en passant sur la table le plat chargé des deux poulets et l'emporte dans son cabinet*). Obéis sans discourir ! (*Froumence se laisse aller au fauteuil et sanglote soudain le visage sur les bras repliés, lorsqu'il rentre les mains vides, Pierre-Auguste la regarde, ahuri*). Quoi ? Qu'est-ce qui te prend ?...

FROUMENCE (*levant son visage noyé de larmes*). Tu voulais m'arracher mon sourire. Applaudis-toi, tu as réussi ! (*Elle sanglote.*)

PIERRE-AUGUSTE (*ébranlé*). — Quel oignon te saute aux yeux ? (*Mais voulant reprendre le dessus, il hausse les épaules*). Encore des larmes d'emprunteur ! J'ai trop préjugé de mon courage ! Je ne saurais accueillir Azelle au su de tous. Ce soir, ces gens là viennent pour s'empiffrer soit, mais je ne leur servira pas mon cœur sur un plat d'argent

Du reste, on ne dine pas ! (*Son agitation est tombée, il baisse la voix, se plaint*). A la seule pensée de revoir ses beaux yeux sans orage, toute force m'est soutirée. Je défaille. Je me vide comme une outre percée... Va, Froumence, va !

FROUMENCE. — Non !...

PIERRE-AUGUSTE. — Je lève la punition, veux-tu ? Muscar ne te battra pas ce soir.

FROUMENCE. — Non ! Je n'irai pas porter à Azelle les coups que tu me destinais.

PIERRE-AUGUSTE (*Pierre-Auguste fait la grimace, semble avaler sa langue, puis à voix basse, jetant autour de lui des regards inquiets, il lâche*). — Oui, l'argent me tient. C'est dit : l'argent me tient, autant que je le tiens !... Il faut se battre !... C'est la lutte de moi-même contre moi-même. Je ruse, je glisse, j'attaque à mon tour ou je me dérobe — et je ne m'estime pas encore vaincu. Mais qu'Azelle vienne et je suis perdu !

FROUMENCE (*pleure*). — Hélas ! tu ne l'aimes plus...

PIERRE-AUGUSTE (*touché au vif, s'exclame*). — Oh ! Azelle ! Azelle ! chaste sensitive, impatiente balsamine, Azelle, toi qu'un souffle émeut, n'écoute pas, ou tu meurs ! (*A Froumence :*) Insensée !... Tais-toi ! Sais-tu ce qu'elle te dirait, Azelle, si elle était ici ? Elle te dirait « J'ai compris.

Depuis le mélange des pièces, Pierre-Auguste, connaît enfin ce que contient le coffre du vieil Hormidas, tout un trésor d'argent, Souffert ! — Ah ? Souffert, sinon par lui, par les autres, vivants ou morts dont il est le dépositaire !... » Ainsi dirait-elle ! (*A Froumence, triomphant*). Tu es une bourrique, toi !... Elle te dirait cela ! Et encore « Pierre-Auguste combat le Dragon comme un chevalier, pour sa Dame ». Ah !!!...

FROUMENCE. — Elle te dirait « J'ai faim et froid et suis abandonnée. » (*Elle pleure.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Tu mens !... « Je sais, dirait-elle, ce qu'il en coûte, à ne parfaire qu'une seule pièce d'or, de conjectures, d'abnégation, de volonté, d'imagination !... » Dis ? Quels biens matériels vaudront jamais cet or tellement spirituel ? Crois-tu que je veuille l'échanger contre du drap qui s'use ou du pain qui rassit ? (*Il s'exalte*). Contre nos années perdues : la jeunesse. Contre nos larmes : le sourire. Contre nos fatigues : le repos. Contre nos tourments : la sérénité. Mesure pour mesure ! Azelle et moi nous partirons pour un climat où mûrisseront les fruits gonflés d'une liqueur rajeunissante, toutes sortes d'épices aphrodisiaques. L'Ardeur amoureuse longtemps endormie s'irritera soudain, et nous nous aimeraons si fort et si vite que le temps ne pourra nous suivre. Nous verrons les aiguilles de l'horloge tourner à contre-sens et nous remonterons ainsi le cours de notre vie, jusqu'au point où nous avions laissé le bonheur.

FROUMENCE (*révoltée*). — Si Azelle était là, elle te dirait « Au diable soit ton or qui détruit une fois le corps pour l'âme, et une fois l'âme pour le corps. A tous les diables !... »

PIERRE-AUGUSTE. — Et je lui répondrais : « Je me moque de tes souhaits ! L'or rend les maléfices sans effet ! » (*Il ordonne, les bras tendu vers la porte*). Va !!! (*Mais il s'adoucit aussitôt*). Va !!!

FROUMENCE (*triste et tétue*). Non.

PIERRE-AUGUSTE. — Je lui dirais : « Je n'ai pas mérité de te voir ».

FROUMENCE. — Elle répondrait « L'amour n'est pas une récompense ».

PIERRE-AUGUSTE. — Et je dirais, comme le pître « Celui qui accepte les dons de l'amour au-delà de ce qu'il peut rendre, commet un vol ».

FROUMENCE. — Et elle répondrait « Et s'il me plaît à moi d'être volée » ?

PIERRE-AUGUSTE. — Et moi : « Tu te plains ? Je me volais moi-même quand j'étais accroché à ma table, comme une huître à son banc ! »

FROUMENCE. — Et elle « Il ne fallait pas. Je ne demandais rien que l'amour qui nourrit l'amour ».

PIERRE-AUGUSTE (*se monte*). — « L'amour, l'amour ! Je ne pourrais pas, pourtant, t'épouser en chemise !... »

FROUMENCE (*doucement*). — Me garder nue, comme tu m'avais prise.

PIERRE-AUGUSTE. — Oh ! Azelle ! ... Tu me fais rougir.

FROUMENCE (*les yeux baissés*). La première fois que tu me fis rougir, tu te montras bien heureux, mon doux ami. (*Pierre-Auguste est frappé en plein cœur. L'émotion le submerge. Il bondit, étreint Froumence.*)

PIERRE-AUGUSTE (*vivement*). — Ah ! oui, oui, Azelle ! ... Azelle, fraîcheur de ma vie !

FROUMENCE (*le repousse*). — Eh ! quoi ? ... Muscar n'aurait qu'à rentrer !

PIERRE-AUGUSTE (*ahuri*). — Ah ! stupide ! ... J'ai la tête perdue. Je t'ai

prise vraiment pour Azelle. (*Mais il se réveille aussitôt. Il rit. Il est heureux*). Froumence ma fille, tu as raison. Cours la chercher. Je l'attends. Va vite. Ramène-la. (*Il s'émeut*). Va vite. Peut-être qu'elle pleure en ce moment, sachant que je la revoyais : l'amour est tellement intuitif! Tu feras seulement un petit détour, de manière à n'arriver ici qu'à nuit tombée. Hein? Oui. Le temps de me débarrasser de toutes les dents longues. Va vite!... Rappelle-lui, Froumence, ce que nous n'avons gardé dans le mémoire de toutes les saisons de jadis, hivers, printemps, étés, que le souvenir d'une seule journée heureuse immense, immobile et sans fin. Qu'elle bénisse donc nos traverses : la vie serait trop brève s'il n'y avait pas les séparations! Va...!... (*Froumence sort. Aussitôt, il court ouvrir la porte de droite et appelle :*) Mélina, Mélina!... (*Puis il ramasse sur la table tout ce qu'il peut pour l'emporter dans son cabinet. Il murmure :*) Mon balai!... Ah! la verrerie... les grands plats, les couverts... (*Il est chargé comme un âne à l'entrée de Mélina.*)

MÉLINA (*tout sucre*). — Tu m'appelles, Excellence? (*Il a eu peur et manque de tout laisser tomber*). Cher cousin, ta santé est-elle bonne?

PIERRE-AUGUSTE (*sévere*). — C'est-à-dire que je vivrai cent ans et davantage. La-dessus cours avertir Frison et Prudent qu'on ne dinera pas ce soir.

MÉLINA. — J'y vais, cher cousin.

PIERRE-AUGUSTE. — Reviens aussitôt!... (*elle va sortir, il l'arrête*). Et n'y comptez pas tous les trois, j'ai fait un testament! Va!... Et je vous épierai!... Je saurai bien ce que vous complotez... J'écouterai aux portes!... (*Il s'apaise comme par miracle, sourit* :) J'augure cent ans, comme dix ou mille. Je suis mortellement malade. Ne sois pas impatiente, ma chère, je puis crever d'un moment à l'autre. (*Il est pris d'une brusque impatience*). Cours au devant du notaire et du bourgmestre. Dis-leur que le repas est remis. Que portes-tu là?

MÉLINA. — Cher cousin, c'est la pâtée aux chiens.

PIERRE-AUGUSTE (*furieux soudain*). — Donne! donne!... ici!... couche!... A bas!... Je vous soupçonne pour les corrompre, de les gaver en cachette, de leur permettre la curée!... tout bellement! J'irai moi-même aux chiens désormais. Ils me chériront plus que la main qui les nourrit. (*Il pousse Mélina vers la porte. Il se domine*). Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas fait de testament. Va, tu hériteras! (*Elle est partie*). Si elle croit que j'ai fait un testament, elle me volera. Si elle croit que je n'en ai pas fait, elle m'assassinera. (*Il soupire*). J'aime encore mieux périr pour l'instant... (*Barbulesque paraît*). Ah! Barbulesque!... Quel bon vent t'amène? Le hasard fait bien les choses. (*Barbulesque jette un coup d'œil vers la table et comprend. Il est très amusé. Pierre-Auguste l'est moins*). Justement, j'allais te prier à dîner pour l'un de ces quatre soirs. Hum... Viens ici, mon cher, viens ici. J'ai recours à tes soins. (*Il s'assied dans le fauteuil*). Assied-toi. (*Barbulesque s'assied en face de lui*). J'ai sommeil, sommeil, sommeil, toujours.

BARBULESQUE. — Dors.

PIERRE-AUGUSTE. — Si tu peux m'endormir pour cent ans, je placerai mon argent qu'il fera des petits. Je ne veux pas dormir!

BARBULESQUE (*le plus simplement du monde*). — Ah! Bon, c'est facile.

PIERRE-AUGUSTE (*tout réjoui*). — Vraiment?

BARBULESQUE. — Ou...i! Quand tu dors, qu'est-ce qui dort de ta personne?

PIERRE-AUGUSTE. — Mon corps.

BARBULESQUE. — Non pas. Ton sang tourne, ton cœur roule, tes poumons sifflent et si la gale te démange, tu te grattes. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE. — C'est donc mon esprit.

BARBULESQUE. — Non pas. Ton esprit bat la campagne. Tu rêves que tu découvres un trésor, tu le caresses, tu l'embrasses, tu t'y vautres, et tu as un réveil déçu. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE. — Est-ce alors que mon corps et mon esprit font chambre à part?

BARBULESQUE. — Non pas. Si tu as des flatulences, tu feras un rêve gazeux, une cloque au talon un rêve pédestre. Si ton esprit construit un cauchemar traversé de deuils, de crimes et de ruines, ta peau donnera sa sueur et ton œil toute son eau. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE. — C'est donc ma conscience qui dort?

BARBULESQUE. — Non pas. Tu te retournes cent fois, sans tomber du lit, tu te réveilles à l'heure prescrite. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE. — Alors quoi?

BARBULESQUE (*toujours très simplement désignant l'orme devant la maison*). — Si tu regardes cet arbre, si tes mains le touchent, si ton nez odore la fleur de son écorce, si tes oreilles entendent le chuchotement de son feuillage, si tu goûtes son fruit, si tous tes sens sont d'accord devant son évidence, cet arbre-là, tu le connais. Si tu le connais, tu le comprends, si tu le comprends tu le possèdes, si tu le possèdes, tu l'aimes et si tu l'aimes vraiment tu es cet arbre et cet arbre est toi-même. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE (*éberlué*). — Je suis cet arbre!

BARBULESQUE. — Tu es un éléphant, un rhinocéros, un gorille et ce gorille est toi-même. Et le renard est toi-même, et le porc est toi-même et tu te nommes Aliboron. Et tu es un hibou, un corbeau, un vautour. Et le brochet est toi-même, et le requin. Et le crapaud se nomme Hormidas et le serpent aussi. Et tu es le bousier, et tu es le nécrophore et le poux se nomme Pierre-Auguste. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE (*ahuri, soupçonneux*). — Quel conte me fais-tu?

BARBULESQUE. — Et tu sautes, tu grimpes, tu fouilles, tu rues, tu voles, tu nages, tu rampes. Tu barris, tu renâcles, tu grognes, tu brais, tu huhules, tu croasses. Et tandis que les bêtes comptent leur argent, je te soigne.

PIERRE-AUGUSTE. — Quoi?

BARBULESQUE. — Ceci est l'état de veille, le temps où tu aimes tous les êtres autour de toi, où tous les êtres t'aiment, que tu le veuilles ou non. C'est le temps où tu travailles à la création perpétuelle du monde en amour. C'est fatigant. Ou...i!

PIERRE-AUGUSTE (*soupire*). — Ou...i!

BARBULESQUE. — Mais si tu refuses de travailler, si tu te retires dans tes frontières. Si tu veux faire provision d'amour pour le lendemain, alors tu es Pierre-Auguste Hormidas, tout court, et tu es un pauvre homme qui dort.

PIERRE-AUGUSTE. — Riche.

BARBULESQUE (*vivement, souriant*). — Ou...i. Voilà : ou dormir, ou

supprimer le monde autour de toi.

PIERRE-AUGUSTE. — Comment?

BARBULESQUE (*se lève, baisse la voix*). — Pour supprimer le monde autour de toi, mange de l'or.

PIERRE-AUGUSTE (*se lève aussi*). — Quoi?

BARBULESQUE (*le doigt sur les lèvres en secret*). — Mange de l'or!... L'or potable!... L'or suspendu d'Helvétius...

PIERRE-AUGUSTE. — Ah!

PIERRE-AUGUSTE. — Ah! (*Illuminé*). Oui, j'ai compris!

BARBULESQUE (*parodique*). — Guérit et préserve de toutes les maladies, de toutes les fatigues.

PIERRE-AUGUSTE. — Oui?

BARBULESQUE. — ...la faim, la soif, le froid, le sommeil, l'amour.

PIERRE-AUGUSTE. — Toutes?

BARBULESQUE. — Sauf une.

PIERRE-AUGUSTE. — Quelle?

BARBULESQUE (*moqueur*). — La maladie de l'or.

PIERRE-AUGUSTE (*éclate de rire, joyeusement*). — Bonne maladie!... Ah! ah! merci, mon cher. Je ne t'oublierai pas sur mon testament. (*Il le pousse vers la porte*). Adieu, adieu, je ne te retiens pas, j'irai te voir. (*Au moment de le quitter, il l'arrête par le revers de son habit*). Tu en manges, toi?

BARBULESQUE (*d'un coup d'œil furtif vers la table*). — Merci, ce soir je n'ai pas faim. (*Il sort. Pierre-Auguste referme la porte, pousse le verrou, arrêté contre la porte, il semble y digérer son humiliation*.)

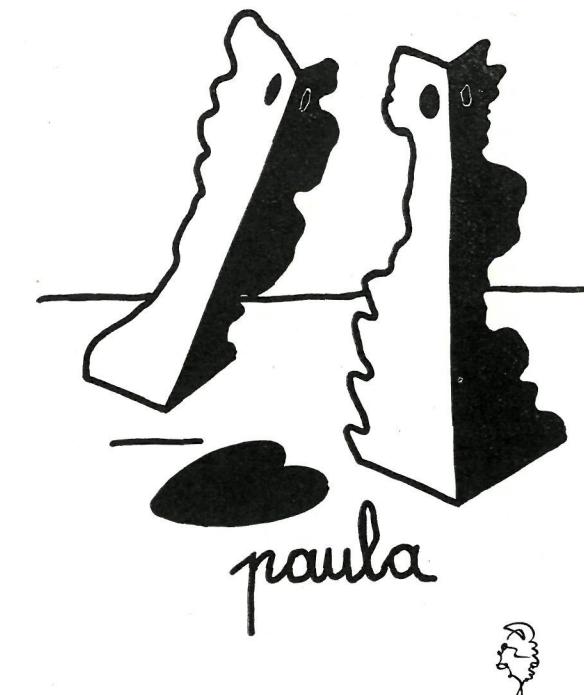
PIERRE-AUGUSTE. — Il me l'a vendu cher son remède. (*Il se redresse*). Bah!... Il faut bien payer. Nous sommes quittes. Plus d'hésitation. (*Il tire de sa bourse une pièce d'or, de sa poche un couteau qu'il ouvre, et, dans la pâture des chiens, râclant et limant comme il peut, il fait tomber une fine poussière d'or. Enfin, il prend une cuiller dans l'écrin, et avale sa bizarre médecine, gloutonnement. A ce moment, la porte de droite s'ouvre et Froumence paraît*)

FROUMENCE (*haletante, toute rose*). — Azelle! Azelle! arrive! J'ai couru devant elle pour vous l'annoncer! Azelle est là! (*Pierre-Auguste dissimule son assiette*.)

PIERRE-AUGUSTE (*enthousiaste*). — Azelle! Ah! merci, ma fille!... Sonnez trompettes, roulez tambours! Mon cœur à son cœur s'entrelace! Une même flèche les transperce!... Va Froumence, laisse nous seuls. (*Froumence disparaît. On frappe. Pierre-Auguste à l'instant semble changé en pierre. Il est debout contre la table, son assiette devant lui. Silence, on frappe. Silence, on frappe après un long temps. Lentement, Pierre-Auguste se porte les mains aux oreilles. Il ne veut plus entendre. Son visage n'est qu'un masque de terreur et de souffrance. On frappe quelques coups espacés et sans force. Long silence. Pierre-Auguste ose écouter. Un temps. Il laisse retomber ses bras.*)

RIDEAU.

(À suivre.)



Aug. Mambour

FERDINAND CHEVAL FACTEUR

CONSTRUCTEUR DU « PALAIS DE L'IDEAL »

par

J. BERNARD BRUNIUS

C'est une grâce très rare, dévolue seulement aux poètes, qu'un homme, défiant les pires esthétismes, restitue à quelques vieux mots usés, ainsi rêve, pureté, un sens que le style critique a dispersé.

Des intellectuels encourageaient Henri Rousseau. Un vendeur de croûtes a pu enfermer dans sa cave un ivrogne marchand de frites pour lui extorquer sa peinture.

Cheval, n'ayant jamais subi la dégradante promiscuité des mécènes plus ou moins miteux, ni des marchands de tableaux, nous donne l'exemple d'une vie très rigoureusement détachée de cette activité de l'esprit orgueilleuse, de cette culture mal assimilée, de ces interprétations du génie qui, depuis l'enseignement obligatoire, permettent une production cérébrale aussi bien à un Abel Gance qu'à un prodigieux Jean Lombard.

Le facteur ne semble pas avoir laissé de textes nombreux. Cependant M. Charles Lardant, directeur de l'école à Châteauneuf de Galaure, possède une relation des travaux où interviennent à la fois les déclarations de l'auteur et fort probablement une collaboration plus avisée de litté-

rature. Je me rapporterai surtout à ce document et aux photographies, mes souvenirs me permettant de compléter la description du palais.

« *Fils de paysan et fils de mes œuvres, je suis resté paysan avec le ferme désir de mettre en évidence le pouvoir d'un volonté énergique et d'un travail soutenu.* »

*Ami de la nature mais de naissance obscure
Ce qui rend souvent la vie dure
Je l'ai subie sans murmure...*

Facteur rural, comme mes 27,000 camarades je déambulais chaque jour de Hauterives à Tersanne (dans une région où la mer a laissé des traces évidentes de son séjour), courant tantôt dans la neige et la glace, tantôt dans la campagne fleurie. Que faire en marchant perpétuellement dans le même décor, à moins que l'on ne songe?... Je songeais. Et à quoi? me demanderont mes lecteurs... Et bien, pour distraire mes pensées, je construisais en rêve un palais féerique, dépassant l'imagination, tout ce que le génie d'un humble peut concevoir (avec jardins, grottes, tours, châteaux, musées et sculptures), cherchant à faire renaître toutes les anciennes architectures des temps primitifs; le tout si joli, si pittoresque que l'image en demeura vivante pendant au moins dix ans dans mon cerveau.

Toutefois mon projet ainsi conçu devenait pour moi presque irréalisable?

Du rêve à la réalité, la distance est grande n'ayant jamais touché ni la truelle du maçon, ni le ciseau, ni l'ébachoir... et j'ignorais absolument les règles de l'architecture...

J'avais alors dépassé depuis trois ans ce grand équinoxe de la vie qu'on appelle quarantaine. Cet âge n'est plus celui des folles entreprises et des châteaux en Espagne... Or au moment où mon rêve sombrait peu à peu dans les brouillards de l'oubli, un incident le raviva soudain: mon pied heurta une pierre qui faillit me faire tomber... Je voulus voir de près ma pierre d'achoppement... elle était de forme si bizarre que je la ramassai et l'emportai. Je retournai le lendemain au même endroit et en trouvai de plus belles encore qui, rassemblées sur place, faisaient un si joli effet que cela m'enthousiasma. C'est alors que je dis: « Puisque la Nature fournit les sculptures, je me ferai architecte et maçon... du reste qui n'est pas un peu maçon... »

*En créant ce rocher, j'ai voulu prouver
Ce que peut la volonté.
Le mot impossible n'existe plus
Le facteur l'a aussi vaincu...*

C'est alors que le long charroi commença. Il dura 27 ans; parcourant pendant tout ce laps de temps des dizaines de kilomètres en plus de ma journée quotidienne, je remplissais mes poches de pierres, puis j'employai des paniers, ce qui accrut ma peine car j'avais une tournée de trente-deux kilomètres à effectuer chaque jour :

*L'hiver comme l'été
Nuit et jour, j'ai marché
J'ai parcouru les plaines et les coteaux.
De même que le ruisseau
Pour apporter la pierre dure
Ciselée par la nature
C'est mon dos qui a payé l'écot...
J'ai tout bravé même la mort...*



L. de Laetere : « Visite du roi Léopold I^{er} à l'église du Béguinage à Gand »



L. de Laetere : « Visite du roi Léopold I^{er} à l'église du Béguinage, à Gand » (détail)

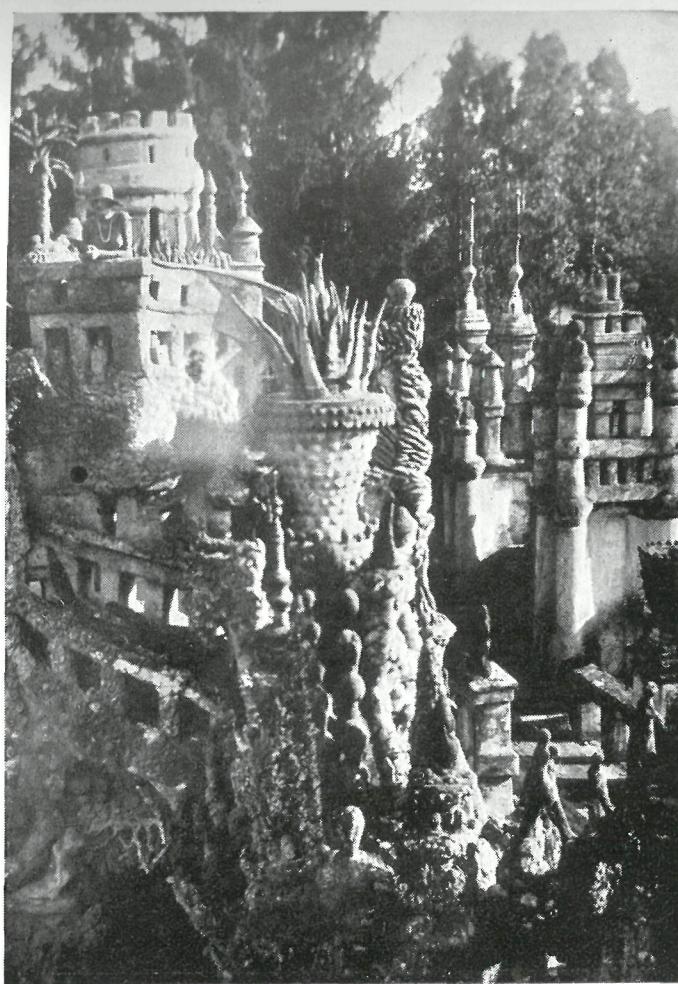


L. de Laetere : « Visite du roi Léopold I^{er} à l'église du
Béguinage, à Gand »
(Détail représentant le portrait du peintre)

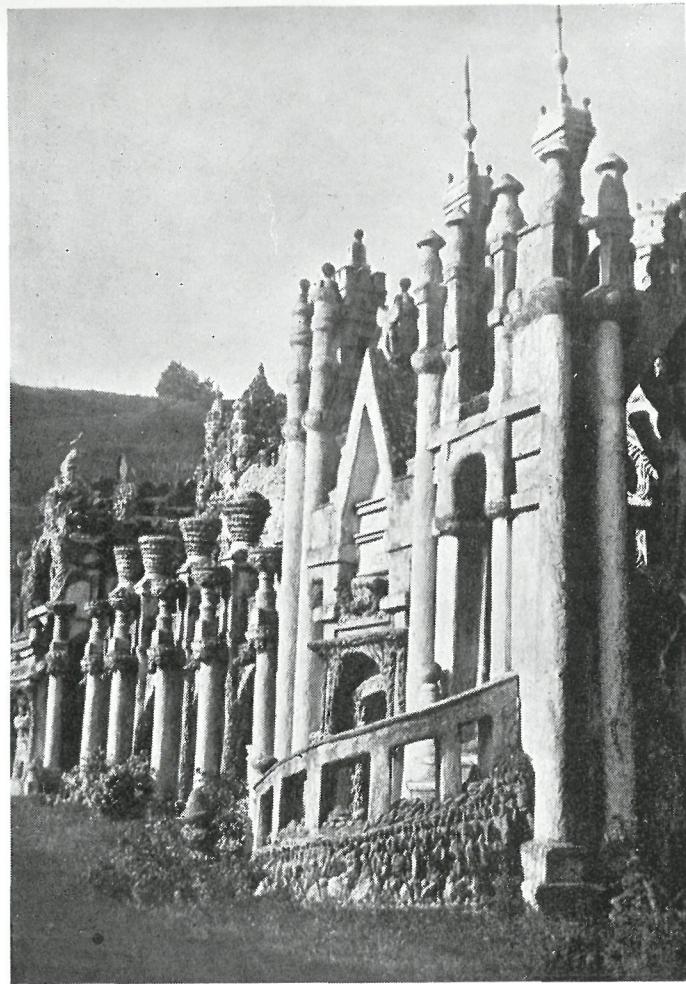


L. de Laetere : « Ascension du prince Baudouin »

H A U T E R I V E S (Drôme)



Deux aspects du Palais de l'Idéal, édifié par le facteur Cheval



Photos J. Bernard Brunius

H A U T E R I V E S (Drôme)



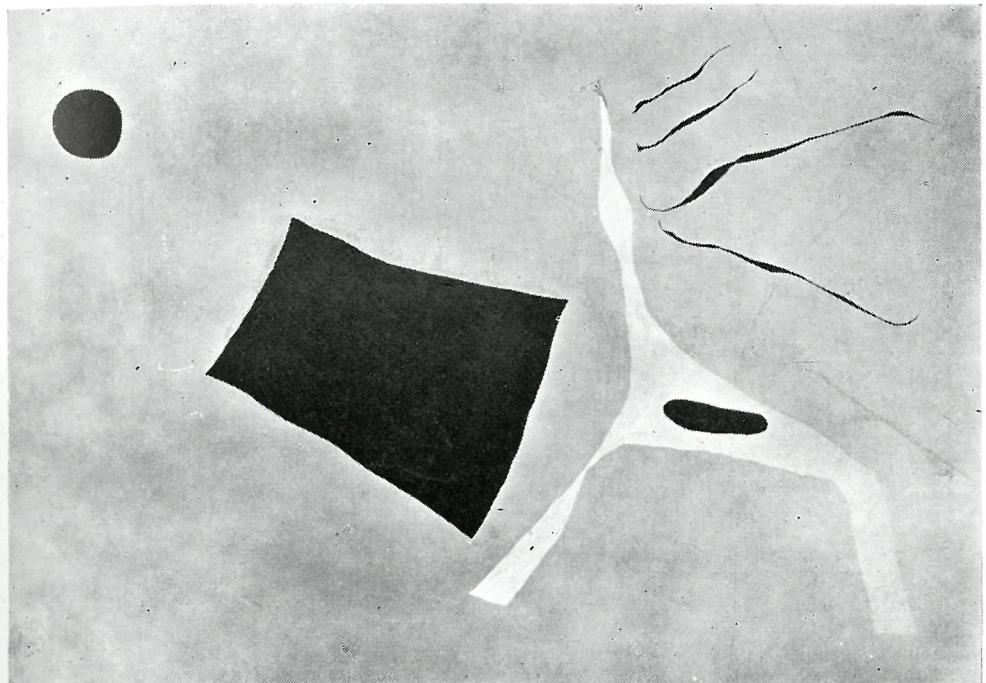
Le Palais de l'Idéal
(Fragment)



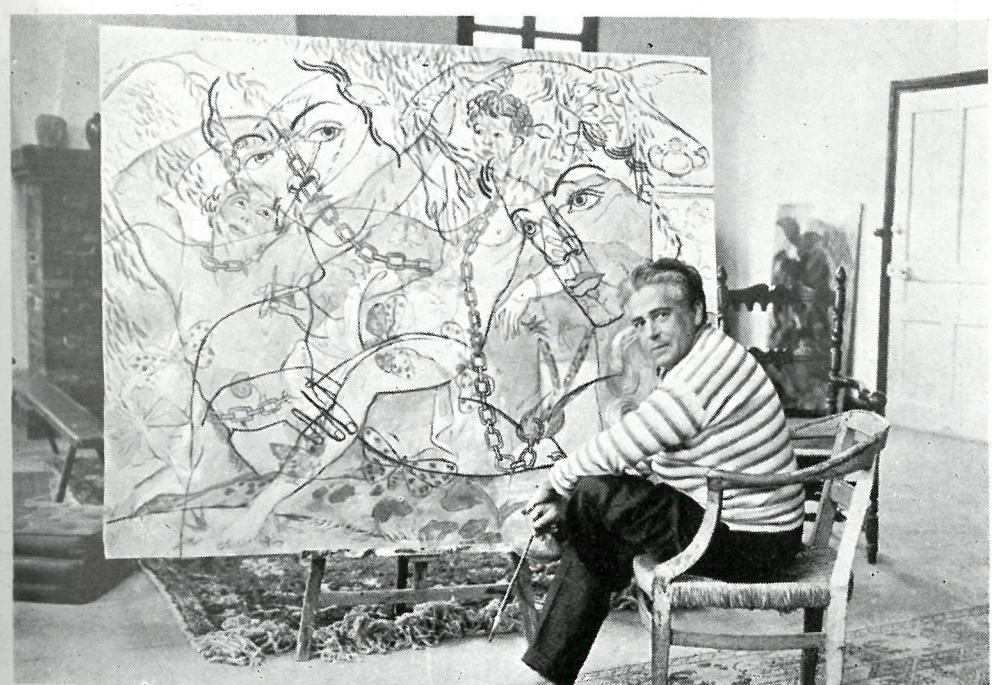
Le facteur Cheval au travail



Photos Bernard Brunius
Le Palais de l'Idéal (façade Est — Détail)



Joan Miró : Peinture



Francis Picabia devant une de ses œuvres récentes



Coll. « Le Centaure »

Frits van den Berghe : « Le Domaine de l'Amour »



Coll. E. Hoffmann-Stehlin

Frits van den Berghe : « Généalogie »

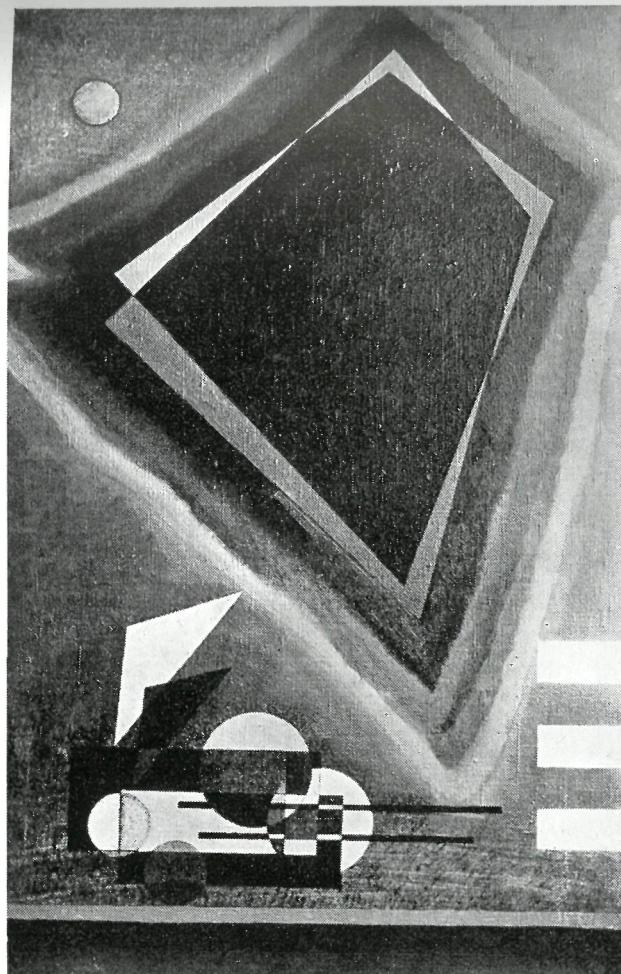


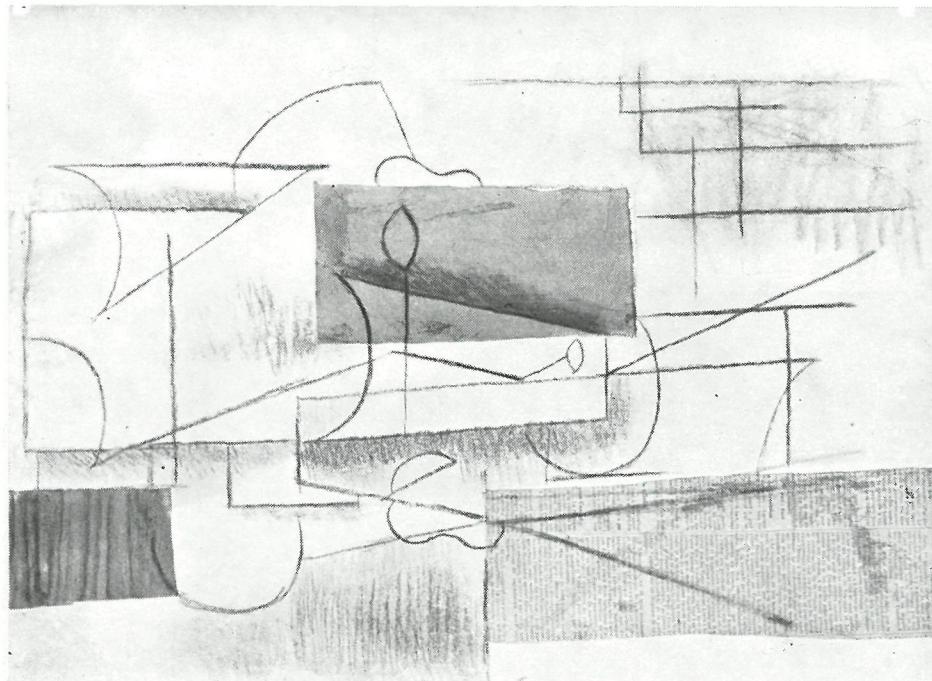
Photo Lucia Moholy

Kandinsky : « Getragener Schwarz »



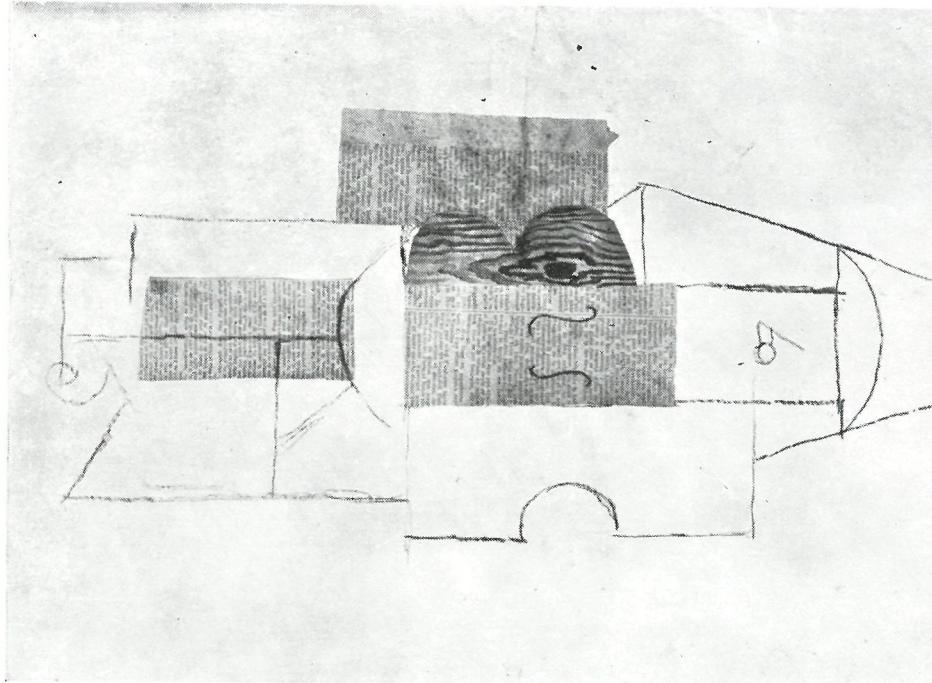
Photo E. Reichelt, Breslau

Wassily Kandinsky



Coll. Tristan Tzara.

Picasso : « Tête » (1913)



Coll. Tristan Tzara.

Picasso : « Violon » (1913)

Les quartiers de tufs aux formes variées se présentaient souvent, aussi on en retrouve beaucoup dans mon monument. Parfois, je faisais des tas de pierres que j'allais chercher le soir dans la nuit avec ma brouette (car je travaillais une grande partie de la nuit):

*Le soir à la nuit close
Quand le genre humain repose,
Je travaille à mon palais.
De mes peines, nul ne le saura jamais.
Les minutes de loisir
Que mon service m'a permis
J'ai bâti ce palais des mille et une nuits
Où j'ai gravé mon souvenir...*

C'est alors que les langues se délièrent dans le pays et dans les environs l'opinion fut vite faite : « C'est un pauvre fou qui remplit son jardin de pierres. » En effet, on était bien porté à croire que cela résultait d'une imagination malade. L'on riait, l'on me critiquait, l'on me blâma... mais comme ce genre d'aliénation mentale n'était ni contagieux, ni dangereux, on ne crut pas utile d'aller chercher quelques médecins aliénistes et je pus alors me livrer à ma passion en toute liberté malgré les railleries de la foule, car je savais que de tout temps elle tourna en dérision et même persécuta les hommes qu'elle ne comprit pas...

*En cherchant, j'ai trouvé,
Quarante ans j'ai pioché
Pour faire sortir de terre ce Palais des fées.
Pour mon idée, mon corps a tout bravé
Le temps... la critique... les années...
Le travail fut ma seule gloire,
L'honneur mon seul bonheur...*

Voilà l'exposé de la partie matérielle de l'œuvre; quant aux plans et aux figures à adopter, ils ont tout de même absorbé mon attention et troublé mon sommeil. Pour obtenir une forme acceptable avec des matériaux aussi disparates, il fallait des combinaisons et des essais multiples.

Aujourd'hui que le Monument est debout, je suis heureux d'entendre les cris d'étonnement des visiteurs, les éloges des enthousiastes et les critiques des connaisseurs : c'est la récompense après le travail... »

Le palais repose sur une sorte de trapèze. Du nord au sud, il mesure vingt-six mètres. La façade nord a 14 mètres et la plus petite, au sud, 12 mètres.

« Chacune des façades n'est pas plane et unie comme on pourrait être tenté de le croire, elle offre au contraire, aux regards étonnés, dans mille petits palais variés, tout un monde bizarre, grottesque (1) et original de plantes, d'animaux et de figures de toutes sortes.

Entre les façades Est et Ouest se trouve une galerie de vingt mètres de long et de deux mètres de large qui donne accès à ses extrémités à deux labyrinthes aux sculptures hétéroclites; dans cette « hécatombe » on trouve cèdres, ours, éléphants, cascades, bergers des Landes... que j'ai sculptés et façonnés moi-même, et rappelant assez les temps anciens; dans le second,, on remarque des autruches, flamants, aigles, oies surmontés par sept figures d'antiquités. »

Il m'a été impossible de recueillir aucune précision sur l'ordre dans

(1) Sic.

lequel ces façades ont été bâties. Si on tient compte du souci d'orientation, il apparaît que Cheval avait prévu l'emplacement du monument, mais par ailleurs la confusion des styles et de certains amoncellements — notamment dans la partie centrale du côté Est — semble indiquer un développement progressif, une pierre amenant la suivante au gré de l'inspiration du jour. Certains ensembles témoignent d'une part d'imprévu qui évoque la croissance d'un polypier.

A défaut de toute notion chronologique, nous choisissons arbitrairement pour en faire le tour une origine à l'angle Nord-Est et le sens des aiguilles d'une montre.

Cet angle, en effet, paraît avoir été construit avec unité. Il présente d'une part au Nord quatre colonnes courtes construites uniquement en petits galets ronds de rivière, situées à environ quatre mètres du sol au-dessus d'un grand nombre de petites grottes décorées d'animaux. A l'Est, quatre colonnes analogues, mais plus hautes, encadrent une porte de fer et de pierre, une porte de tombeau, un tombeau profond de trois mètre dans le sol, haut de 10 m. 50 et large de 5, que Cheval a mis sept ans à bâtir.

« *Le Génie capricieux*
A voulu que je repose en ces lieux
Admirateur des merveilles
Je me suis bâti moi-même
Un lieu de repos sans pareil
Le sillon creusé par mon labeur
Restera gravé dans le glorieux passé de ma vie,
Et dans l'infini je vivrai encore après mon dernier soupir... »

En son centre, la face Est présente une cascade de ciment, la grotte de Saint-Amédée et des animaux sculptés dans des pierres très dures.

« Sur la gauche, trois géants, tout en abritant deux momies que j'ai sculptées, supportent la Tour de Barbarie, où, dans une oasis, croissent les figuiers, les oliviers, les cactus, les aloès et les palmiers gardés par la loutre et le guépard. C'est sous la garde des trois géants que j'ai placé mon Monument.

La brouette, ainsi que tous les outils dont je me suis servi pour construire mon Palais sont conservés dans une niche spéciale, car je dois noter que je ne me suis servi que de ma brouette pour apporter dans mon jardin tous les matériaux.

Moi sa brouette, j'ai eu cet honneur
D'avoir été plus de trente ans
Sa compagne de labeur...
Je suis la fidèle compagne
Du travailleur intelligent,
Qui chaque jour dans la campagne
Cherchait son petit contingent...
Et témoins de tes peines de siècle en siècle redirons
Ton palais né d'un rêve, mais tes outils, compagnons
Aux générations futures que toi seul a bâti ce temple de merveilles.

La façade Sud est constituée de pierres travaillées par la nature figurant des animaux. Dans une niche baptisée « musée antédiluvien » sont conservés des silex, bombes volcaniques, branches pétrifiées, coquillages fossilisés, etc...

« ...Cette façade est surmontée par deux aloès et par un tronc de chêne d'où sortent tantôt un oiseau, tantôt un serpent ou bien encore

un écureuil. Les façades Ouest et Sud m'ont coûté ensemble douze années de travail.

La vie est un océan de tempête
Entre l'enfant qui vient de naître
Et le vieil qui va disparaître... »

Bien que le verbe *surmonter* ne semble pas se rapporter à sa disposition, il est vraisemblable que le tronc de chêne en question est l'arbre encadré de deux colonnes à l'angle Sud-Ouest. Il rappelle l'arbre de Jessé (1) et c'est sans doute là le secret de son origine.

« A la façade Ouest apparaissent une mosquée arabe avec ses minarets et ses croissants, un temple hindou, un chalet suisse, avec son toit pointu et ses sapins légendaires, la maison carrée d'Alger et ses palmiers, un château du moyen âge tout fier de ses nombreux créneaux, etc...

Le chalet suisse mesure trois mètres de haut sur deux mètres de large; tire surtout son effet des coquillages marins dont il est construit...

Chalet charmant et sage,
Des hommes de tout âge
Et de tout rang, reviendront
Te visiter chaque saison...

De petits cailloux de rivière, cassés en forme de cubes de marbre, ont servi à bâtir la Maison Blanche, aux soubassements faits de pierres très dures et de formes bizarres :

Je suis la Maison blanche
De la belle saison,
Tous les maçons de France
Voudront y inscrire leur nom...

La Maison carrée d'Alger a sa terrasse crénelée surmontée d'un palmier; des pierres ressemblant à des éponges ont servi à façonner sa base :

C'est la Maison carrée d'Alger
Avec son petit palmier,
Qui nous rappelle le pays
De notre si belle Algérie.

Enfin, c'est avec des pierres rouges appelées porphyres, trouvées à Rochetaillée, près de Saint-Vallier, que j'ai fait le Château Moyen Age avec ses murs épais, ses tours, ses mâchicoulis et pont-levis qui le rendent inabordable... »

Une enfilade de colonnes portant chacune au chapiteau une lettre du nom de l'auteur, et l'escalier Sud-Ouest contribuent à donner à cette façade un aspect architectural très différent de l'automatisme formel des autres.

C'est à coup sûr la seule à laquelle pourrait s'appliquer le terme « ouvrage d'art ».

« La façade Nord est surtout construite en tuf et pierres de rivière. Le soubassement est fait de nombreuses petites grottes où se cachent de nombreux animaux, tous façonnés de mes mains : pélicans, cerf, biche, faon, crocodile sous un énorme rocher d'où s'évadent de nombreux ser-

(1) Cette allégorie très souvent figurée par les peintres fut cependant assez rarement sculptée.

pents aux yeux fascinants. Dans une des niches se trouvent deux fauteuils grossièrement façonnés en bois d'érable et sur lesquels je me repose après les dures fatigues des longues journées d'été. Cette façade se termine par quatre colonnes construites entièrement en petits cailloux ronds.

Tout ce que tu vois passant
Est l'œuvre d'un paysan...
D'un songe j'ai sorti la Reine du monde!

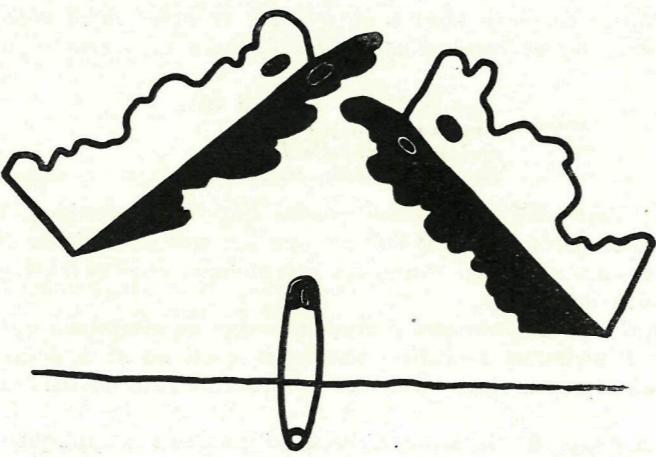
A 4 mètres du sol, parallèlement à la galerie, est une terrasse de 23 mètres de longueur sur 4 mètres de large où accèdent quatre escaliers tournants. Deux autres conduisent l'un à la Tour de Barbarie, l'autre près d'un petit génie qui éclaire le monde. »

Je ne m'attarderai pas à des plaisanteries sur le mode de distribution postale du facteur Cheval, non plus sur le pur-goût-1900-Cambodgien.

En outre, il ne s'agit pas d'avoir des visions en visitant le palais, de se croire transporté en Orient ou dans l'une de « nos belles et riches colonies », de ne pas rater la confrontation avec les architectures primitives.

Sous aucun prétexte, même celui de l'esprit cabré, l'esthétisme de la puérilité ou du tarabiscoté ne peut me retenir plus qu'un autre artifice.

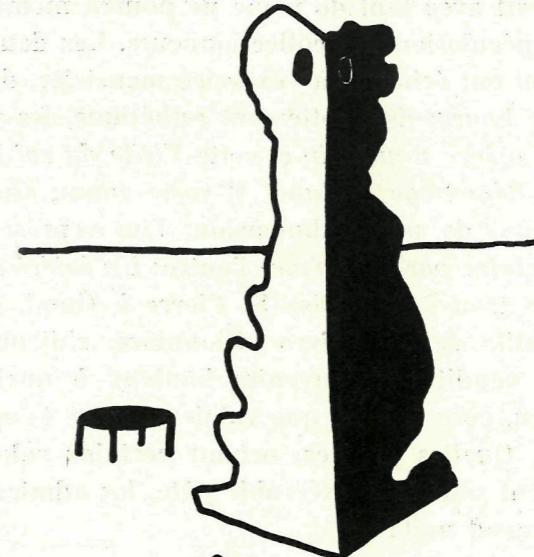
Pourtant, en 33 ans, chaque soir, Ferdinand Cheval, comme un enfant sur la plage, bâtit un château de sable avec des fossiles et des météores, dépense ses économies, invente le ciment armé. Il meurt en 1924, conscient d'avoir réalisé une merveille du monde. Si le résultat rappelle les vestiges Incas et les palais Khmers, je ne veux y voir à nouveau que l'éternelle identité de l'Esprit et de la Poésie.



anna



Aug. Mambour



louisa



Aug. Mambour

L. DE LAETRE
PEINTRE NAIF GANTOIS

par

P. G. VAN HECKE

Laissons de côté la merveilleuse existence d'Henri Rousseau, le douanier, que la littérature seule a pu rendre suspecte aux yeux des gens qui n'en demandent pas tant à la peinture.

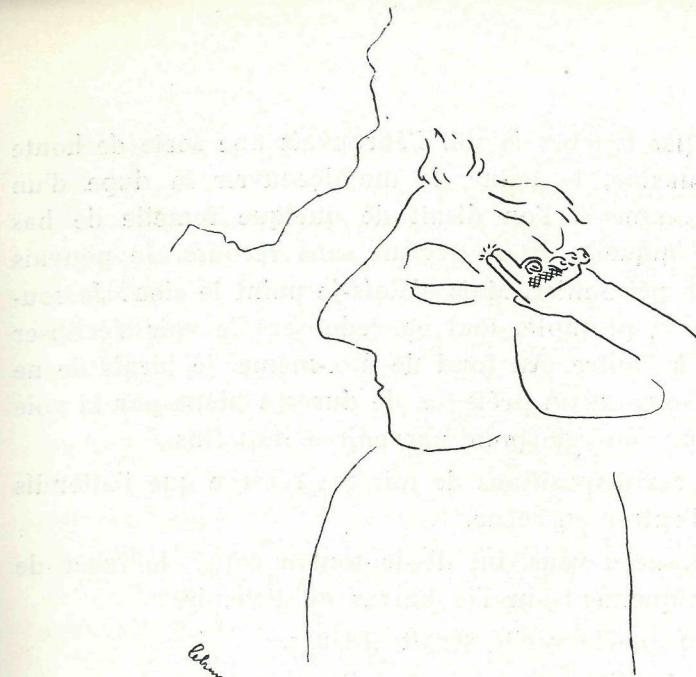
Gardons-nous également de parler de « découverte » en révélant l'humble passage pictural de ce Gantois de Laetra, entre 1870 et 1890. Peut-être ce banquier ruiné qui devint un des photographes les mieux achalandés de la ville de Gand, ne chercha-t-il dans sa peinture, inconnue autant que méconnue, que l'illusion de certain faste.

Mais sa vie, ses tableaux, sa mort, furent trop proprement exécutés par le mépris ou le silence de son entourage, pour que l'on puisse nous accuser de l'avoir inventé. Par ailleurs,

ce qui en survit avec tant de peine ne pourra même pas faire le jeu de la spéculation des collectionneurs. Les deux tableaux importants qui ont échappé à l'exercice meurtrier, duquel peut se vanter une bourgeoisie sottement esthétique, les voici, cette *Ascension du prince Baudouin* et cette *Visite du roi Léopold I^e à l'église du Béguinage à Gand*. Il reste connu encore, deux autres tableaux, de petite dimension, l'un représentant : *Le portrait du peintre par lui-même*; l'autre: *Un intérieur d'église*. Ce dernier se trouve à l'église St Pierre à Gand. Les autres toiles, la famille de ce pauvre visionnaire, ridiculisé par la ville entière, vendit ces souvenirs honteux à quelques fiers artistes du lieu, pour le prix que valaient, en ce temps, la toile et le châssis. Quelles croûtes, ornant certains salons rococo gantois, cachent sous leur exécutable pâte, les admirables peintures de ce grand naïf?

Sans doute, il peut moins être question ici de néo-primitivisme que de naïveté. Mais quelle naïveté pure et essentielle. Et quels moyens exceptionnellement directs, s'inspirant des traditions picturales, juste assez pour se sauver d'elles à force de sincérité et d'inconscience. Le sentiment poétique domine moins dans ces tableaux d'une imagination hantée par le décorum, la parade et le clinquant. Cette peinture, toute en application académique et d'une fraîcheur qui, après plus de quarante ans, résiste encore à la patine, paraît de ce fait s'être exercée au seul profit d'une candeur spirituelle frappée par la fausse grandeur d'une époque baroque. Si donc, comme il faut le supposer, les tableaux perdus de Laetere étaient de même essence, ils contenaient de ce fait une expression plus parfaite et plus vivante de cette époque, que la plupart des tableaux représentatifs des effets classiques, où s'attardent les vieilles nymphes et traînent encore les groupes soldatesques, depuis les Croisés jusqu'aux fameux Révolutionnaires de 1830.

Ainsi, il importe moins que notre connaissance se réjouisse du caractère que présentent les maladresses charmantes de la perspective et de la mise en page, que de l'ensemble de ces figurations qui restituent à l'image anecdote une valeur émouvante, moins pittoresque que secrète, moins éloquente qu'exceptionnelle.



Lebrun

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

I
(Suite)

— Assez, fis-je. Allons-nous-en. Puisqu'il ne s'agit que de boire et que la nuit consent à nous garder à son bord jusqu'à l'heure de demain, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on aille chasser le canard sur un autre étang.

— Pourquoi le canard?

— Vous faites un sort à tous les mots.

— Ce que j'en dis, c'est pour votre bien.

Déjà je l'entraînais à ma remorque vers l'un de ces mille endroits de complaisance comme la nuit en cache et que mon désir d'en finir tout de suite rendait le plus viable à consommer la défaite de ce héros détestable. Mais je dus reconnaître assez vite qu'une fois de plus je prêtais à la fiction. Mon sourd acolyte se tenait bien en selle sur sa garce de bête et je le sentais m'assiégeant de toutes parts de son innombrable dimension. Il m'emboitait le pas, d'ailleurs, docilement, marchant avec une application sournoise, d'un trait si léger qu'il

semblait ne pas toucher le sol. J'éprouvais une sorte de honte mêlée de rancune, la haine de me découvrir la dupe d'un plaisantin, comme si l'on disait de quelque femelle de bas étage contre laquelle on se verrait sans recours. Je pouvais le croire mon prisonnier. Mais n'étais-je point le sien? Je souhaitais sa mort prompte, tout en redoutant le voir s'éclipser d'un instant à l'autre. Au fond de moi-même, je jurais de ne lâcher prise sous aucun prétexte, de durer à blanc par la voie de la plus sûre énergie pour parvenir à mes fins.

C'est dans ces dispositions de minime réserve que j'attendis le moment d'entrer en scène.

— Que penseriez-vous, lui dis-je tout à coup, de juger de quelqu'un uniquement sur l'embarras qu'il inspire?

— Je pense que la vérité serait ailleurs.

Une vague de silence nous recouvrit un instant.

— O Mesnéon, voulez-vous que je vous dise une chanson?

— Dites sans vous tromper.

— Qu'attendez-vous pour mourir.

Mon attaque avait été si rapide que j'en fus honteux moi-même comme d'un coup trop bas ou autre mauvais accroc contrevenant à la morale de la lutte. Je me sentais sous le pied la corde raide des grands événements avec la frayeur sans nom qu'elle ne vînt à se rompre devant ce soleil que je venais de brandir à la hauteur de sa face. Tout pouvait advenir. C'est avec douceur que je l'entendis me répondre :

— Je vois que vous êtes curieux, monsieur le jeune homme. Vous n'avez pas tort du reste. Mais quelle impatience, tout de même, est la vôtre! Quelle indiscretion! Vous tenez bien de votre époque. Si vous me permettez d'y aller de mon sentiment véritable, d'une époque qui ne me semble guère belle, non, guère aussi belle qu'on voudrait se donner la peine de me le faire croire. Je vous connais à peine et déjà vous voudriez me forcer la consigne et me vouer à tous les remords. Quelle fâcheuse présomption! Ne me contraignez pas à regretter un entretien dont je veux croire encore que j'en attends le meilleur.

— A qui la faute, Mesnéon?

— Je reconnais sans peine tout ce qu'en l'occurrence ma si-

tuation peut comporter de périlleux, voire d'assez facile, tout comme je sais la sorte d'abus que je puis être amené à exercer sans le vouloir. Je ne m'épargne pas non plus le ridicule évident qui s'attache à ma condition, rabâchée dans tous les torchons à la petite semaine. Qu'est-ce que cela prouve? Je n'en tire pas bénéfice pour mon plaisir. Pour le reste, l'aubaine m'est trop rare de connaître un homme de votre espèce, et je ne me trompe pas sur les vrais êtres, Monsieur, que pour abîmer le commerce qui m'en est offert par une confession que je ne pourrais faire qu'à l'état de vivant au sens complet, et non pas en chienlit de l'Opéra, et dont par ailleurs j'aurais probablement à rougir, ça ne constitue aucun doute. Car si l'on savait le fond des choses, Monsieur. Je reviens de trop loin, comprenez-vous?

Nous continuions à avancer sans nulle hâte, car la rue montait et un clocher de sable blanc veillait sa paroisse en friches.

Mon guide reprit sur un ton de large entente libérale :

— Si la vie terrestre n'est pas autre chose qu'une servitude de passage où le corps prend barre sur notre donnée spirituelle, l'escamote, en somme, et pour employer le mot de l'innocent Novalis, tend à l'obscurcir au point de la rendre méconnaissable à elle-même, si la vie n'est que ça, je ne comprends vraiment pas l'importance qu'on lui accorde. Moi qui vous parle, j'ai perdu mon ombre, autrement dit l'usage de me faire reconnaître de mes semblables. Il n'y a rien de terrible dans la chose elle-même, encore que parfois on aimerait mieux s'en passer. Car enfin, les précédents sont nombreux. Non, ce qui me paraît grave dans cette voie-là, c'est que je ne connais pas l'accident initial. Je devine bien un peu, le contraire vous étonnerait, mais rien ne me prouve que je devine juste. Souffrez que je me taise sur ce point décidément ténébreux et qui ne vous apprendrait rien sur la genèse de mon mal. Je travaille maintenant à retrouver la lumière. Je me crois dans le bon sentier. Me croirez-vous quand je vous dis que je m'y emploie nuit et jour, que je ne m'accorde pas une heure de repos et que j'ai la certitude d'arriver à me libérer, de reprendre ma place parmi le bétail? Croyez-vous que je sois capable de cet effort écrasant?

Il me parut alors voir son visage grésiller sous la tension de

sa parole comme de l'esprit de vin dans un verre trouble.

— Oh! crieai-je, mais je vous vois!

— Taisez-vous, voyons, est-ce que ça se compte!

Nous étions arrivés au sommet de la Butte qui commande la vue de la Cité. Des îlots de lumière émergeaient ça et là dans le foisonnement des toits qu'on eût dit posés dans l'attente d'une bataille de cartes formidable. J'allai m'appuyer à la rambarde, méditant l'enjeu de ce curieux paysage nocturne que je devinais prêt à me servir d'interprète. Mon intuition ne me fit pas attendre. Mesnéon reprenait son baragouin :

— Voilà un spectacle qui console de bien des pettesses. N'était que je craigne me voir suspecter d'éloquence, je dirais qu'il ouvre un champ vaste aux suppositions que le moindre atome pensant peut s'amuser à construire sur l'avenir de notre espèce. Quel raid d'envergure pour un esprit qui s'interroge sur sa fin! Regardez ces toits, quelle sage mesure. Et notez que vous ne les prenez pas du point d'où il faut les voir. Moi présent, je les connais de longue date. Après donc, si vous voulez bien, mon accident, je me rendis très vite à l'évidence que ma place se devait de n'être plus dans la rue. Alors, comme je ne puis vivre que dans cette ville, je pris l'habitude d'aller me promener sur les toits, seul endroit sur terre où j'étais certain de ne venir buter sur personne. Il y a une vie des toits qu'on ne soupçonne pas et dont la richesse pour un cœur solide, doué de l'introspection nécessaire, surpasser certainement tout ce qu'on peut se représenter dans le genre. Je sais bien que tout ce que je raconte hume son Fantômas d'une lieue. Je ne vais pourtant pas me mentir à moi-même pour vous complaire, vous ne le souffririez pas.

Je pris vite, si j'ose dire, les habitudes du métier. On s'appriavoise tôt avec son sort quand on peut en fixer la règle. De ces courses sans but, où un autre sans doute eût pris un aliment de désespoir, je ramenais une sorte d'apaisement philosophique. Ces carrés d'ardoise et de béton triste, ces Fort-Chabrol dévastés de la conscience universelle me mettaient dans l'âme une grandeur désolée. Je découvrais un nouvel aspect du paysage humain. Parfois, je m'arrêtai devant une lucarne ouverte. Il y avait des gens à table sous un rond de lumière. J'enjambais l'allège. Je m'assoyais avec eux. Je dé-

taillais leurs visages et je partageais leur pain, sans qu'ils se doutassent de ma présence. Je mettais vingt sous sur la cheminée, et bonsoir. J'ai connu ainsi des gens en masse. Je les surprenais toujours sur leur terrain le plus intime. Toujours par l'envers, je prélevais d'eux la coupe la plus secrète. Je garde en tête un lot d'histoires absolument suffocantes dont aucun récit ne saurait vous donner la moindre. J'assistais à tout et je m'en revenais comme un meurtrier, à ne savoir où me mettre durant trois jours. Parfois, j'éprouvais le remords de ce que je faisais. Je pratiquais là un manège honteux. Je n'avais pas le droit de confisquer la vie pour en jouir de la sorte. J'aurais pu devenir un assassin redoutable, un amant d'élite, un prince, un espion. J'aurais pu aussi m'enrichir. Il me suffisait d'être un voyeur. Puis enfin, pour drôle que cela vous paraisse, je me sens plutôt honnête. Je répugne d'instinct à tout ce qui bouscule le mur du voisin. Ah! Conservateur, je vous le jure! Mais la passion était née. Il fallait que j'en suive la pente jusqu'au bout. Je prenais plaisir à triturier les vastes dessous de la paix quotidienne, si boîteuse, si belle tout de même! Que de fois me suis-je perdu dans ces combles à la recherche d'un Temps que mon démon de connaissance voulait réveiller! Je vous fais grâce des couplets que peut suggérer cette facile matière. Un soir de printemps, par je ne sais quel pan de croisée, je découvris la beauté. Elle reposait si paisiblement, dans un abandon si chaste que j'eus tout le corps parcouru du grand frisson de la fièvre. Son coude sortait d'un bout de couverture, jouant avec quelque chose que je ne voyais pas. Alors, une détresse me prit à la moelle, et refoulant le sanguin qui me déchirait les épaules, je commis le forfait sans condition. D'un bond, je fus sur elle. Vous devinez le résultat. Que deviennent les fils d'une telle union?

Voilà, monsieur, un trait de mon ouvrage. Je ne m'en connais pas de second. J'avais pris de mon acte une si grande horreur que durant des semaines, je n'usais plus mon temps qu'à l'église. Je m'y laissais souvent enfermer la nuit et je fumais sur une dalle. Depuis ce jour-là, je ne hante plus les parages, je vous jure que non. Maintenant, on peut le dire, je suis vraiment dans la rue.

Il s'ébroua avec force, en manière de simple tenue :

— Je vous en conterais bien d'autres sur mes plaies

d'Egypte. A quoi bon remuer ce vain bagage? Je vais travailler beaucoup. Il se peut que j'arrive à me tirer de là, grâce aux dits travaux, et si je considère dès à présent leur tournure, j'ai peut-être le droit de ne pas avoir trop mauvais espoir.

Et il reprit aussitôt, pour atténuer sans doute l'effet de sa conclusion trop grave :

— Voilà comment, quand on ne parle pas, on parle tout de même!

Il fallait me servir de l'occasion, au risque de tout compromettre, mais sans retard. Si la chose tournait à son avantage, j'en serais quitte pour m'avouer bon perdant.

— Mesnéon, voilà. Je dois vous parler. Vous ne pouvez savoir à quel point tout ce que j'entends me bouleverse. Voilà, écoutez. Vous m'avez dit tout à l'heure que sans doute vous me demanderiez un service. Parlez. Je vous suis acquis. Ne me laissez pas dans le doute affreux où chaque mot qui passe me retourne davantage. Je me sens terriblement maladroit. Tant pis! Vous avez eu tort de m'en trop dire. Je veux tout savoir, maintenant. Ce n'est pas de ma faute si j'en arrive à vous croire. Vous ne connaissez pas ma vie non plus, sans quoi vous ne m'infligieriez pas l'attente que j'endure. Faites que j'apprécie. Mesnéon, dites, dites?

— Moi qui vous jugeais raisonnable, voilà que vous jasez comme un enfant en nourrice.

— Ah! Méfiez-vous!

— Qu'est-ce que ça représente, cet accès-là? Vous êtes un gâcheur, mon cher. Il ne fait pas de doute que je songeais à requérir votre concours. Je comptais pouvoir vous associer à mes recherches. Mais vous avouerez qu'en présence de ce que je constate, vous ne m'y encouragez pas beaucoup. Et, pour le surplus, je puis vous confier que je ne crains personne.

Une nuance de défi perçait dans sa phrase.

— Moi non plus.

— Alors, nous sommes quittes. Bonsoir.

— Adieu, triste Enchanteur.

Ce disant, je m'écartais de la rambarde. Juste en cet instant, j'eus la sensation de voir son hautain visage s'illuminer à nouveau.

— Je vous en supplie, criai-je avec désespoir. Ne vous en

allez pas. Nous avons tant de choses encore à nous dire avant de nous haïr pour tout jamais!

Eut-il compassion de mon piteux accent :

— Soit. Je vous propose un contrat. Nous en débattrons les termes dès demain heure nocturne, plus la clause de garantie. Je ne vous promets rien quant à l'issue de toute l'affaire, mais il se peut fort que je me trouve en mesure de vous accorder des révélations sérieuses sur le sujet qui vous intéresse. Retenez que, de toute façon, vous gagnerez à ménager la patience.

— J'accepte. Ne puis-je rien pour vous?

— Rien. Sortons d'ici. Voyez, il fait clair. Je vais rentrer. Dieu, que je me sens lourd, je tombe de sommeil!

L'aube, en effet, commençait de bleuir notre décor. Nous descendîmes les degrés de la paroisse engloutie, pour échouer à la barrière de la ville. Nous croisions de grands tombereaux de maraîchers que j'entrevois endormis dans leurs légumes nouveaux-nés, et leur vision de carnaval faisait sur ce fond de banlieue, lépreuse, hérisée, un effet que je ne puis pas oublier. Fût-ce la vue de ces paisibles choux-fleurs qui soulevait en moi une sorte d'appel d'évasion, mais je me sentis germer une idée diabolique :

— Je vous offre un bol de lait chaud dans la verdure. Topez-là. On roule. Et sans prendre le temps d'attendre sa réponse, j'ouvris la portière d'une voiture qui stationnait non loin de là, j'y poussai mon hôte d'une main ferme, et jetai au chauffeur le nom du relais que j'assignais à ma course. Mesnéon se laissa choir sur la banquette, en proie sans conteste à l'épuisement le plus grand, car il me parut qu'il s'endormait aussitôt. Un trait de lumière m'avait ravagé la tête, d'une audace absolument inouie, et je le percevais nettement, à la façon d'un délire lucide. Tout ce que l'ivresse de puissance peut bousculer dans un être me dressait haletant, dans un entassement de merveilles et d'accessoires saugrenus. Je passais en revue un peuple d'étoiles, et de mon polygone de chef supérieur, j'ordonnais la fête que ma seule maîtrise allait consommer. Ah! tu dis, ah! tu crois, ah! tu n'oses pas! Ah! Je dois pourrir d'attente! Attends, mon garçon, attends la fin. Moi, je vais te dire ce qu'il te faut. Je vais te guérir, je vais te vider de ton enveloppe, et nous verrons bien ce que nous verrons bien. Ah!

cochon, tu crois m'engluer avec ta salive, cochon, cochon!

Il dormait toujours. Parfois, un cahot de la voiture lui arrachait un soupir, puis son souffle reprenait d'un battement égal, sans plus se soucier de ma présence que si je n'eusse pas été là. Nous venions de dépasser l'antique Redoute de Bondy.

— Stoppez, dis-je au conducteur, je ne vais pas plus loin.

La pluie s'était mise à tomber.

— Faut-il vous attendre?

— Merci, j'habite le pays.

Et je lui laissai l'argent de ma poche. Il valait mieux congédier ce fâcheux que mon manège pouvait intriguer et, par suite, m'attirer l'alerte du voisinage. Je fis sortir Mesnéon sans difficulté. Au moment où le véhicule tournait, j'aperçus, accroché à la lanterne délabrée, un fouet de charretier dont la raison d'être, en cet endroit, me paraît inexplicable. Mû par un instinct immédiat, je fis un petit geste pour l'attirer au passage et il vint glisser le long de ma chaussure. C'est à ne pas le croire, mais quand le destin s'en mêle, autant perdre l'esprit tout de suite. Un bois s'ouvrait devant nous. Je m'enfonçai, traînant Mesnéon par le collet, de peur qu'il ne se réveillât et n'allât me brûler la politesse. Mais le malheureux continuait à dormir debout comme un hussard de la garde. Je me mis en quête d'un espace désert qui serait le plus convenable pour pratiquer l'opération que je venais de décider. Je venais d'atteindre justement une vague clairière qui me parut répondre à tous les vœux. Ce n'est pas pour corser l'affaire que je mentionne le détail, mais la plupart des arbres étaient dépouillés de leur écorce qui parfois traînait jusqu'au sol et laissait leur tronc sans défense. Dans le petit jour, c'était sinistre.

— O Mesnéon, célébrai-je, je vais vous sauver. Votre secret, je le connais mieux que vous. Soyez donc heureux. Je vais vous faire libre. Je vais vous rendre à la lumière.

Et il répondit, d'une voix pâteuse :

— Laissez-moi dormir, je n'en puis plus.

J'eus tôt fait de fixer le cérémonial qu'il convenait d'adopter en une pareille circonstance. Ma pleine conviction se tenait sur pied, et c'est avec un grand calme que je défis la courroie de cuir de mon pantalon pour la lui passer sous les aisselles et pour l'attacher à un tronc d'arbre, le plus solidement qu'il me fut possible de le faire.

Je crus bon de faire la déclaration d'usage :

— Je vais tanner dur. Mais ne criez pas, surtout, ne criez pas ou je ne réponds de rien!

Ici, je dois avouer que le souvenir se disperse un peu dans mon émotion. Enfin, le grand jeu commença. S'il est possible à quelqu'un d'imaginer la correction la plus terrible qui se puisse voir, je gage que ce fut celle-là. Je lacérai ma victime avec une sorte de bonheur furieux, dans un état de crise panique qui m'eût fait défier l'univers entier et voter sa ruine sur le champ même. Je scandais chaque coup avec une horreur sacrée, pris par ce besoin de délivrer ce misérable de sa fastueuse lévite isolante pour lui faire cracher son être entier et le renvoyer à son obscure origine. Dans le feu de l'action, je n'entendais point sa plainte. Je dus bien m'arrêter car j'étais à bout d'haleine.

— Mesnéon, appelaï-je.

Une toux écorchée sortit de sa poitrine, devint un chant grave et je reçus alors un choc plutôt rude qui m'envoya paître trois pas plus loin. Quand je fus à nouveau sur mon séant, je pus contempler mon prodige. Mesnéon se tenait devant moi, se dandinant légèrement à la manière d'un homme ivre et semblant sortir d'un bain de rosée. Je fus stupéfait de ne lui voir aucune blessure. Son visage n'accusait rien qu'un caractère assez neutre et, certes, je n'eusse guère été capable d'en discerner l'âge même fortuit. Il me parut seulement un duvet noirâtre mangeait toute sa face, preuve que le rasoir ne faisait plus son office depuis longtemps. Ses yeux étaient sains, et un sourire de bâlier d'une innocence fabuleuse jouait sur le coin de sa bouche.

— Merci, fit-il simplement. Quel mal je vous donne!

J'étais couvert de sueur. Et il me tendit ma ceinture qu'il venait de ramasser au pied de l'arbre. Rien ne semblait déceler le moindre trouble en cet être repris par la lumière la plus humble. Autant son bavardage avait su me décevoir durant la prodigieuse nuit qui venait de s'écouler, autant ici son maintien grandissait dans un mutisme religieux. Il ajusta posément sa grosse cotte de laine, toute déchirée à présent, qui faisait avec un pantalon de toile et des vernis usagés tous les frais de sa modeste vêtue.

Un vol de perdrix retentit à la cantonade.

— Voilà la bénédiction du Sauveur, dit-il en secouant la tête.

La pluie avait cessé de tomber.

Alors, sur le ton mondain le plus cordial :

— Pardonnez-moi si je vous quitte. Il faut absolument que je rentre, sous peine des plus graves ennuis. Mais je sais déjà que nous nous reverrons. Adieu donc, monsieur, et surtout au revoir.

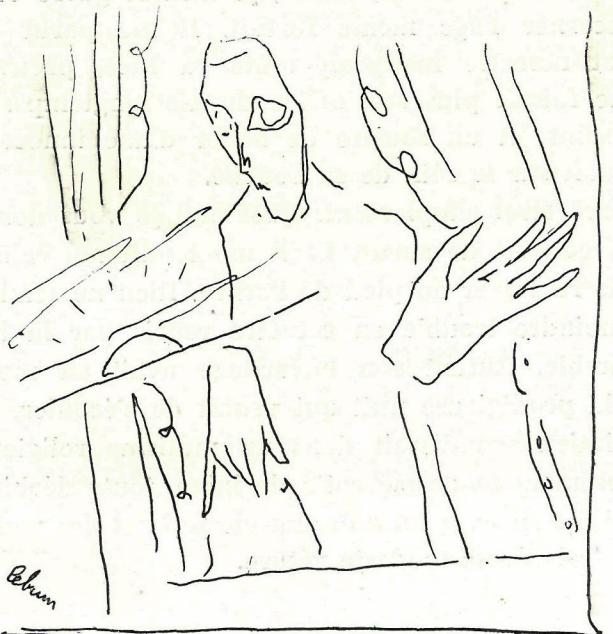
Il se mit à courir dans la direction de la Redoute, puis se retournant comme pris d'une résolution subite, il me lança à tue-tête :

— Cité Villequier, 4. Je ne vous rappelle pas mon nom. Surtout, ne manquez jamais de venir.

Je n'eus garde de faillir à sa consigne. Grande fut ma surprise d'apprendre que Mesnéon venait de mourir, d'une indigestion de caviar, sans laisser, cette fois, l'adresse de son pouvoir lamentable. Sa mort meublait sa belle soupente vide. Il avait l'air d'un pantin et ses poings cocassement soudés le pouce en dehors formaient sur le drap un rond de serviette.

Ainsi s'en fut Mesnéon qui détint le secret de l'Invisible, et sa triste fin termine mon prologue.

(A suivre.)



110

Lebrun

IMAGES NOUVELLES DE PARIS

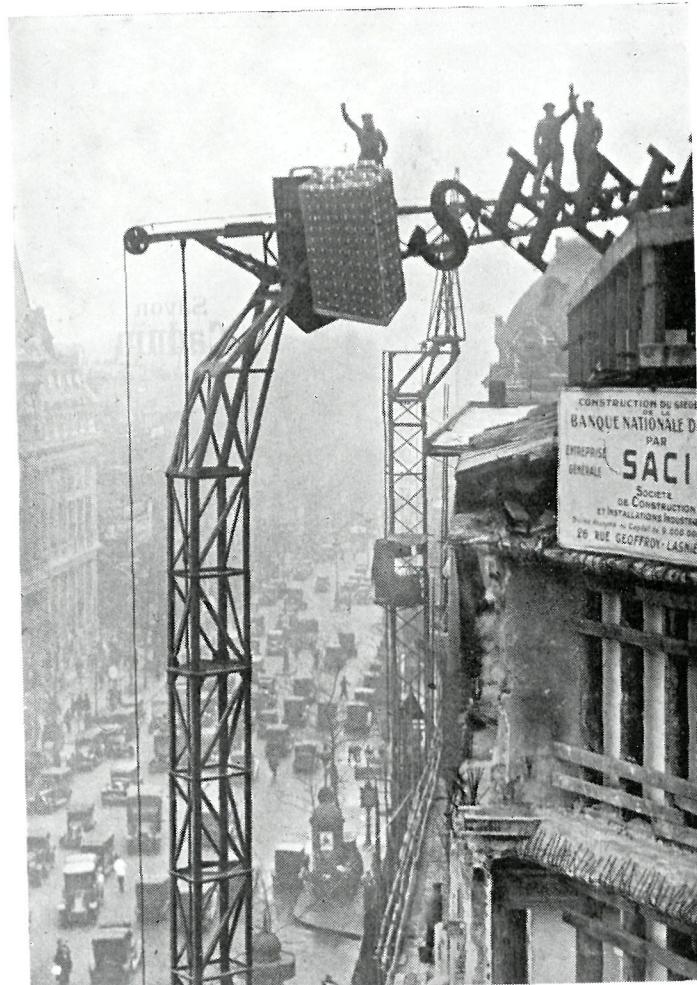


Les toits nocturnes

Photo André Kertész



Photo Germaine Krull
Les Champs-Elysées



L'Enseigne lumineuse



Photo Germaine Krull
Traversée de Paris

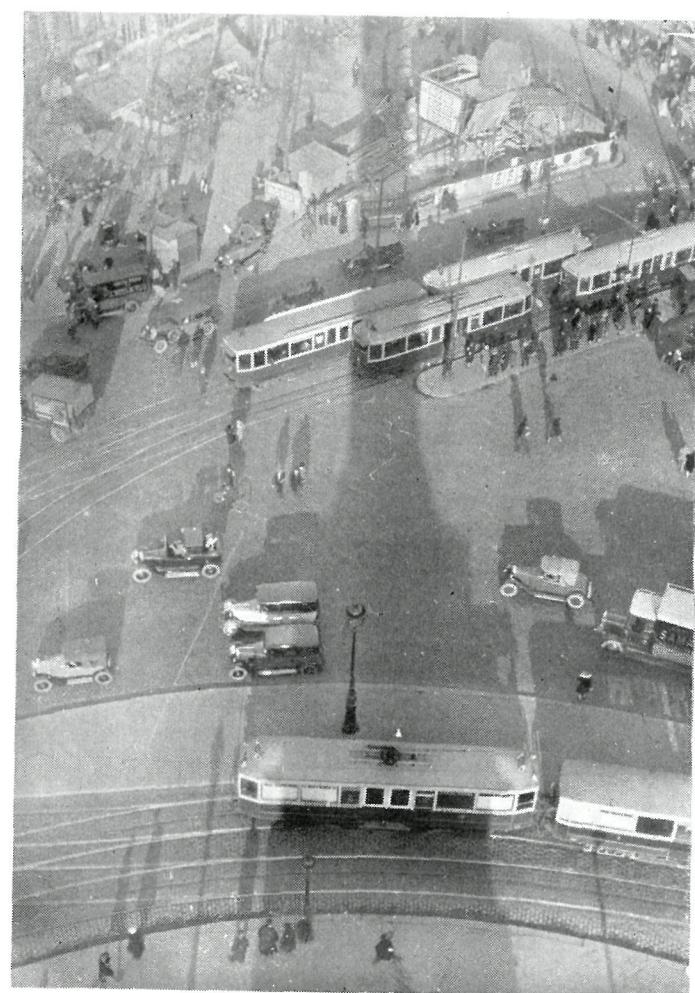
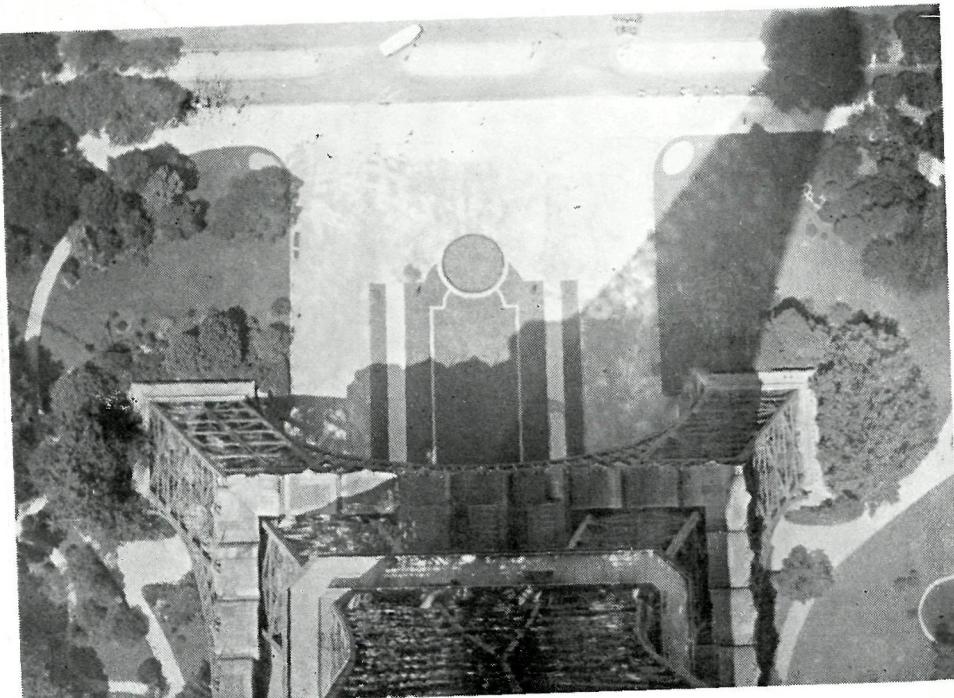


Photo Germaine Krull
L'ombre de la Colonne de Juillet sur la Place de la Bastille



Place de l'Etoile

Photo Germaine Krull



Ombre de la Tour Eiffel

HABITUDES PRÉFÉRÉES

L'ART

par

HENRI VANDEPUTTE

Vous croyez vivre « entre quatre murs ». Mais c'est en vous-même que vous vivez, au milieu d'un décor d'images que votre mémoire a planté et votre imagination colorié.

Ainsi étiez-vous aux premiers moments de la conscience, à cinq, à huit ans; vos regards, et pas ceux d'un autre, vous créaient un monde qui n'avait pas la couleur de celui du voisin. Ainsi vous retrouvez-vous à la quarantaine, quand la double conscience veille en vous pour y aménager la sagesse : votre moi numéro un, l'acteur, contrôlé par le moi numéro deux, juge et ange gardien.

Pendant l'entr'acte, il y eut la bonne et folle et absurde jeunesse. La gourmandise, naturelle à vos sens neufs et à votre esprit, la vanité étrange qui l'accompagne, voulaient tout posséder et s'en croyaient capables.

Un jour, le Moi Nature et le Moi Raison ont un entretien sérieux, révélateur. Le second dit au premier, qui approuve : « Tu n'es pas plus qu'un autre le King of Life que les livres t'avaient donné l'ambition d'être. Tu fais joujou avec d'autres choses que mômichon; tu fais toujours joujou. Enfant grandi ! Tu as le même physique développé, tu ne cherches qu'à retrouver le giron, le home, les feuilles vertes, les avenues mystérieuses qui sont au bout des phrases des bons auteurs, comme au temps du fils à sa mère. Un seul changement : tu as reconnu que la qualité vaut mieux que la quantité. Sois plus malin que devant, ne gaspille plus tes heures, carpe diem, mais avec cette traduction libre : prends l'essentiel ».

Ce jour-là, on voit l'importance de l'art.

Tout passe, art alone remains, est-il écrit au fronton de la bibliothèque publique de Chicago.

Nous y reviendrons, écartons d'abord les malentendus.

L'art sans majuscule.

Fernand Crommelynck nous réjouissait en vitupérant contre l'Arrrrt. Il en parlait comme il eût fait d'un baveux amateur de cochonnaille, comme il eût dit, avec joyeux dégoût : une tranche de larrrd. On peut aimer, en effet, ce précieux condensé — l'art — sans foudroyer, du haut d'un amour peut-être compétent, les braves gens qui vivent sans lui. Le roi Candaule eut dû conserver entre deux draps son admiration pour la reine.

Et tout d'abord, il est des hommes simples qui ont, sous une autre forme, les mêmes jouissances que l'amateur le plus distingué. Le beau ciel de Véronèse ou de Constable, ils l'ont, paysan au repos appuyé sur sa bêche, matelot à l'avant de sa barque, remarqué, compris, savouré, aimé, prolongé dans leurs rêveries; c'était de l'art non fixé.

D'autre part, il n'y a, malgré l'accumulation des siècles, qu'un nombre restreint d'œuvres parfaites. Il y a donc très peu d'art et d'artistes dignes de ce nom. Il ne suffit pas, pour être artiste, de s'occuper de peinture, ni, pour être écrivain, d'aligner des phrases, d'enfiler des mots poétiques.

Un auteur d'images, étant mûr, entra chez moi, le dernier dimanche, à

la brune. Bavard comme pochard, il nous infligea un discours Suarès-Péguy — Whitman — avec un peu du dernier bateau — et autant de bêtises que de contradictions. « La vie ceci. La vie cela. Il n'y a que la vie. Pourquoi porter une cravate noire ? Je souhaite que mon père meure demain. Je voudrais me coucher au bord de la mer et qu'on me tire une balle dans la tête. Vive la vie ! Les gens qui marchent ! Les gens qui... parfaitement... Les accordéons, le cinéma, le dancing, mais oui mon vieux. Et les affiches ! Les mouettes gelées sur la plage. Et les écoles avec les enfants qui ne comprennent pas. Les beaux nuages, les beaux tétons (il les montra ensflés sur sa poitrine plate, tout en regardant douteusement une dame présente qui, ô galanterie de l'apéritif, n'en avait pas plus que lui). » J'en passe et des meilleurs. Soudain notre homme lâcha cet axiome inattendu mais à prévoir : « Les artistes sont des punaises ».

— Mais non ! mais non !

L'orateur s'arrêta court — pour repartir sur un autre sujet.

Je cessai de l'écouter. Je pensais tout bas, comme vous-mêmes : « Il y a les vrais artistes ; il y a les autres parés des plumes du paon ». J'évoquais l'auteur inconnu d'un panneau gothique, dont, après tant d'années, le travail patient, la création suave me procurent un toujours jeune plaisir et donnent une raison d'être à la fourmilière humaine. Je me remémorais un soir où, dans un petit salon, quelqu'un, seul avec Chopin et moi, fit s'envoler de leur nid caché, éternel, les Caprices — non point seuls, Chopin, le pianiste et moi, mais avec tous ceux qui avaient joué, entendu, emporté dans leur rêve errant ces merveilles ; avec les millions d'êtres qu'elles émouveront encore. Je revivais les heures vécues dans la maison sur la colline venteuse de Miss Emily Brontë... Combien de fois j'y retourna ! Et chaque fois pour y sentir battre des battements d'un autre cœur, plus intensément, mon cœur.

Les artistes, des punaises ?

Disons plutôt que les chefs-d'œuvres sont des murs d'airain sur lesquels se dessèchent ces vraies punaises, ceux qui s'occupent de l'art sans en rien comprendre, sans distinguer l'à-peu-près-bien, qui n'est rien, du mieux-que-bien qui est tout et dont Maurice Quentin de la Tour a dit, dans un adorable soupir, qu'il est bien difficile.

Moins on comprend l'art, plus on s'occupe des arts. C'est précisément le cas de la soi-disant élite du jour. Que de livres et de lecteurs ! (Et nous sommes forcés, faute d'une œuvre, de relire les anciens.) Que de bibliophiles et de critiques ! (Mais Reverdy, mais Spire, mais Max Jacob n'ont pas de public appréciable. Et le travail des éditeurs est si mal fait — ou le lecteur de langue française si peu intelligent — que nous ignorons tout des grands poètes italiens, allemands, américains, écrivant actuellement et entr'aperçus dans des anthologies aussitôt disparues que parues). Jamais nous n'avons eu tant de galeries d'art, des collectionneurs si prodigues de leurs millions-papier (qui, hélas, collectionnent des valeurs marchandes et qui n'achèteront nos bons artistes vivants que vingt ans après leur mort). Jamais...

Mais je ne veux pas avoir l'air du grognon que je ne suis pas. Peut-être bien en somme en fut-il toujours de même. Rembrandt, Millet, Modigliani n'ont pas vécu en levrettes de luxe. Et ça ne les a pas empêchés de... Et ça n'a pas empêché Gorki... Et ça n'empêchera pas ces poètes

italiens, ces Américains de s'épanouir dans la renommée quand les noms de Roosevelt et Mussolini ne seront rien sous l'oubli.

De quoi as-tu faili te préoccuper, Henri Vandeputte ! Critiquer c'est émettre l'ambition de réformer. Réformer Panurge ! De quoi tu te mêles ! Un cœur vraiment délicat est pudique, fait mille manières pour se laisser aimer par un autre digne de lui. L'art de même. Il n'est pas pour les happy few ; il est pour ceux qui le voient. Il ne faut jamais parler qu'à ses amis. A ceux qui nourrissent leurs poumons du même air que nous. A ses amis connus et inconnus. Jamais aux sourds, qui, quand ils entendent, c'est autre chose que ce qu'on a dit.

Et l'art, précisément, est notre meilleur compagnon, tout d'abord parce que silencieux.

Il l'est en outre parce que, supérieur à nous, il nous améliore.

Il l'est encore parce que nous préférons l'espèce d'art qui est dans, le genre de notre âme. Elargissement de celle-ci, en demeurant dans l'intimité.

Il l'est enfin, il l'est surtout, parce qu'il est ferme. La vie nous lança dans elle-même comme s'il n'y avait pas de fin à notre mouvement. Et nous constatons que si. Nous avons vu d'aucuns mourir, des royaumes tomber, des religions se liquéfier ; nous connaissons les calculs de probabilités des Life Insurance Companies ; soit, moi aussi mourrai, tant pis tant mieux, mais en attendant tenir, tandis que mon heure s'effrite, un bon poteau, le seul qui restera debout, après moi, après d'autres, l'art sur lequel j'aurai peut-être inscrit mon nom avec un bon couteau ?

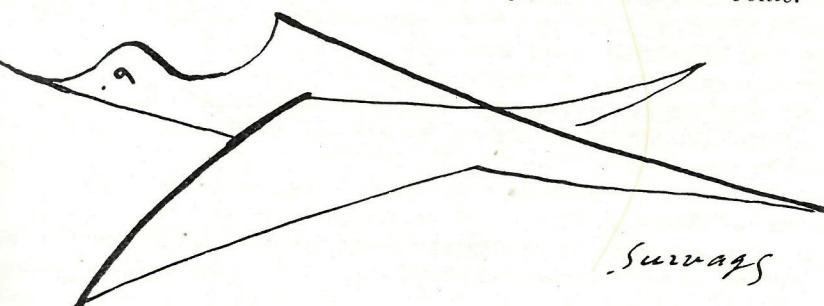
Suis-je seul ? Non. Bonjour jolie statuette que j'ai choisie — et qu'a faite un Chinois de l'autre bout du monde. Bonsoir, mon ami Tableau. J'ouvre un livre pour le relire et je suis en famille. J'en découvre un nouveau : je découvre un univers. Et, tandis que je lis, le décor, que je me suis peint tout au long de ma vie, change légèrement de couleur, nouveauté sans changement, idéale combine.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet. Mais en tout cas ceci : que, plutôt que d'écrire trois poèmes qui intéresserent trois cents personnes, hélas si j'avais fait plutôt une « Case de l'oncle Tom », qui me fit me lier d'amour avec des millions d'êtres !

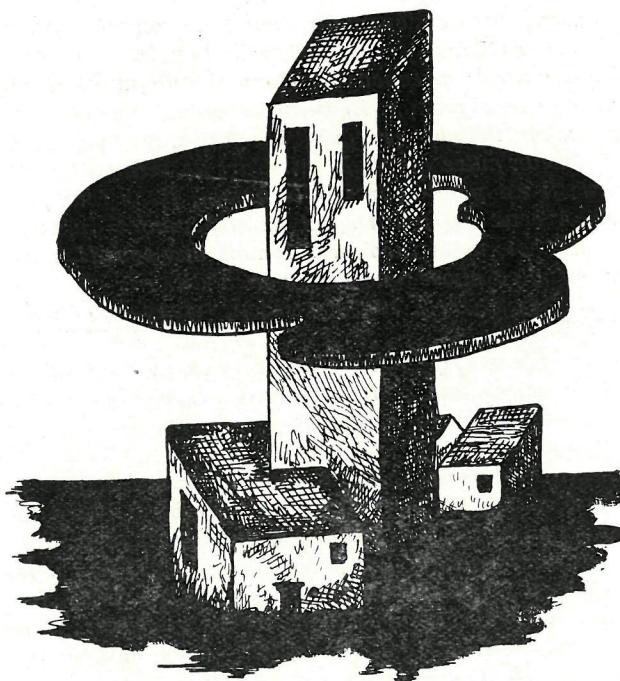
Avez-vous vu le film ? Avez-vous lu le bouquin ? Tous deux admirables.

L'art ? — Bouquet de quat'sous, gentiment noué, boule embaumée, j'y enfonce le nez, je le serre contre mon sein. Beauté — bonheur.

L'art ? — Un jardin public avec de belles faces de fleurs pour montrer qu'il y a autre chose au monde que des gueules. Beauté — bonté.



Survage



Marc Eemans

DES RUES ET DES CARREFOURS
LA SYMPHONIE D'UNE GRANDE VILLE
par
PAUL FIERENS

Paris, mai-juin.

C'est un beau film de Walter Ruttmann.

Au Vieux-Colombier, jusqu'à la dernière minute, le public espère que la fille de la concierge épousera le fils du millionnaire. Il n'en est rien. Déception.

Qu'espérer de mieux cependant qu'un film admirable, le plus concret qu'on puisse voir et le plus pur? Pas d'intrigue! C'est précisément ce qui intrigue tant de spectateurs. Mais quel rythme, quel élan!

Il faut repenser à la symphonie, la revivre.

« Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
» Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
» O train de luxe ! » Ce départ de l'ode barnaboothienne, c'est le nôtre dans un fauteuil.

Pour assister au réveil de la grande ville, il faut être en voyage, avoir quitté ses habitudes. Qui se lève encore avec le soleil?

C'est vers Berlin que nous roulons. Dans le gris du petit matin, des troupeaux de maisons défilent, de plus en plus serrées, carrées, de plus en plus hautes. Signaux. Aiguillages. Panneaux-réclames comme autant

de coups de poings. On se frotte les yeux, on descend ses valises, on garde dans la bouche l'amertume de la nuit, dans les reins la courbature du sommeil désarticulé. Mais la joyeuse excitation de l'arrivée vous fait l'esprit vif et lucide. Cigarette. Le train ralentit. La grande horloge de la gare : cinq heures. Stop. Fin du prologue.

Silence. Tout à coup, ce n'est plus du cinéma. Des rues se succèdent, désertes. Devant comme derrière les persiennes, les rideaux, tout a perdu la conscience de soi-même. Berlin n'existe pas encore.

Un chat, pour qui tous lieux se valent, passe lentement d'un trottoir à l'autre. Et l'aventure se déclenche, le feu prend.

Un journal, plein de fausses nouvelles, poussé par le vent, se gonfle et se dégonfle. Au long des murs, espèce de méduse, il flotte une seconde et disparaît.

Deux volets claquent. Quartiers pauvres.

Un homme à la ville ! Deux hommes, quatre, seize... Bruit de cuir et de clous sur les pierres. Roulement des premières voitures. Arrosage municipal.

Une robe, deux, quatre, seize... (Dans la salle, les Parisiennes s'interpellent: « Pige-moi ce petit chapeau, cette cretonne à fleurs, ces jambes ! ») Trottinement. Pas des foules qui se rendent à leur travail. Vous ne gardez la mémoire d'aucun visage.

Huit et neuf heures. Ballade des quartiers aisés. Les fenêtres, ici, s'ouvrent comme des fleurs. Le magnat monte dans sa limousine.

Un rideau de métal se lève : dans la vitrine du couturier, du coiffeur, les figures de cire — pose et pause émouvantes — dialoguent sans sourciller. Univers séparé du nôtre, mystérieux, effrayant.

Maintenant, vers les grands magasins, les banques, le flot coule ininterrompu. Charge des autobus, ballet giratoire autour du schupo.

Crescendo. L'agent chef d'orchestre bat la mesure. Quelques couacs : deux passants, par exemple, échangent des injures, des gifles. Des curieux aussitôt les entourent... mais vous n'en saurez pas plus long.

Une jeune femme élégante, un peu déhanchée, flâne en se mirant dans les glaces des devantures. Un homme vérifie l'exactitude de son nœud de cravate, interroge l'œil de la femme. Et ils s'abordent, s'accordent. (Le public, une fois encore, se fait beaucoup d'illusion : le roman cesse au bas de la première page.)

Depuis un bon moment déjà, l'un des principaux thèmes de la symphonie se développe à son plan, à la base de l'édifice musical. Leitmotiv du travail : usine, entrée des ouvriers, mise en marche des roues, des bielles, des pistons. Puissants, délicats engrenages.

De même chiffres, idées, images, se commandant l'un l'autre et parfois se brouillant, se meuvent, dans un grand fracas, dans une atmosphère étouffante, autour du poète et du financier.

Au sifflet de midi, les machines s'arrêtent. La ville respire, se donne du jeu. Un sang lourd continue pourtant de circuler dans ses artères.

Récréation. Pas pour longtemps. Un petit scherzo dans la sonate, qui est une symphonie.

Rentrée du thème en mineur. Le travail de l'après-midi ne vaut pas celui de la matinée. Heureusement, pour nous divertir, il tombe sur la ville une bonne averse, et les rues deviennent miroirs, les carrefours s'encombrent de parapluies. Traits rapides, virtuosité de certaines fuites, notes d'agrément.

Après la pluie, tombe la nuit... trop vite. Quelques larges cadences et les phares qui s'allument.

J'allais oublier le bref épisode sentimental : le parc, les couples d'étudiants, les têtes l'une vers l'autre penchées. L'espace d'un demi-soupir.

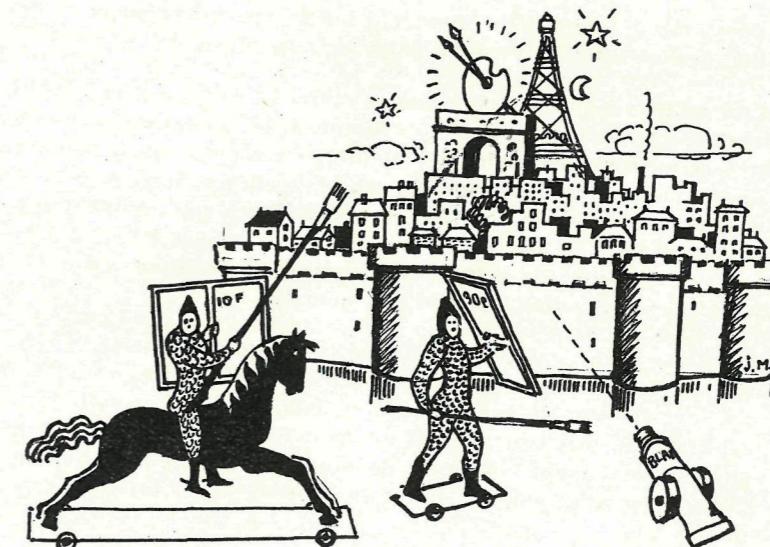
Le finale en fortissimo. Les coulisses du music-hall. Une chemise glisse sur un dos (ici, le public se réveille) et les danseuses, sur la scène, ont pris la place des machines. Travail précis des jambes qui soulèvent tant de désirs. Grues... et carrefours. Parade sur les tréteaux, match de boxe, cirque. La tête commence à vous tourner. Champagne, bouchon qui saute, fusée du feu d'artifice. C'est le dernier accord. Bonsoir.

Vingt heures de la vie d'une capitale ainsi résumées dans une œuvre pleine de style, sans le moindre effort de stylisation. Un documentaire lyrique. Je crois bien que les meilleurs films sont cela. Les machines, jusqu'à présent, ont inspiré des films documentaires, didactiques, ou de ces films que l'on dit absous pour leurs qualités plastiques, formelles.

Oui, mais qui dit cinéma, dit tout de même mouvement. Le mouvement, dans l'œuvre de Walter Ruttmann, est toujours obtenu à des vitesses constamment variées, dans les circonstances les plus difficiles, puisqu'aucun héros ne traverse la bande comme témoin, et puisque l'auteur évite de jalonna son ouvrage de rappels, de reprises trop prévues. Il réussit à supprimer les points de repère et il n'y a rien de plus nu, de plus continu, que ce film pourtant morcelé d'un bout à l'autre.

De la seule succession des images naît l'émotion qui vous prend, ne vous lâche pas. Ces images ne sont pas nécessairement belles par elles-mêmes. Toute leur beauté vient du rythme. La Symphonie d'une grande ville est peut-être le film le mieux découpé que je connaisse.

L'ayant vu, nous prenons une conscience nouvelle de la ville où nous devons vivre. Car Berlin n'est pas seul en cause. Notre journée défile devant nous, ce soir, avec sa vraie couleur et sa vraie signification, tandis qu'à la terrasse des « Deux Magots » nous attendons minuit pour descendre sous terre. Demain, qui sait si le travail, la peine, la joie, la détente ne nous sembleront pas mieux se joindre et se compenser ? Qui sait si l'on ne pourrait pas, non plus seulement d'une ville, mais d'une vie, d'une existence particulière en mille pièces, faire quelque chose de moins décousu ?



Jacques Maret

LA BOITE A SURPRISE

LA RUÉE

par

PIERRE COURTHION

Les avez-vous vu sauter essoufflés dans les trains en marche, direction Paris ? Russes, Polonais, Yougoslaves, Suisses, Allemands, Suédois, Espagnols, Italiens ; Américains de New-York et de Buenos-Aires, Japonais convertis à la peinture occidentale par la couleur de Renoir.

Il en débouche de partout, de toutes les portes, de toutes les gares de Paris. Ils se butent un instant à tout ce gris de la capitale, se frottent les yeux, cherchent un restaurant et se font engueuler par le garçon à cause du pourboire. Puis ils se jettent dans le métro, d'où ils ne sortiront plus de toute la journée.

Ce globe-trotter est parti du Danemark en vendant des cartes postales de propagande pour la Société antialcoolique de Copenhague ; ce gaillard tout en os, au maillot défraîchi, s'est engagé à Barcelone dans une troupe d'acrobates ; cet énorme type dont le chapeau tombe sur le menton est venu en avion de Californie. Celui-ci pourrait être professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de X... , celui-là vendait sa peinture au médecin de Z... et cet autre avait des commandes pour décorer les églises. Ils préfèrent tout recommencer, manger à 4 fr. 50 dans des bouillons de quartier, perdus dans le tintamarre de Paris, à l'ombre de cette longue

(1) Copyright by Pierre Courthion, 1929.

PHOTOGRAPHIES

tour au sommet de laquelle ils imaginent un homme monstrueux, le Dieu de l'esthétique actuelle, le Protée Pablo Picasso.

C'est lui qu'ils vont saluer. Son image se fixe dans la nuit et sur l'effigie de cet homme, dans la portière, se balancent les champs gris, tombent les arbres et meurent les lucioles — lanterne rouge de quelque paysan et qui danse, là-bas, au milieu de cette ronde de choses. Son image se précise dans ce tourbillon de souffles, dans ces buées qui rampent. Et le train : Picasso, Paris..., pic, pic, pic, pic... asso, assaut Paris. Tac, tac, tac, tac. Et sur la vitre de la portière, le cerveau décalque ses visions : hier, il y a bien longtemps, aujourd'hui, demain.

L'homme qui dort, en face, étendu sur la banquette, tranquille : Il ne va pas conquérir, lui : marchand qui pense à ses affaires. N'a-t-il pas aussi son rêve de commerçant? Ford, volonté, fermeté, exactitude, travail. La phrase du magazine : *Parti de rien*. Et le portrait, cet air bien rasé, souriant de l'avenir. Essayer de se tenir comme lui, une main crispée sur le bureau, quand viendra le concurrent de la « Fusion des Gaz », S. A.

Picasso, Ford. Picasso, Ford. Tac, tac, tac... tac.

Picasso. Ce besoin de transformer tout ce qu'il touche, de le triturer, d'étrangler la réalité pour traduire l'univers en figures.

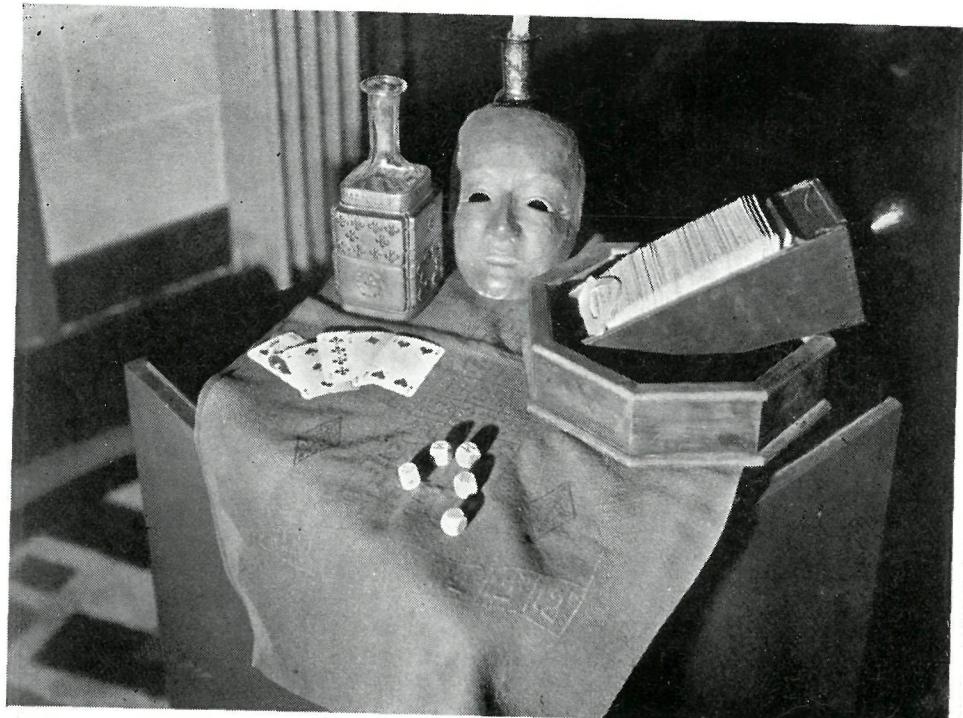
Formes qui dépliez la pensée, arrêtez-vous et laissez tomber dans la nuit toute apparence humaine. Donnez-lui votre palpitation, donnez-lui votre vie, afin qu'il la retire jusqu'au râle. Mourez, femmes aux seins lourds. Coulez du plomb fondu sur vos chevelures. Statues, vous serez encore trop réelles. Il vous fera passer par le laboratoire de son cerveau et vous deviendrez un chant de lignes et de volumes, une arabesque, la vertigineuse image de l'orgueil.

Elle a laissé des traces sur la toile, la main de l'alchimiste, la main qui vous a violée. Mourez, mourez du cœur, devenez pensée, géométrie, solidité. Quand vous vous réveillerez (si jamais vous vous éveillez à une autre vie)!, vous n'aurez plus rien de commun avec l'humanité. Vous vous heurterez à nous, les yeux morts, et notre regard sera étonné comme devant la chute d'un météore !

Pourtant, le monde sensible existe. Notre œil reçoit chaque jour des images et la réalité frappe à la porte : Toc, toc, c'est la blanchisseuse, la blanchisseuse Réalité. Et les premiers mots du matin. Sa voix, là, à côté de moi, ensommeillée : « Prends la boîte à lait et n'oublie pas d'acheter des croissants. » Toc, toc, dans mon oreille.

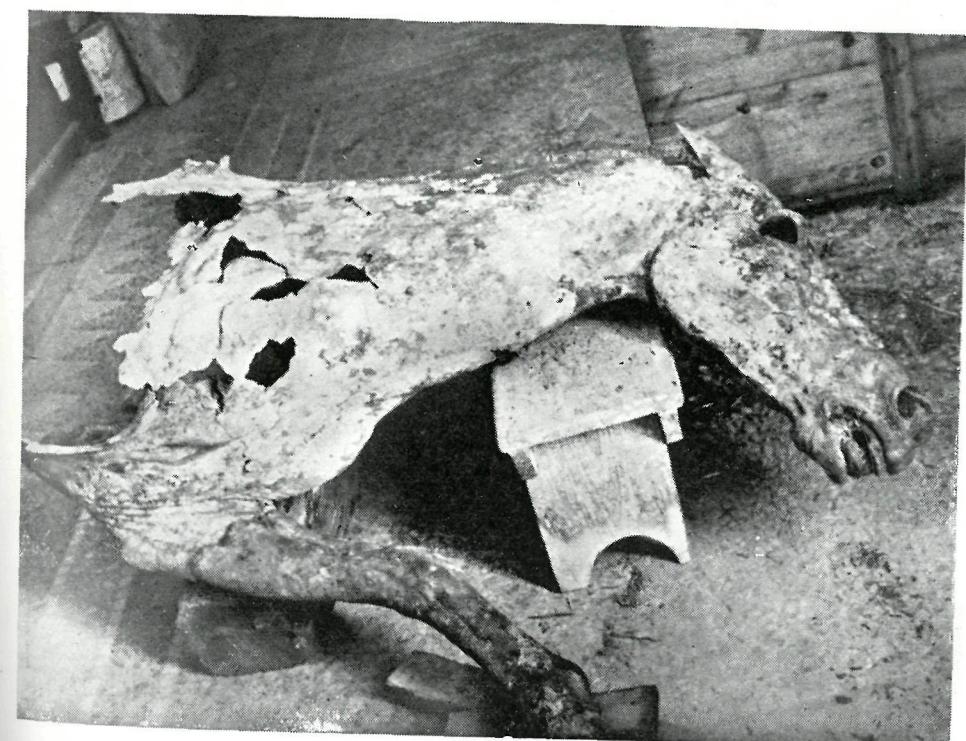
La musique, plus libre. Oui, les autobus, le vent, les oiseaux et la mer quand il y a la mer. Mais rien qui soit déjà mot ou image.

Verbiage. Radotage. Regarde-le. Là haut, sur sa tour. Il fait signe. Girouette de la peinture (ces gardiens dans les musées : par ici. Ils étendent un bras dans une direction et les autres se précipitent). Le plus

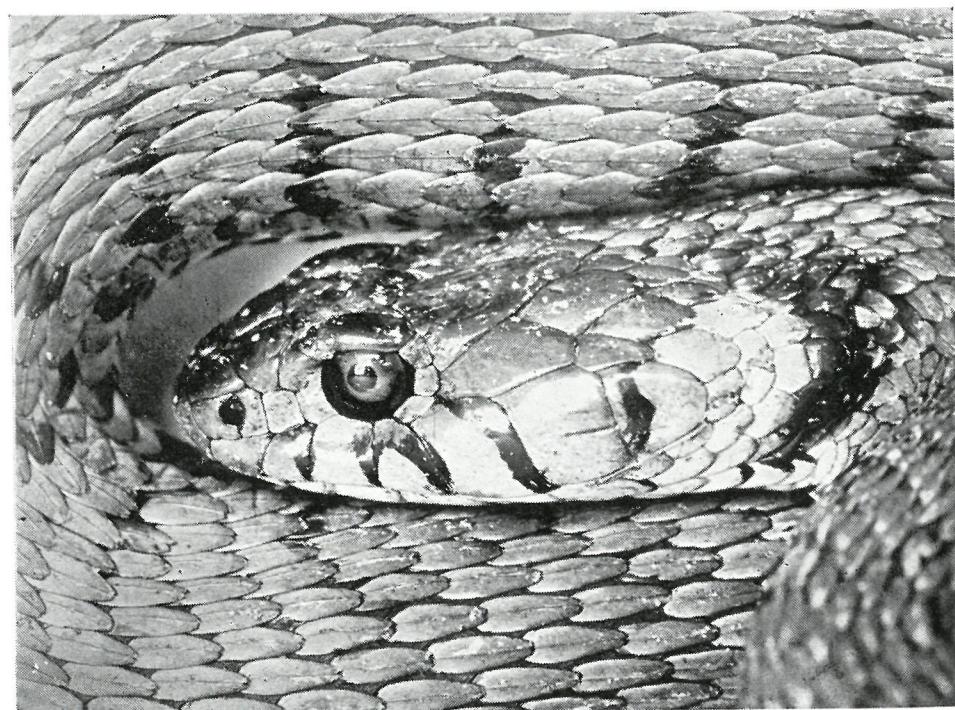


Raisons d'être

Photo Variétés



Le Concours hippique



Photos, par Albert Renger-Patzsch

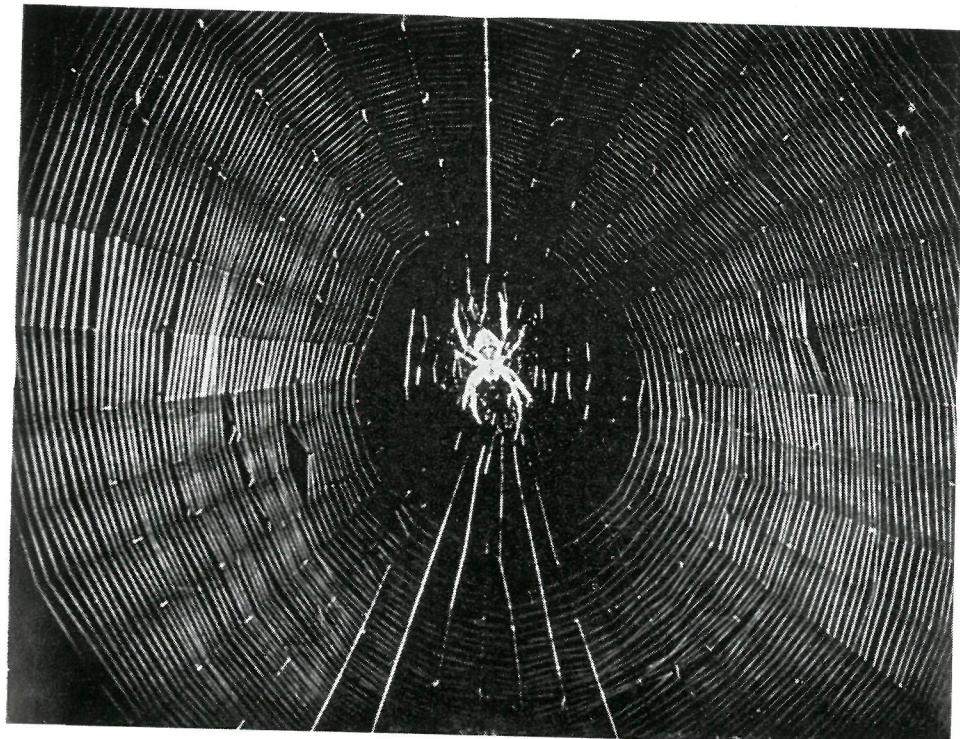
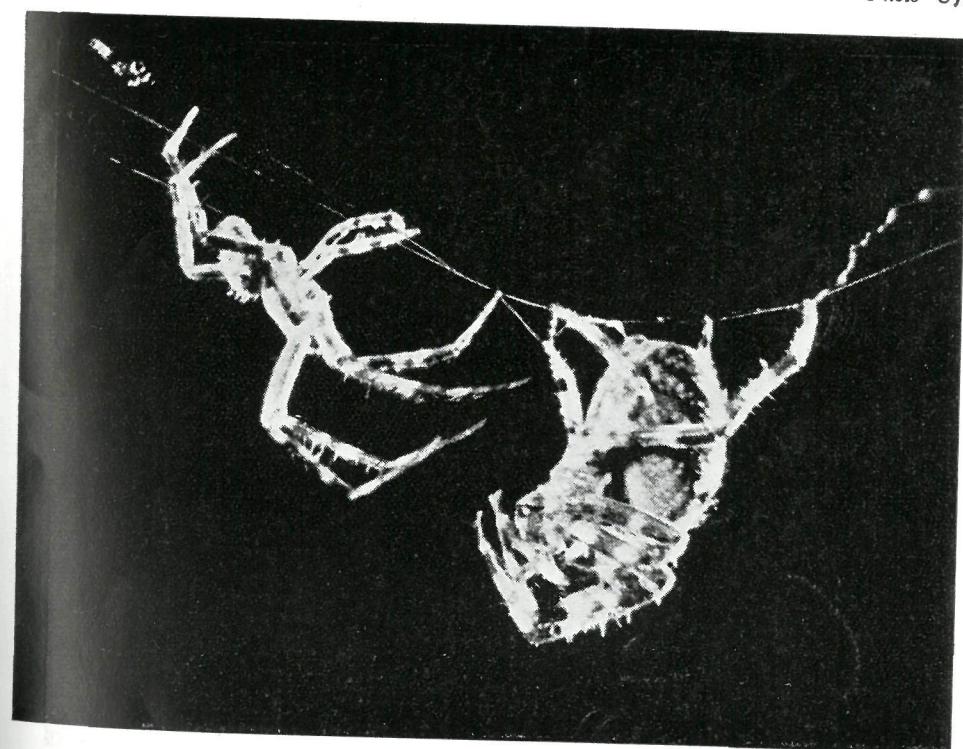
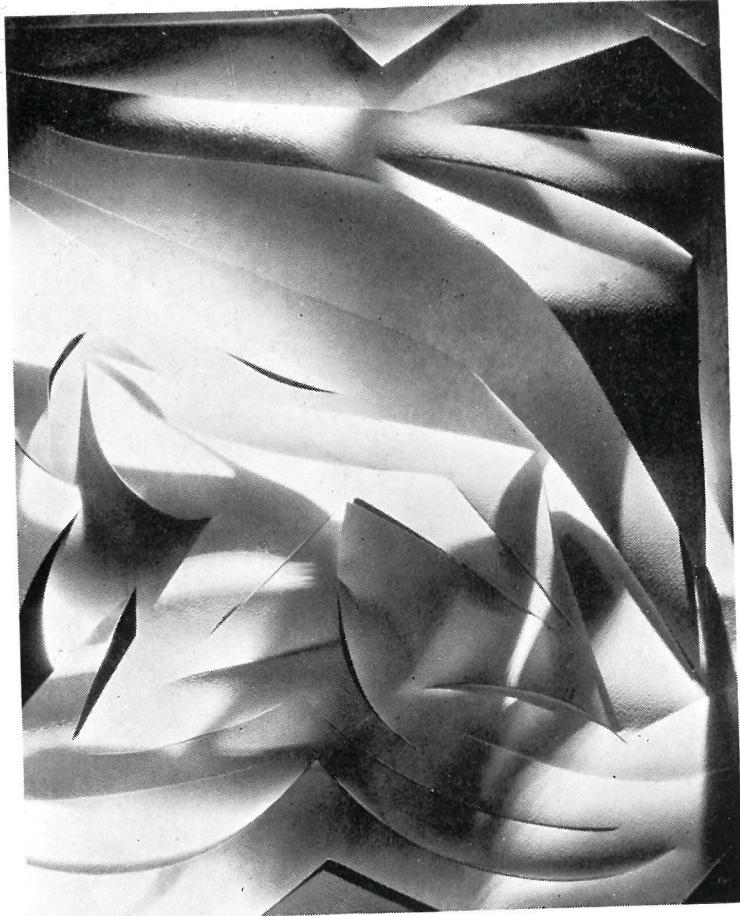
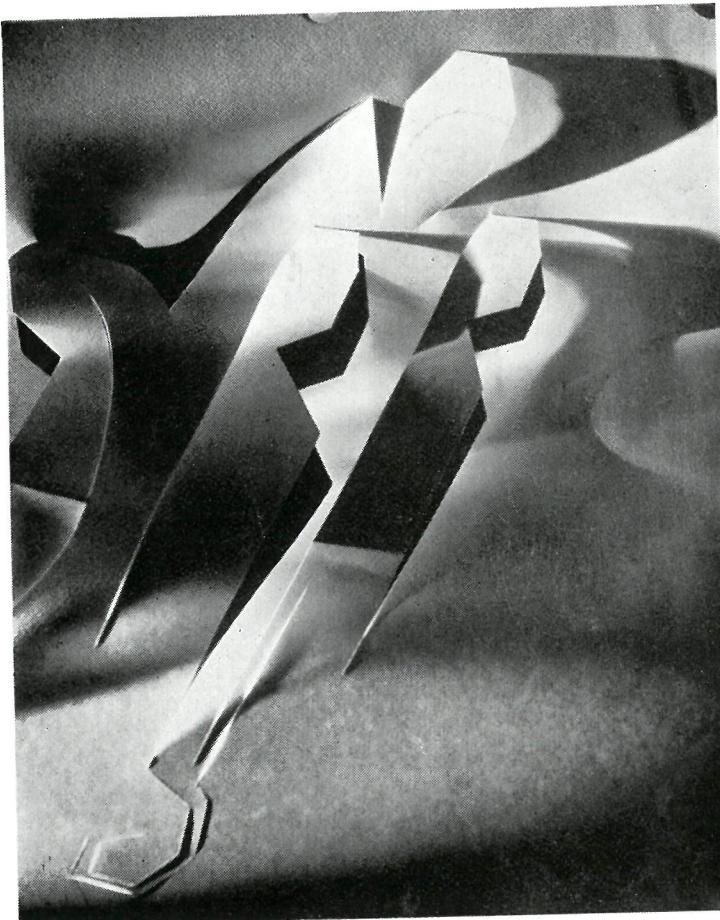


Photo Ufa

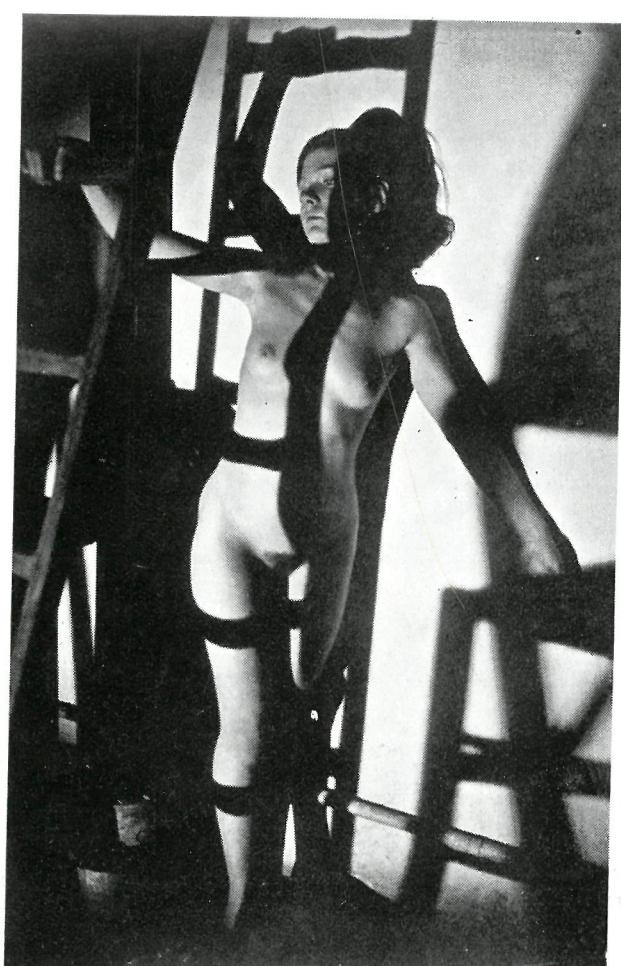
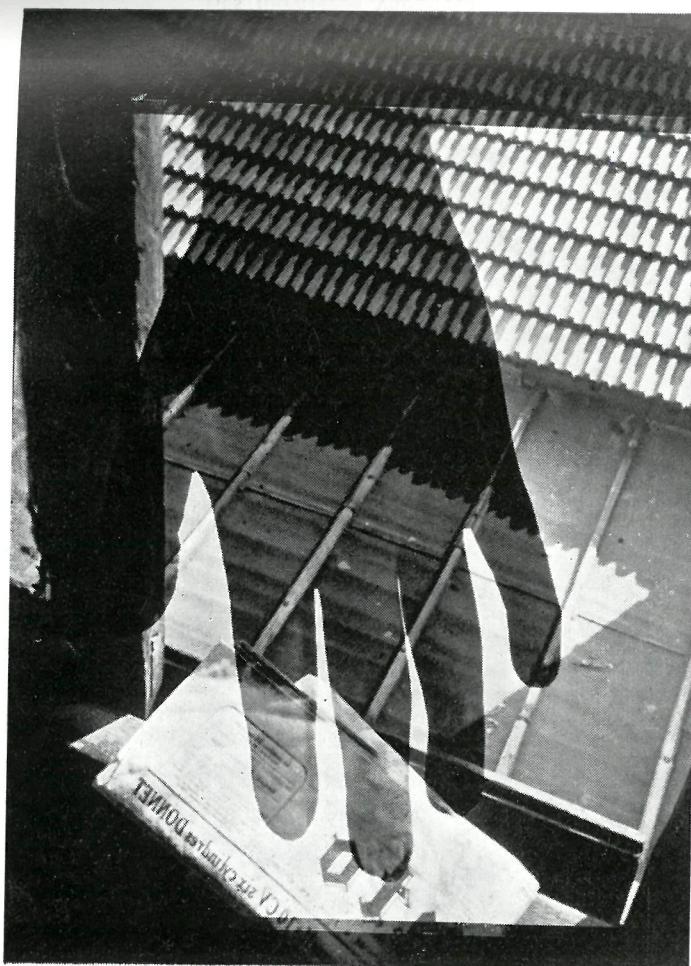


Fragments du film : « La Nature et l'Amour »

Photo Ufa



Photos Design, par Francis Bruguière



Photos par Maurice Tabard



Photo Variétés

Les dernières vacances



Photo Variétés

L'embarras du choix



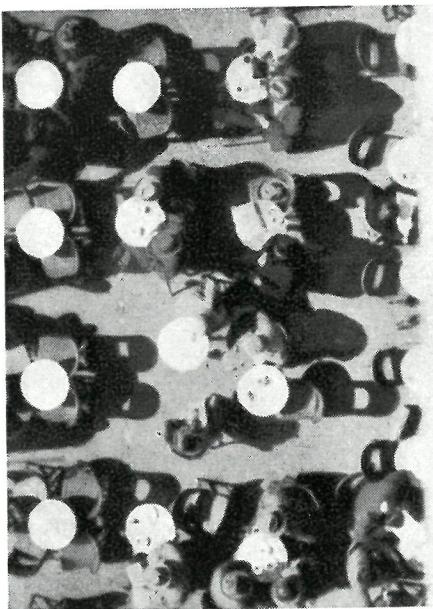
Rugby



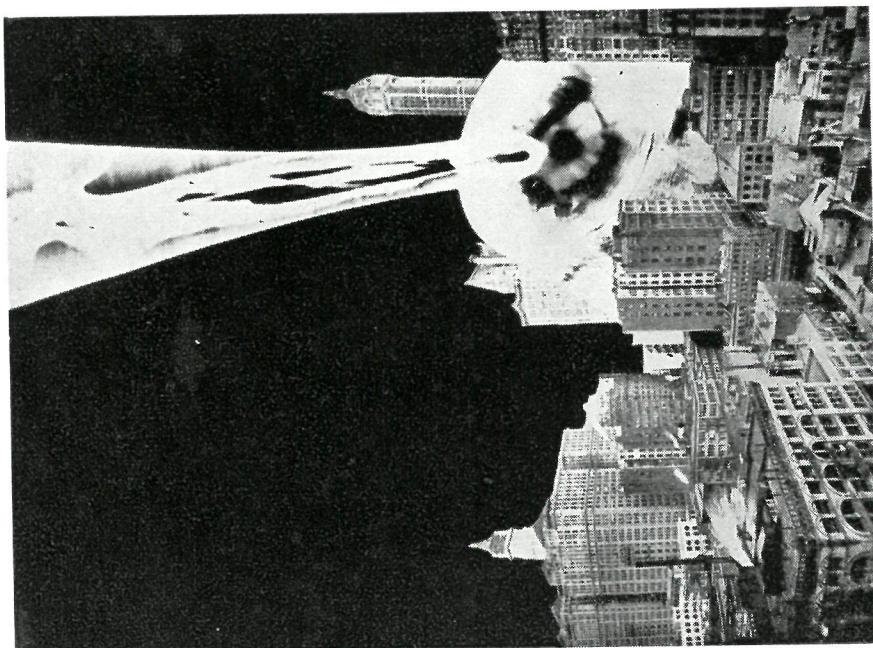
Golf



Photo Louis Page



La terrasse de la Rotonde
Extrait du film « Montparnasse »
par Eugène Deslaw



E. L. T. Mesens : La lumière déconcertante

grand. Toujours le plus... La mèche sur ses yeux gonflés. Sa puissante encolure de taureau madrilène.

Lui, Einstein, Charlot et le docteur Freud.

Ils en parlent dans les cafés en s'étranglant dans leur verre.

Un génie est là-haut sur sa tour. Déjà statue ? Allons donc : il se cure le nez. La mèche, voilà ! Un coup de tête pour la rejeter en arrière.

Il agit sur cette foule de peintres et de sculpteurs avec autant de force qu'un personnage mort, embaumé dans sa gloire. Celui qui dit : Je, Moi. Moi et la Ville.

Cinquante mille peintres au pied de la tour. Foule qui grouille par secousses. Paquets de fourmis en procession :

*Saint Picasso, priez pour nous
Style des styles, priez pour nous
Tabernacle de l'abstraction,
Fils de Poussin,
Fils de David, priez pour nous
Roi des cubistes et des constructivistes...*

Et les solitaires, à distance, dans la neige, sous un palmier, au bord du Gange, plongés dans la revue *Cahiers d'Art*, penchés sur les reproductions de ses œuvres, étudient le monstre à la loupe.

« Ce génie, chose extraordinaire, est compris par l'élite de ses contemporains. Alors que les Greco, les Rembrandt, les Cézanne furent de leur vivant sensiblement méconnus, Picasso échappe à la misère. Le contrat de deux millions par an, qu'il a passé avec M. Paul Rosenberg »:

MILLION

UN MILLION

DEUX MILLIONS

Tous les pauvres se ruent sur Paris. Tous les antiquaires vendent leur magasin et se mettent à faire de la peinture.

Voyez cette boule d'or qui brille au sommet de la tour. Deux millions : Saint Picasso...

C'est la ruée.

Beaucoup sont refoulés pour quelque temps vers la banlieue (c'est bien ennuyeux, mais ça coûte moins cher). Ils envahissent Montrouge, Malakoff, Fontenay, Vanves, Meudon. Là, il y a de vieilles bicoques, du pittoresque, des petits bouts de jardins où l'on prend l'apéritif en été, pendant que les autres, les Américains, se promènent à Versailles, à Barbizon, à Fontainebleau, à l'ombre des splendeurs.

Dans la banlieue, ils forment des colonies. Ils louent un atelier. La vue d'une tête de platane les fait frémir de joie : on fera du paysage. Tout est gris, avec des nuances très délicates. Il y a de petites ruelles entre

les maisons aux murs de tuile, des petites ruelles secrètes, ténèbreuses où tout est lézardé, recouvert de mousse, oublié sous un pan de ciel.

C'est dimanche soir. Partout nasillent les gramophones. La T. S. F. a de la friture: signe d'orage. Et les pianos mécaniques ruissent dans les guinguettes où l'on danse. C'est dimanche soir. Le sellier fait une partie de tandem avec la charcutière.

Colle arrive à Montrouge :

— Bonjour Madame.

C'est la propriétaire. Une longue histoire : Folie de la persécution. Se dispute avec les voisins parce qu'elle a fait ouvrir une fenêtre condamnée qui donne accès dans leur chambre. Elle crie, menace, tempête.

Puis tout s'arrange : elle s'était trompée, son voisin est charmant. On échange des petits poulets : « Prenez-le pour votre dîner, la chair en est tendre, tenez, voici une laitue pour manger avec. » Le surlendemain : « Merde ! ce salaud-là, je lui ai fait des cadeaux et il est venu vider son pot de chambre dans mes cabinets, ah, j'aurai ta peau, cochon ! » Menaces, pistolet (« je vais prendre mon feu », comme elle dit). Lettre recommandée à M. le Commissaire. Le commissaire ne vient jamais. Il doit être habitué.

Colle arrive chez Millivoy :

— Tu n'es pas venu prendre le café à Montparnasse ?

Et Millivoy, qui fait frire quelque chose dans une grande poêle :

— Non, j'avais la petite; tu sais, la petite aux yeux humides.

Les jours de semaine, il allait la chercher à la sortie de l'école. C'était une gamine. Il marchait un instant à ses côtés comme une garde d'honneur, la regardait avec attendrissement et cela suffisait à nourrir ses rêves.

Millivoy, l'animateur de l'équipe, qui travaillait entre Vanves et Mont-rouge, était Yougoslave. Sauvage et sentimental, il parlait avec mépris des *Rois de la Pétrole* et comparait Citroën à Christophe Colomb.

Les autres, les Allemands, les Suisses, les Italiens, étaient tout à fait ordonnés. Ils vivaient sagement, faisant le ménage et la vaisselle, frottant leur parquet, — peignant six heures par jour.

Le Français Lourd venait leur rendre visite. Joli garçon, complet sport, petites moustaches noires et clignant des yeux. Lourd donnait des conseils : « Oh! mon vieux, pas d'blague, hein? » Il vous regardait bien en face, comme s'il voulait vous manger et affirmait, la cigarette à la lippe : « Comparé aux Japonais, Matisse est un grain de sable dans la mer, un point sur la montagne, un moustique dans l'infini. » Lourd venait de décrocher un contrat en peignant des petites femmes déshabillées.

Lorsqu'il parlait, Morgenstern, l'Allemand, ouvrait de grands yeux et se plongeait dans de sombres pensées. Morgenstern était appliqué, exact, sans fantaisie. Il ne pouvait souffrir la peinture de Paul Klee, en était tourmenté et disait toujours, avec l'air d'en savoir beaucoup plus long que vous : « Je l'ai connu à Berne quand il débutait et nous avons traillé ensemble à Munich. » Morgenstern avait une voisine, une Viennoise, avec laquelle il s'entendait très mal; elle recevait des poètes, des

musiciens et des gens riches. Quelquefois, au milieu de la nuit, la Viennoise se levait, se mettait à son piano, envoyait aux étoiles une phrase du *Rosen-Kavalier*.

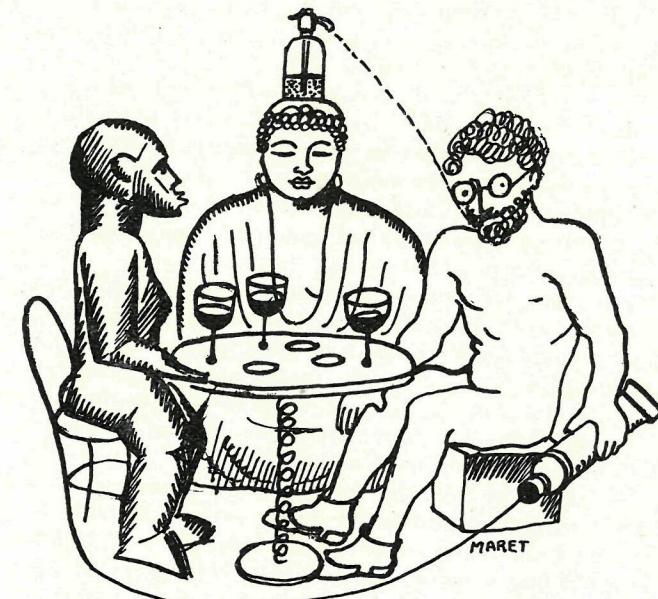
Drôle d'équipe, tout de même !

Entre eux et Paris il y a la zone, les petits chemins bordés de haies, où court un lierre poussiéreux, les baraques de chiffonniers, tout un village de cabanons pleins d'oiseaux, de coqs, de chats et où les rats attendent la nuit pour crever les murs en papier, une pauvreté pelée et désolée avec sa marmaille, le pénitencier des bannis de cette ville qui déferle, poussant sur les terrains vagues ses immenses parallélogrammes, ses casernes, ses fabriques, ses cheminées. C'est là que viennent mourir les bourdonnements, les soubresauts, toutes les rumeurs de la cité surpeuplée.

Colle disait :

— Si vous restez ici, à vous contempler le nombril, vous finirez tous par faire la même peinture: des effets de toits, un arbre rachitique et des ciels très habiles avec beaucoup de jus !

Tout ce petit monde est bientôt lassé de la banlieue, de sa vie à répétition, de ses dimanches de gramophone, des communications (les modèles viennent difficilement et Morgenstern casse ses pinceaux en les attendant). On vend une ou deux toiles. On va jusqu'à l'octroi. Les grandes bâtisses s'écartent poliment pour vous laisser passer. On se débrouillera en allant habiter du côté d'Alésia. De nouveaux camarades arrivent en banlieue. Le groupe prend alors le chemin de Montparnasse.



Jacques Maret

LE CINEMA A PARIS
TEMPÈTE SUR L'ASIE
par
ANDRÉ DELONS

Il ne faut pas le cacher sous des préambules, il ne faut pas ronronner des prémisses pour s'excuser de changer de ton, il n'y a pas quatre chemins à prendre pour arriver à ce fait : on vient de voir à Paris le dernier film de Poudovkine, *Tempête sur l'Asie*.

Je pourrai longtemps encore me complaire à certains spectacles dérisoires qui m'apportent plus qu'eux-mêmes, à certaines images nocturnes, fausses, enfantines, décourageantes, cousues de fil blanc, je pourrai m'adonner encore longtemps aux hasard de ce vocabulaire secret et simple : c'est mon affaire, et celle de quelques autres personnes, Mais il arrive qu'un film surgisse lentement et s'offre directement tel qu'il est, tel qu'il n'est pas, d'une grandeur et d'une beauté suffisantes pour qu'il ne soit plus un instant question de lui substituer les belles couleurs de nos déceptions, pour qu'il ne soit plus possible de détourner ce qu'à poings nus il nous propose. C'est le cas.

On comprendra donc qu'en présence de cette œuvre, les cadres habituels de cette chronique puissent rompre une fois, et que dans son sillage d'autres soucis n'ont pas à courir. Cependant, à travers les multiples difficultés qui accompagnent la projection en France des films russes, ont percé récemment deux autres œuvres fort belles. *Le Village du Péché*, par Olga Prébabenskaïa, qui fut l'assistante de Poudovkine, est un film très pur et plein de grandeur, une tragédie paysanne remplie de ramages, de houles chaudes et d'un pittoresque involontaire grâce auxquels chacun a trouvé commode de ne pas voir sans doute une protestation violente contre d'impitoyables mœurs de village. Il y passe parfois, dans une grande lumière, des femmes dont le sourire, quand il leur est permis, est fait du soleil même.

Un autre film, *Neiges Sanglantes*, est un étonnant mélodrame, proche de l'admirable « Kean, ou désordre et génie » par la rapidité, l'ardeur, l'ombre de l'amour toujours portée aux murailles, le disparate des objets et des êtres, le remue-ménage héroï-comique qui lui font le charme le plus authentique et la plus turbulente séduction. Mais je ne sais me tenir d'en venir à l'appel irrésistible, et pour moi très lourdement chargé de sens, de *Tempête sur l'Asie*.

Après les œuvres tragiques et éclatantes que Poudovkine, parallèlement à Eisenstein avait coup sur coup donnés — et je mets définitivement hors de pair le film *La Mère* qui, par l'extraordinaire déchirement qui le soutient jusqu'au bout, demeure inoubliable — *Tempête sur l'Asie* n'est ni une recette (on en connaît qui l'eussent souhaité, et paraît-il en Russie même) ni une fresque artistique rompue à tous les miroitements du pittoresque, mais un témoignage.

Il montre d'abord, et avec une évidence, quel est le vrai problème de la technique cinématographique, et quelle est sa véritable issue. Car il est certain que Poudovkine, grâce à un entraînement technique considérable, grâce à une science très complète de l'exercice de son art se trouve, par cela même, dégagé de cette technique et débarrassé de cette science. Et je doute qu'on puisse encore sans niaiserie reprocher à un auteur sa virtuosité, ses excès d'artifices, la complaisance qu'il met à

122

choisir des « cadres » précieux, à composer un « montage » rare, en un mot d'être trop habile, alors que ce prurit indique justement que ce monsieur ne l'est pas assez, habile. Et qu'il doit encore beaucoup apprendre. Et que le seul moyen de faire oublier une technique c'est de la rendre parfaite. On ne s'y trompera plus.

Je veux aussi insister sur le singulier pouvoir que montre Poudovkine de faire taire les visages et de faire rares les gestes. Il faut regarder ces têtes froides, pleines d'une lumière retirée, ces têtes pauvres et qui se tournent lentement, et ces bouches qui parlent une langue muette, ces gestes les plus lents du monde qui sortent du fond même de l'esprit pour saisir leurs proies, et comprendre enfin le don d'un Poudovkine à composer sans cesse le relief de l'inexprimable. Il semble aujourd'hui seulement saisir ce qui fait l'inappréciable granpoignante, il construit les authentiques documents de la révolte, il n'en sortira pas, il ne peut en sortir, et c'est là que je l'admire, contre ceux qui se refusent aux exigences qui sont les siennes. Il faut prendre fait et cause, ou bien se taire. Révolutionnaire, Poudovkine comme Eisenstein, comme Dziga-Vertoff, l'est à un degré que je persiste à croire très efficace, bien qu'il semble se refuser à une besogne de propagande élémentaire qui le mutilerait absurdement et sans raison. *Tempête sur l'Asie*, le film le plus explosif en dépit des apparences de longueurs, de détours (lesquels?) que presque tous les critiques ont voulu y voir. Pour avoir l'air indépendant. Pour avoir quelque chose à dire. Quels détours? J'admets que certaines scènes, les chevauchées des gardiens de bétail, les derniers exploits du héros offrent une manière d'agilité américaine. Mais je ne connais pas aujourd'hui d'œuvre cinématographique plus ample, et dans tous les sens que vous voudrez, plus puissante. A travers la révolte d'un peuple, il développe les signes magnifiques du soulèvement de l'Asie, il en indique même la préméditation totale. A ce titre, il est prophétique sans doute, et le plus simplement du monde, à mesure qu'il se gonfle et se tend jusqu'à la tempête dernière qui emporte sur la steppe mongole le vent de grands espoirs. A travers les épisodes bien liés de la naissance d'une révolte et de l'aventure d'un Mongol au visage de pierre, à travers les scènes grandioses, lointaines et qui semblent toujours parfaitement fatales de la rébellion instinctive des hommes, des danses sacrées tournoyant sur le sable et avec lui, de l'homme encore, renversé dans une écume de poissons morts, c'est la puissance fulgurante de l'Asie qui monte à la gorge, si vous n'avez pas peur, sous le signe de cet enfant-dieu, dernière incarnation de Bouddha, qui apparaît au milieu de l'œuvre, visage bouleversant et unique d'un esprit dont quelques-uns, par ici, reconnaissent l'infinie domination. Je place ce film sous l'invocation de ce visage. Je me moque bien des pièges tendus. Et je ne résiste pas au spectacle de cette tempête sur quoi s'achève le film, que le film tout entier conspirait à précipiter, et qui balaye dans un grand vol visible toutes sortes de pourritures occidentales. Il paraît que c'est un symbole. Merci, je le savais.

(1) La censure politique n'a rien pu contre les images : elle s'en est prise aux légendes, on le sait. En territoire mongol, l'armée envahisseur, en réalité anglaise, devient russe. C'est beaucoup plus subtil que d'avoir coupé des scènes d'émeutes, et peut-être est-ce beaucoup plus dégoûtant.



LA MODE
ELEGANCES ESTIVALES
par
GEORGE CŒURET

Paris, mai-juin 1929,

Patou, Worth, Lanvin, Premet... quelle tâche ardue de fixer un choix parmi les plus ravissantes de leurs créations. Chaque couturier montre une collection particulière et caractéristique. Nous retrouvons dans chacune une coupe recherchée et diverse pour les ensembles habillés, et les robes du soir.

Dans le tailleur et l'ensemble de sport tout est prévu pour la vie active que mène la femme moderne.

Jean Patou hardiment achève de rétablir la taille à sa place normale, les blouses sont rentrées dans les jupes, qui, rarement en forme, prennent leur ampleur par des plis très profonds. Elles sont très souvent accompagnées d'une jaquette trois quarts de même lainage mélangé, et gardent dans leur ligne sportive une grâce très féminine.

Le soir, le corps se meut avec souplesse, dans de vaporeuses mousselines imprimées. Le capucine est le coloris créé ce printemps rue Saint-Florentin. Certaines robes de satin, serrées à la poitrine et aux hanches, parfois même jusqu'aux genoux, s'évasent ensuite en pointes qui touchent terre ou par des flots de pans détachés se terminant en traînes.

Avec le printemps, la saison du « week end » va bientôt cesser, pour faire place à la grande saison de Deauville, Dinard, Ostende... et tant d'autres plages à la mode. Aux soirées éblouissantes de casino, chacune rivalisera d'élégance, de luxe et de fantaisie...



CRÉATIONS DE WORTH

« Indiscret »
Manteau drap noir et
hermine blanche.

« Chirico »
Boléro et jupe taffetas
noir avec nervures.
Blouse crêpe de Chine,
fil à fil crème et beige
à rayures, ton plus foncé

« Etincelle »
Blouse crêpe imprimé
jaune, bleu, rouge et
gris. Jupe velours af
ghan blanc.

Chez Worth, en prévision des grandes réceptions, choisissons-nous parmi les robes de tulle, dont, quelques-unes garnies de soutaches cirées, d'autres noires, brodées de fines paillettes de paille naturelle, ou, simplement, opterons-nous pour cette robe de tulle gris dégradé, très gracieusement drapée à la taille, et qui retombe en plusieurs godets, très plongeants à l'arrière. De grande originalité, d'une incomparable richesse de coloris, les robes, de mousseline unie ou imprimée, de faille

et de taffetas, divinement interprétées avec un brio remarquable, augmenteront notre hésitation. Chez Worth nous trouverons encore : des ensembles sport, à jupe et jaquette trois quart en lainage mélangé; des tailleur de chine où la jupe vient sur la blouse, avec quelque ampleur à l'avant. Pour l'après-midi des ensembles de crêpe de chine et mousseline, très souvent travaillés de nervures, et dont la jaquette trois quart est sans manches. Le bleu est très en faveur, soit, marine, saphir, gros bleu ou corinthe.

Chez Premet nous aimerons les robes d'après-midi à l'allure très juvénile, la taille remontée et souvent marquée d'une ceinture; dans les robes plus habillées la ceinture est remplacée par des fronces transversales. Les jupes de ces robes, généralement en mousseline, sont agrémentées de volants en forme, superposés, et légèrement plus longues à l'arrière.

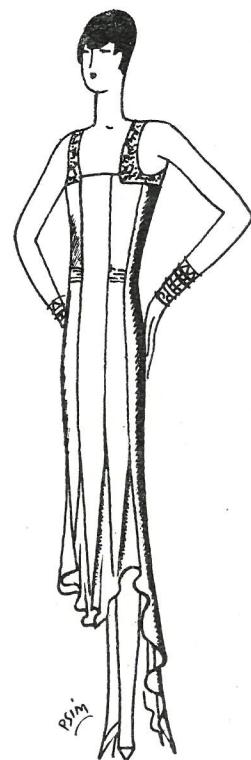


CRÉATIONS DE PREMET

« Un fil à la patte »
Manteau drap noir,
revers et garniture
fourrure noire.

« Casanova »
Robe soir satin noir,
décolleté mousseline
rose perlée de strass.

Le manteau des ensembles, très souvent noir, reste droit et sans col. Les robes du soir, amples et mouvantes, longues dans le dos, sont de tissu diaphane, quelques-unes sont noires, très étoffées de grands nœuds souples ou rehaussées de strass à l'encolure.



L A M O D E

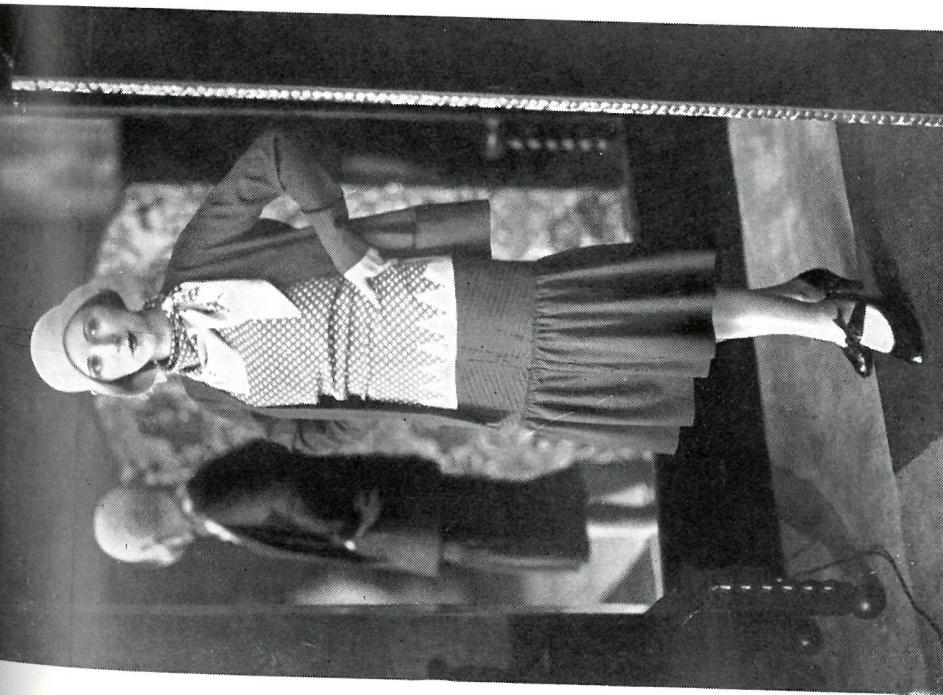


Photo E. Gobert.

Norine :
Ensemble d'après-midi marine et blanc.
Le petit tailleur est en crêpe de laine, la vareuse
et l'écharpe en crêpe de Chine imprimé



Photo Luigi Diaz.

Jean Patou :
Ensemble d'après-midi rouge et blanc.
La robe est en crêpe de Chine imprimé,
le manteau en wool-flower



Photo E. Gobert.

Norine :
Ensemble sport en jersey fantaisie et jersey uni,
beige, brun, rouge



Photo Luigi Diaz.

Jean Patou :
Chapeau de Bengale. Echarpe, sac et ceinture
en tissu-cravate.



Jean Patou :

Robe de marocain noir, garnie de lingerie.
Chapeau feutre noir, garni de tubéreuses nacrées.



Photo E. Gobert.

Norine :
Robe en crêpe de Chine imprimé, bleu et blanc.

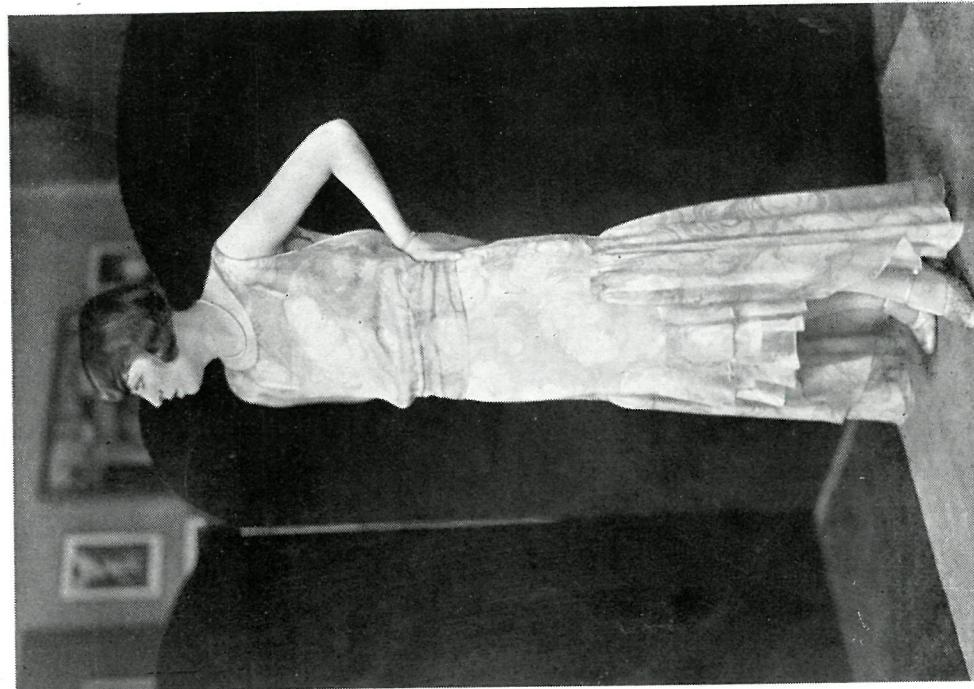
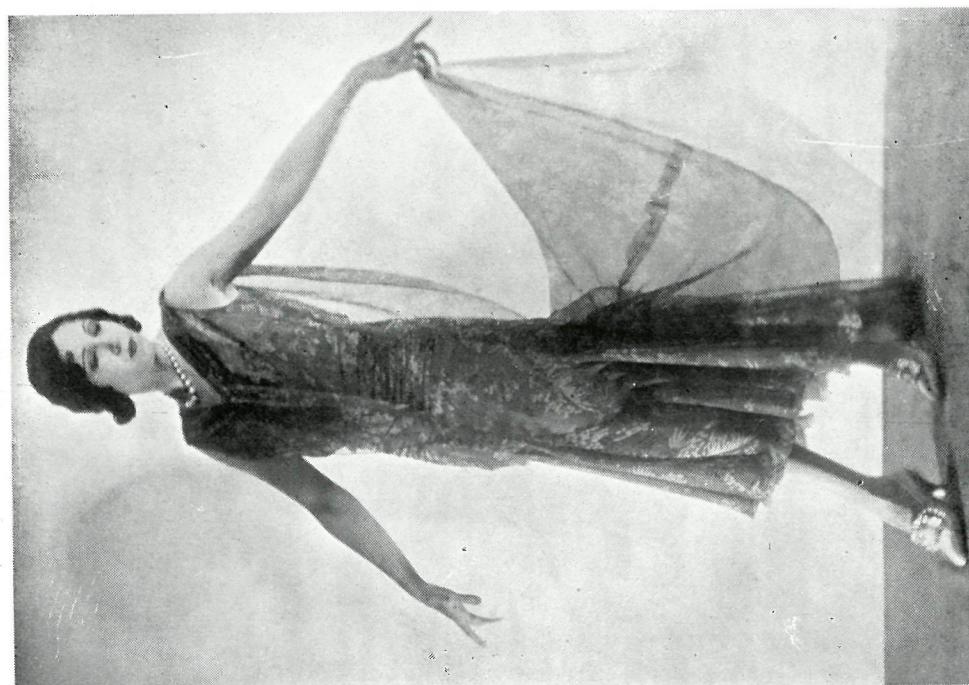


Photo E. Gobert.

Norine : Robe du soir en mousseline de plusieurs tons de jaune



Jean Patou :

Robe du soir en mousseline de plusieurs tons de capucine

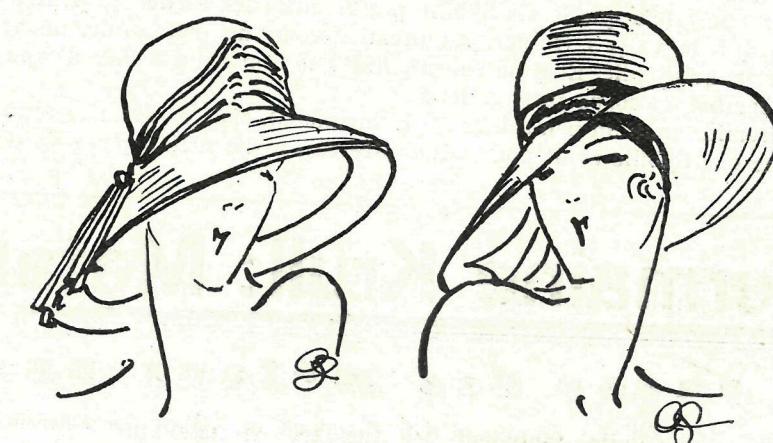
De somptueux ensembles du soir, en satin blanc, chatoyant aux lumières, prêtent à la femme des reflets de perle baroque. Les manteaux de satin blanc accompagnant les robes, sont beaucoup plus courts pour laisser apparaître toute l'ampleur basse; ils suivent le mouvement plongeant de la robe, et souvent ils sont enrichis de renard blanc ou légèrement teintés.

Caroline Reboux, Lewis, Georgette préconisent la grande capeline, pour accompagner les toilettes de saison. Nous les choisirons parmi les bengales, bankoks, toutes pailles de Chine, combinées avec du feutre dont la nuance rappelle celle de la robe.

De Georgette, ces deux chapeaux de bengale noir, l'un garni d'une large bande de feutre noir sous le bord, et d'un bandeau de feutre à nervures, se nouant sous une petite boucle de métal, et retombant de chaque côté de la calotte; le second de bengale noir également, dont les bords n'entourent la tête qu'au dessus d'un semblant de calotte en panne, qui dégage légèrement le front en suivant le mouvement des sourcils.

Pour le voyage, Hermès a composé des bagages excellents presque tous en peau de porc, des valises à casiers très grandes et relativement légères, des sacs d'une coupe nouvelle et à fermeture éclair. Ces sacs nécessaires sont de véritables boîtes à surprises; disposés dans de petits tiroirs, brosses, flacons, ongliers et coffrets, prodigieusement, s'offrent à nos regards, en harmonie tant par leur gracieuse originalité, que par leur ingénieuse disposition.

Hermès nous propose non seulement des objets d'une innombrable variété, mais aussi de ravissants petits ensembles de plage, comprenant outre le maillot, une jaquette, écharpe, chapeau, sac, et même l'ombrelle exécutés du même tissu rayé, bleu marine et blanc pour la majorité.



CHAPEAUX DE GEORGETTE

SYBILLE EST CHAMPION D'EUROPE

par

GILLE ANTHELME

Il fut un temps où dans les soirées de boxe je faisais comme tout le monde : je regardais le spectacle, simplement. Je n'avais ni pratiqué la boxe, ni écrit un mot à ce sujet. Pourtant la boxe m'amena au journalisme et je n'en suis pas fâché : quelle duperie c'eût été si j'y étais venu par amour de la littérature; et j'avais l'âge de ces sottises. Donc je regardais et, comme mes voisins, j'étais injuste, bruyant, mauvais, insupportable. Les juges font beaucoup parfois pour y aider les spectateurs, et il y avait là un certain juif que personne n'admettait et qu'on débarqua par la suite. La boxe est un sport violent et qui aiguise les passions à l'entour : les combattants n'y sont point toujours les plus batailleurs. Mais venons-en à ce qui nous occupe : mes rencontres avec François Sybille datent de cette époque.

Sybille était un garçon maigre, tout en hauteur et comme en décor : sans profondeur ou épaisseur, avec des bras invraisemblables, des jambes en fil de fer et tout en nerfs, mangé des nerfs à vrai dire. Une certaine carrure sans doute et même une jolie carrure, mais rien d'un peu massif, de solide : tout en surface. Point de ventre, il va de soi ; mais aussi ni jambes ni mollets : la peau sur les os et tout semblable aux adolescents de Georges Minne ou à ce coureur cycliste de Maillol qui est au Luxembourg.

La première fois que je vis Sybille passer entre les cordes, je pensai : « Voilà qui ne va pas traîner. Au premier coup un peu solide, on va l'emporter, brisé, plié. Et il ne l'aura point volé : on n'a pas idée d'exposer au combat un corps aussi grêle. »

Au premier coup un peu solide ?... Evidemment. Mais ce premier coup, l'homme que Sybille avait pour adversaire ce soir-là, n'était pas près de

le donner : Sybille demeurait exactement insaisissable. Chaque fois que l'autre s'élançait ou faisait mine de s'élançer, le bras gauche de Sybille se détendait, le poing filait, droit devant lui, frappait le nez, les lèvres, relevait la tête de l'assaillant avec un bruit mat. Ce poing allait, revenait, pareil à un piston, pas très puissant sans doute, mais sec, mais précis, mais innombrable et bien capable de mettre hors de lui le partenaire le plus calme. Or, quoi faire ? Endurer ces mille piqûres, les voir se renouveler en dépit de tout ? Rien de plus décourageant, de plus irritant. Brisé au moral, désuni au physique, l'adversaire bientôt ne réussissait plus rien d'un peu propre. Croyait-il aboutir, Sybille déjà était à un mètre de lui. Prenait-il le temps de respirer; le poing de Sybille venait lui coller les lèvres, lui boucher le nez, l'assourdissait, inlassable et lancinant comme un moustique la nuit, quand la fatigue nous livre à sa fureur.

Tout le jeu de Sybille, léger, vif et trépidant, visait à dérouter l'adversaire, à l'immobiliser, à l'amener au centre de l'enceinte et à l'y maintenir en tournant autour, en une sorte de danse rythmée par la détente du bras, le bruit du gant, l'appel du pied, le pas de côté qui suit l'assaut et ouvre au coup suivant le champ indispensable. On voyait bien que l'autre perdait goût, demandant à se battre mais pas ainsi, pas avec un partenaire qui était seul à frapper. Non ! Mais avec un adversaire visible. Il réagissait par instants, courrait sur Sybille et se retrouvait à côté, les poings perdus. Sybille le ramenait alors insensiblement au centre, l'égaraît de ses coups, le clouait au sol pour se servir de lui comme d'un pivot autour duquel il nouerait de nouveau sa ronde, une ronde d'où les coups fusaient avec quelque chose de mécanique et d'inéluctable, et qui devait faire croire à la victime qu'elle était environnée, sans issue possible, d'assaillants infinis.

Ah ! certes, ce Sybille était tout en nerfs, la peau à même les os, mais autour de ces os, quels muscles adossés, mêlés, soutenus, croisés, prêts à l'appel ! Et dans cette tête mince au nez court, quelle ardeur, quelle intelligence du combat !

Qu'il y eût là quelque monotonie, c'est ce dont on ne s'apercevait point dans une rencontre pour amateurs, où la distance ne dépasse pas trois reprises de trois minutes chacune.

Sybille boxait comme sa structure exigeait qu'il le fit. La boxe est un art raisonnable et qu'on définit. Le style y est calculé. Il dépend des boxeurs, de leur aptitude, des ressources de leur corps, de leurs muscles,

exposition permanente

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

Z b o r o w s k i
26, rue de seine, paris

Germaine Krull: Métal

la danse des métaux nus

Un Album contenant 64 planches en héliotypie

PRIX : 150 Frs. français — Ed. Librairie des Arts Décoratifs, Paris

A BRUXELLES : Librairie René Henriquez, 41, rue de Loxum

de leur cœur, de leur cerveau. Un professeur donne la leçon, et s'il la donne bien, il a muni son élève de ce qu'il fallait pour combattre avec style. Ce n'est pas tout, et ce n'est en réalité pas grand chose de combattre avec style si ce style n'est point raisonné, s'il n'est point conforme au tempérament de l'élève, à l'architecture de ses membres.

Quels sont les coups qui mettront à l'abri ce grand corps mince où les flancs sont malingres, la poitrine délicate ? Quels sont les coups qui conviennent à ces muscles déliés, à des attaches nettes mais un peu frêles, à ces bras allongés ? Quelle est la tactique qui mettra en valeur ces jambes rapides, qui fera usage de cette nervosité un peu inquiétante, — celle de Pladner, — mais qui, matée, canalisée, fera merveille ?

Sybille a choisi, et il n'est pas seul à avoir choisi, de boxer rapidement, sacrifiant sans hésiter la puissance à la vitesse. Puisque sa charpente ne tolérait point d'être exposée impunément à de trop rudes assauts, il boxera du poing gauche, le corps naturellement effacé, offrant aux coups le moins de prise possible, la cible réduite au minimum. L'angle trouvé, il demeurait à le perfectionner. Le bras gauche devait pouvoir facilement doubler, tripler ses envois, les répartir en directs, en crochets. Sybille n'y manquait pas. Le registre n'était pas très étendu mais, tel que, il était minutieusement au point. Henry Graf, professeur et manager, qui formait dans le même moment le boxeur le plus classique que nous possédons, Petit-Biquet, y veillait singulièrement. Les envois en direct avaient la préférence sur les crochets, car ils tiennent davantage l'adversaire à distance. Et c'est bien à distance que les rencontres devaient se passer : la faiblesse du buste défendait le corps à corps. Pour parfaire ce portrait d'un Sybille amateur, de Sybille à seize ans, il convient d'ajouter que Sybille boxait la tête franchement appuyée sur la poitrine, le menton à l'abri, le sommet de la tête délibérément exposé. Le crâne des boxeurs est un attrape-nigaud. Les imprudents s'y brisent le poing. La lutte est inégale entre la boîte crânienne et les os fragiles de la main.

**

J'avais vu Sybille en spectacle. Je ne devais pas tarder à le voir d'un peu plus près. Comment, de simple spectateur, je passai aux actes, comment j'en vins à demander des leçons de boxe à Henry Graf, c'est une histoire que je réserve pour une occasion meilleure. Sybille fut de ceux

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :
Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822,40-822,42
et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261,58
DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

qui m'incitèrent à me rapprocher de la boxe. Je ne dois pas oublier Piet Hobin qui m'offrit le spectacle d'un boxeur qui n'a plus rien à apprendre, le spectacle d'un boxeur à l'apogée.

J'assistai à cette mémorable bataille que Hobin livra à Darton dans la banlieue d'Anvers, à ciel ouvert, sur une estrade trempée par la pluie. Le combat mettait en jeu le titre d'Hobin, champion d'Europe des mi-moyens. La rude bataille ! Hobin conduisit le combat à mi-distance, un style où il excelle, auquel son dos un peu rond, un peu enveloppé, ses bras pas très longs, sa résistance aux coups et son travail à l'estomac le prédisposaient. Hobin donnait de la boxe une version tout opposée au style de Sybille. Et quelle agilité ! Les deux hommes glissaient sur la toile humide. Un faux mouvement précipita Hobin au sol. Je le vis à plat ventre, étendu. Puis dans la même seconde, debout, en garde, reprenant la bataille. Comment s'était-il relevé ? En s'aidant des mains, des genoux ? Je n'aurais su le dire : je l'avais vu tomber, je le retrouvais en garde. Une balle rebondit ainsi, élastique, sûre d'elle, de sa trajectoire, de sa fin.

Sybille aussi boxait à cet après-dîner de boxe. Une photo prise à l'époque le montre, lui poids mouche (50,802 k.), dépassant d'une demi-tête le poids coq (53,524 k.), égalant le poids plume (57,153 k.).

On pouvait craindre que cette maigreur excessive déséquilibrât les combats de Sybille et amoindrisse ce que la boxe a de précisément noble : l'égalité des combattants répartis par catégories, suivant le poids; par classes, suivant l'aptitude; avec une barrière qu'il n'est permis de franchir que dans un sens, sans espoir de retour quasi, et qui définit le boxeur « professionnel » ou « amateur ».

Certes, il fallait estimer à sa valeur cet atout de Sybille, la longueur des bras, qui l'aura tant servi à ses débuts et qui, aujourd'hui encore, alors que le corps est étoffé, le sert toujours. Mais la fragilité de l'estomac, des flancs, de la poitrine, entre également en ligne de compte. L'avantage des bras n'est qu'apparent. Les chances continuent d'être réparties avec cette égalité que la boxe commande. Sans doute, Sybille tirait un parti infini de l'allonge de ses bras; ses adversaires l'atteignaient rarement. Mais c'était l'habileté générale de Sybille qui était en cause et non pas quelques avantages physiques, comme on pouvait le croire à première réflexion. Cette allonge n'eût servi de rien si une mobilité extrême n'eût fait se déplacer Sybille à sa fantaisie, si le souffle, les



poumons n'eussent suivi. Quand un boxeur ne met en évidence que ce qui l'avantage et parvient à céler ce qu'il a de faible, il fait preuve de jugeotte. Plutôt que d'accuser la longueur des bras, il eût fallu admirer que cette poitrine plate, ces flancs maigres demeuraient, dans l'assaut, à l'abri des dégâts.

Un reproche pouvait être fait et on n'y manquait point : la monotonie de ce style. Cette monotonie, à vrai dire, apparut seulement quand Sybille débuta parmi les professionnels. Il avait des combats de dix, voire quinze reprises de trois minutes chaque, à livrer. On admettra que boxer d'un bras ce n'est pas assez, si on exige d'un spectacle qu'il soit complet. On reconnaîtra pourtant qu'il vaut mieux bien boxer d'un bras que boxer mal des deux, et j'avoue avoir pris, à chaque bataille de Sybille, un plaisir pas mince : Sybille me faisait oublier, par sa rapidité exceptionnelle, que tous les coups portés étaient des envois du gauche. Et puis, Sybille réussissait !

— Vous demandez qu'il se serve des deux mains ? ripostait Henry Graf à ceux qui critiquaient. Mais puisque un bras lui suffit pour gagner ! Adressez-nous des reproches quand nous perdrions nos combats.

Or, Sybille ne perdait de combats qu'exceptionnellement. Amateur, il n'avait eu que deux défaites sur quelque cinquante combats. Professionnel, il connaissait le même succès.

Il peut arriver que l'histoire des défaites soit plus utile que celle des victoires. Pour l'expérience qu'on en retire, pense-t-on. Oui. Mais aussi pour prendre les aspects d'un sport, ses difficultés, les entraves que ceux qui ont pris mission de le diriger, y portent. Les défaites de Sybille ne font pas honneur à la boxe.

Il encourrit l'une sur faute, sur faute de l'adversaire. Sybille, à Londres, se fait ouvrir l'arcade sourcilière d'un coup de tête bien dessiné. Le sang vient à flots. L'arbitre arrête le combat, conduit Sybille dans son coin, Sybille qui gagnait, et donne la victoire à l'Anglais.

L'autre défaite, on peut estimer que Sybille mit quelque obstination à se la faire infliger. Nous ne quittons pas Londres. Deux fois, à un mois d'intervalle, Sybille avait fait jeu égal avec Johnny Cuthbert. Il avait eu l'avantage à la seconde fois, mais nous sommes en Angleterre où la livre est avantageuse, et il convient de ne point s'y montrer trop exigeant. Arrive une nouvelle proposition. Sybille, sûr de son affaire, accepte. La revanche aura lieu à Sheffield. Va pour Sheffield ! Une semaine plus tôt, Cuthbert avait battu Curley et était devenu champion d'Angleterre poids plume. A Sheffield, sa ville natale, on se disposait à le fêter et pour donner à la fête du retentissement, on y préludait par un après-diner de

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

boxe. Rien à redire : à Sheffield on ne fait point les choses à demi. Johnny donnerait un échantillon de ses talents ; ses concitoyens n'auraient d'autre peine que d'y applaudir. Sybille n'avait aucun besoin de combattre pour perdre la bataille : Cuthbert s'était annoncé magnifique, rutilant, la taille nouvellement prise par la ceinture d'or de Lord Lonsdale. En Angleterre, un arbitre à gages départage les combattants. Il le fait comme il le doit, je veux dire en songeant à son métier et aux moyens de le poursuivre : au public, à l'entrepreneur de spectacles, aux paris engagés. La boxe vient en quatorzième lieu. J'aime à dire, comme on me le rapporta, que Cuthbert, à l'énoncé du verdict qui le désignait vainqueur, fut de tous le plus gêné. Les combattants sont souvent plus sympathiques que leurs juges.

Je n'énumérerai pas les victoires de Sybille : les annuaires le font parfaitement. Il suffira d'indiquer que Sybille a, aujourd'hui, autant de combats comme professionnel qu'il en eut jadis comme amateur : en tout, une centaine.

Et le voici, à vingt-deux ans, champion d'Europe ! Il méritait de l'être depuis plus d'un an, depuis ses victoires sur Luis Rayo et Lucien Vinez, champions d'Europe l'un et l'autre et le premier, champion d'Amérique du Sud, par surcroît. Par amitié, par respect et par une solidarité touchante vis-à-vis d'un compagnon de salle, son ainé, longtemps son ami, Sybille s'effaça, ne témoignant de nulle impatience, glissant, quand la question était abordée, applaudissant aux succès de l'ainé, partageant ses échecs, négligeant le temps et le profit qu'il perdait. Il y a là un trait de caractère, je ne dis pas un exemple, que je raconterai un jour. Quand enfin Sybille put faire valoir ses droits sans dommage pour ce compagnon, tout lui sourit comme on le présumait.

Le 21 avril, je suivais de près, à Marseille, un combat de championnat d'Europe que j'étais appelé à juger, comme juge belge. M. Devernaz, Suisse, arbitrait. M. Grégoire jugeait du côté français. Sybille enlevait le titre confortablement. Il avait dix reprises sur quinze ; quatre étaient nulles ; une allait à Raphaël, son adversaire. L'accord était entier. Je le signale à l'honneur de M. Grégoire. Raphaël, excellent dans la défense, l'égal presque de Vinez, avait laissé à Sybille toute l'initiative. Je ne crois pas pourtant que Sybille combattaît dans son jour habituel. Ce combat en plein air, la chaleur, la cuisine à l'ail et à l'huile l'embarrasseraient. Sa victoire en plut davantage.

**

CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'ixelles (porte de namur)
bruxelles — téléphone 271.71

le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié - intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas du tout

E. GOBERT

253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE

S T U D I O
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

Le temps est loin où je m'exerçais à la boxe avec Sybille. François en a-t-il gardé le souvenir ? Il venait d'être champion de Belgique amateur pour la deuxième fois en attendant de le devenir une troisième. Petit-Biquet commençait de nous émerveiller. On menait grand bruit autour de Jean Delarge, qui devint champion du monde amateur l'année d'après. Henry Graf m'avait appris à donner correctement un direct du gauche. C'était en 1923, à l'automne. Quand, un peu plus tard, après avoir épousé la leçon, je demandai de passer de la théorie au combat, Sybille s'offrit. Il m'apprit à combattre. En me ménageant, j'ai hâte de le dire. Mais enfin j'étais étudiant, — en art et archéologie ! — et il ne nous paraissait pas indispensable de nous niveler le nez. Nous pensions en avoir assez fait en répartissant, avec nos gants de dix onces, les bleus sur les bras, le buste; en m'empêchant le soir, la main un peu meurtrie, d'écrire; en me préparant un sommeil pesant et satisfait; en me contraignant à vivre comme eux, à la salle, vivaient: avec sagesse, tôt couché, tôt levé, sans plus fumer ni boire, — sans femmes.

Est-ce à cette vie simple, monacale un peu, que les boxeurs doivent leur humeur égale ?

Sybille est un gai compagnon, tranquille, ennemi de la popularité, gêné par le succès qu'on lui fait, et qui aime passionnément pêcher la truite. L'hiver la pêche cède au billard, où encore à l'opéra où ce ne sont point les jambes qui le passionnent. Ceux qui ne connaissent point les coulisses de la boxe, seront seuls surpris d'occupations si pacifiques. J'y vois l'un des bienfaits les plus immédiats des sports : la maîtrise de soi, des nerfs, la notion de sa force et les restrictions qu'elle exige. Tant de mesure m'a beaucoup appris.

Portez des souliers Walk-Over avec talons « PEAR SHAPED HEEL » (talons forme poire, emboitant parfaitement le talon) pour éviter les chaussures qui baillent ou qui glissent au talon.

Exclusivité Walk-Over

128, RUE NEUVE, 128 BRUXELLES

134

F I L M S



Photo Meshrapom-Russ

« Tempête sur l'Asie » (Le descendant de Gengis-Khan)
Film de Vsévolod Poudovkine



Photo P. D. C.

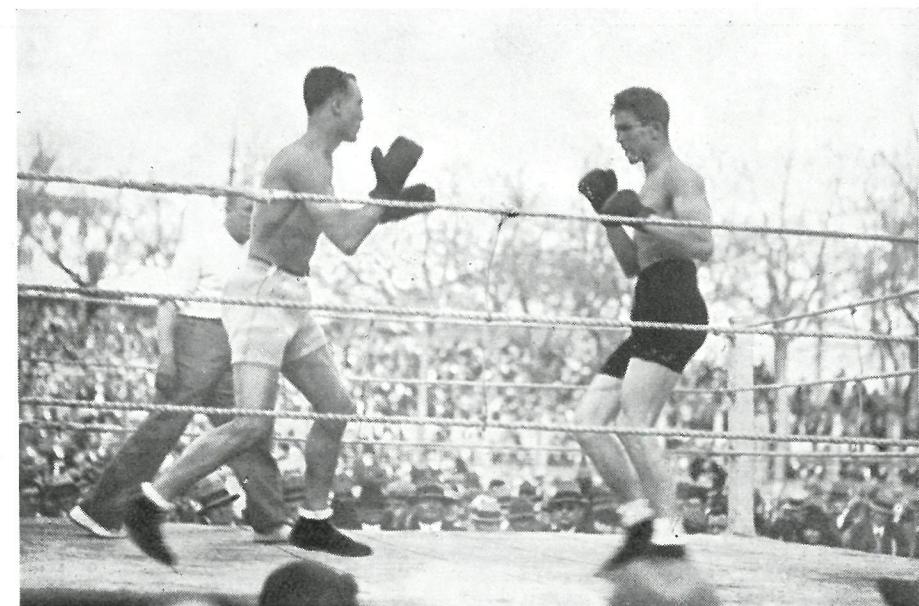
« Gratte-Ciel »
Film de Howard Higgin



Phot Ufa — A. C. E.

« Asphalte »
Film de Joe May

R I N G S

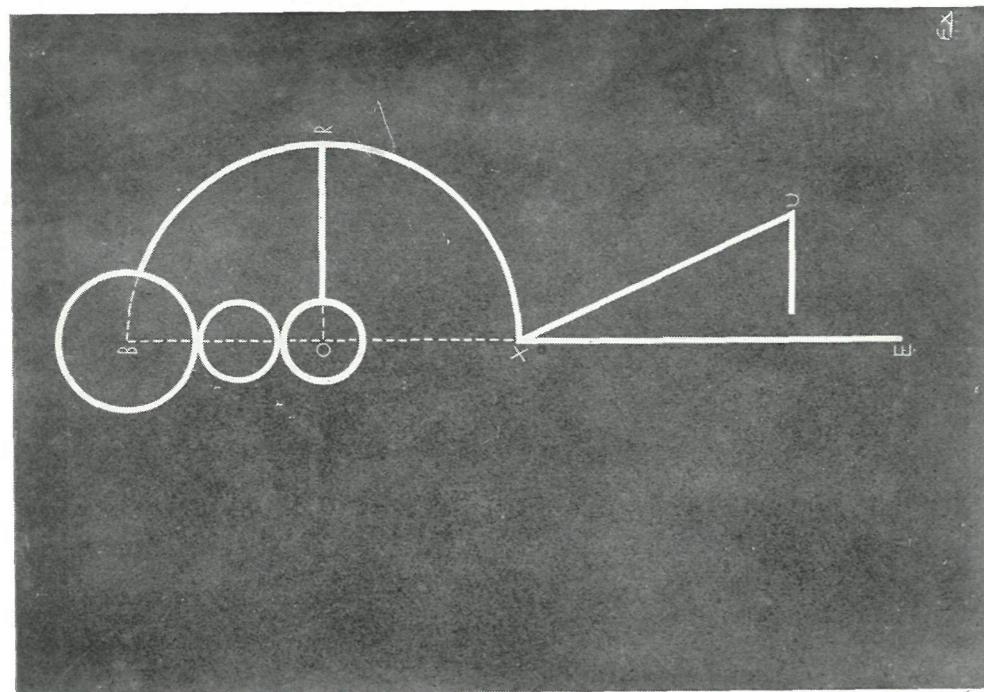


Aux Arènes du Prado, à Marseille : Le Championnat d'Europe
Les boxeurs Raphaël (Français) et Sybille (Belge)

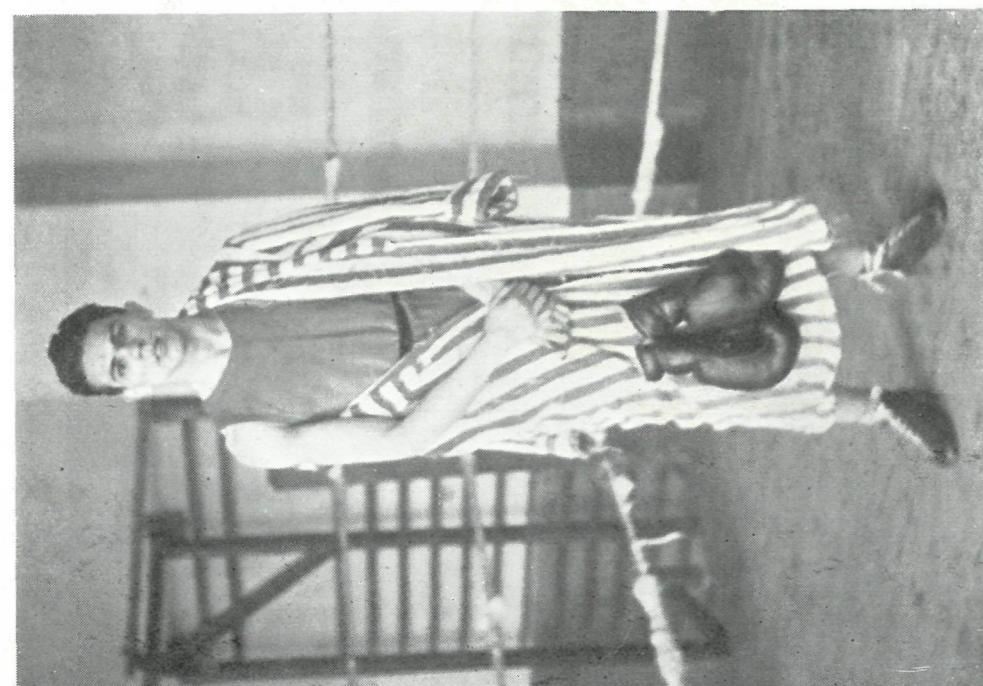


Photo Robertson

Jeux de mains



Ex : « Synthèse de boxeur »



Le boxeur Sybille

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Strawinsky poursuit au phono sa carrière de grande vedette. Mais pourquoi s'obstine-t-on à ne livrer à l'enregistrement que les œuvres de jeunesse du compositeur, ses œuvres de l'époque que l'on pourrait appeler « impressionniste » — *Petrouchka*, *L'Oiseau de Feu*, *Feu d'Artifice*, etc. — alors que l'œuvre postérieure est bien plus intéressante, pour le phono; car cet instrument semble destiné principalement aux ouvrages musicaux plus modestes, je veux dire nécessitant un déploiement moins grand de moyens. Je m'obstine à croire que les œuvres de Strawinsky pour orchestre réduit ou pour instruments rencontreraient grand succès au phonographe. En attendant, nous avons à inscrire à nos annales trois ouvrages du maître. *Petrouchka* a été enregistré plusieurs fois. Le présent enregistrement, dans l'exécution de l'excellent orchestre de Londres dirigé par A. Coates, est le seul complet. Il faut s'en réjouir, car rien, dans cette œuvre charmante et pittoresque, n'est négligeable. J'ajouterais: rien n'est trop long. Cette partition symphonique du plus parfait ouvrage inscrit au répertoire des Ballets Russes bénéficie d'un enregistrement en tous points réussi. (Voix de son Maître, 1521-24.)

J'en dirai autant de *L'Oiseau de Feu*, et peut-être avons-nous ici l'essai le plus fidèle qui ait été tenté jusqu'à présent. *L'Oiseau de Feu*, dirigé par Strawinsky lui-même, est parmi ces œuvres du maître russe que j'appelais, pour les différencier des autres, un peu grossièrement impressionnistes. Il est antérieur même à *Petrouchka* et date, si je ne me trompe, de 1912 ou 1913 : C'est une œuvre d'une orchestration éblouissante, toute en nuances, en finesse, mais encore très descriptive bien qu'elle atteigne en plusieurs endroits à une stylisation originale. Je citerai surtout la *Danse de l'Oiseau* et la *Berceuse*. Il y a là un mélange de réalisme et d'organisation synthétique de tout premier ordre. (Columbia.)

C'est par le rythme surtout que triomphent les musiciens russes : Strawinsky, souvent influencé dans ses premières œuvres, a témoigné dès l'abord sa personnalité dans ce sens. Cette invention rythmique se manifeste dans un petit ouvrage délicieux, le ballet de *Pulcinella*. Cette musique est écrite sur des thèmes anciens; Strawinsky a refait à sa façon des airs de Pergolèse, un peu comme fit Cocteau en reprenant *Roméo*. Quel esprit et quelle couleur exquise dans cette partition, d'une écriture très simplifiée; le trait en paraît enfantin, mais comme la mélodie se détache,

11, rue de l'Arcade MARIGNY-HOTEL PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift. — Prix modérés
Téléphone Central 63.97 E. JAMAR, Prop.-Directeur

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

si clairement rythmée, sur le fond blanc ! Nous ne possérons que deux fragments de *Pulcinella*; c'est trop peu. L'œuvre entière mérite l'enregistrement. Nous l'attendons avec impatience. (Columbia D. 15126.)

Puisque nous avons parlé de Strawinsky, inscrivons tout de suite le nom du musicien pour qui le maître russe professe la plus grande admiration : J. S. Bach. Quatre nouveaux disques à classer à l'endroit le meilleur de notre discothèque : *Fantaisie et Fugue*, pour orchestre, *Concerto pour deux violons et orchestre*, et *Prélude et Fugue*, pour piano.

La *Fantaisie et Fugue* est jouée par l'orchestre de Coates. La transcription orchestrale est du compositeur anglais Elgar. Cet ouvrage appartient à cette belle série où nous comptons déjà l'admirable *Toccata et Fugue* et le *Prélude*, exécutés par l'orchestre de Philadelphie. C'est une œuvre puissante, dont les deux grandes parties s'opposent : la première d'un mouvement rapide, belle masse orchestrale, d'une admirable plastique musicale, la seconde d'une forme délicate, un peu hau-taine. (Voix de son Maître, D. 1560.) Le *Concerto en ré*, pour deux violons, est de toutes les œuvres de Bach peut-être la plus suave et la plus gracieuse. Elle se recommande par son mouvement si jeune, sa mélodie continue. Nous possérons ici la partition intégrale avec l'accompagnement de petit orchestre dont les basses soutiennent le chant des instruments. En écrivant ce *concerto* pour deux violons, Bach a admirablement tiré parti de toutes les possibilités esthétiques résultant de ce chant alterné qui donne lieu aux plus agréables contrastes. (Columbia 9681-82.)

Le *Prélude et fugue*, fort bien joué au piano par Mischa Levitzky, fait partie de ces morceaux sublimes où Bach a mis le meilleur de son génie (rappelons que Columbia en a récemment publié un choix excellent). Dans chacune de ces petites œuvres d'écriture et d'inspiration parfaites, on retrouve cet art d'orfèvre que Bach apportait à ses moindres écrits; mais de ce travail précis et concerté naît une impression grandiose. Ce disque est excellent. (Voix de son Maitre, D. 1609.)

La Compagnie Française du Gramophone nous donne ce mois-ci la suite des *Etudes* de Chopin, opus 20, jouée par Backhaus. Nous avons déjà parlé, dans une précédente chronique, de cet important enregistrement. La série comporte à présent six disques qui sont des modèles de réalisation. De l'interprétation de Backhaus on a tout dit. Il est la perfection même. Ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre ce grand

Chocolatier " Mary , Confiseur

Bruxelles :
Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Ostende :
Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

virtuose au Conservatoire de Bruxelles, où il joua récemment, ont été frappés par son jeu si simple, d'un style ferme et précis. L'enregistrement est ici le témoin fidèle de cet art de haute marque. (Voix de son Maître, DB 1178-80.)

Le répertoire du phonographe n'est pas riche en musique pour instruments anciens. Polydor à comblé cette lacune en publiant tout récemment un bien curieux petit ouvrage d'un compositeur français peu connu, Jean-Marie Leclair, un de ces petits-maîtres du XVIII^e siècle dont les œuvres mériteraient qu'on les remit en lumière. La *Sonate en ré majeur* pour trois instruments ne comporte que deux parties, une « sarabande » et un « tambourin », d'une couleur bien accentuée et d'un mouvement extraordinairement rythmé. (19871.) C'est un disque à mettre à part.

Peut-être faut-il marquer, comme un fait d'importance, l'enregistrement par Columbia d'un ouvrage du répertoire actuel le plus avancé, le *Concerto en fa* pour piano et petit orchestre de Gershwin. Gershwin est le compositeur américain le plus en vué de notre époque. Il a écrit surtout pour le « jazz » et quelques-unes de ses opérettes ont fait le tour du monde. Le voici abordant un genre nouveau. Il s'y révèle un maître. La particularité de ce concerto, c'est que le piano n'y joue pas du tout un rôle prépondérant, comme dans le concerto classique. La partition du piano se mêle ici à celle de l'orchestre, où l'instrument est traité à peu près comme les autres, en ce sens que tantôt il domine, tantôt disparaît, tantôt se tient en quelque sorte à la surface. C'est la technique du jazz. La partie symphonique est, du reste, syncopée. Ce *Concerto* est, par endroits, plein d'exquises trouvailles. Notons que c'est l'orchestre de Whiteman qui exécute la musique « d'accompagnement ». (Columbia, 9665-67.)

Nous avons à signaler, ce mois-ci, de très bons enregistrements de chant, et je mettrai en première ligne ceux de deux mélodies de Schubert, chantées en allemand par Lotte Schöne. J'ai demandé souvent que les lieder de Schubert, chantés dans la langue originale, ne fussent pas exclus systématiquement des catalogues français et belges. Entendre chanter ces mélodies charmantes en français est un supplice pour une oreille de musicien. Elles furent écrites pour se marier à la sonorité de la langue de Goethe. Lotte Schöne chante d'une voix fraîche et souple,

Pour les gens d'affaires, à Paris :
LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU
entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra
Toutes les chambres avec salle de bains
Directeur : G. SERVANTIE Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

et avec infiniment de tempérament, ces deux petits chefs-d'œuvre : *La Truite* et *Messager d'Amour* (Odéon 123008). Voici encore un disque consacré à la voix de Lotte Lehmann, dont l'éloge n'est plus à faire; il porte: *D'Amours éternelles* de Brahms et *Sur les Ailes du Chant*, de Mendelssohn (Odéon 123622). Chez Odéon encore, ces délicieuses mélodies françaises, *Plaisir d'Amour*, et surtout *La Violette doublera*, que Ninon Vallin interprète avec tant d'esprit et d'une voix bien stylée (123584). Je donnerai une mention spéciale à un petit disque de chant, tout à fait réussi et bien précieux; ce sont des mélodies de Honegger sur des poèmes d'Apollinaire. On se souvient du *Bestiaire*, si agréablement interprété par M^{me} Croiza. C'est encore cette remarquable cantatrice qui chante *Automne*, *Chanson des Sirènes* et *Berceuse de la Sirène*. Ce mélange de liberté et de contrainte, de profane et de religieux, que l'on remarque dans l'œuvre d'Honegger, M^{me} Croiza nous en donne une interprétation intelligente et fidèle (Columbia, D. 13082).

Nous devons à Brunswick un disque de choix, *Le Credo*, de Palestrina, chanté par les choeurs de la « Roman poliphonie society ». Le rendement de cet enregistrement mérite d'être noté; on sait que la musique de Palestrina est d'une complication inouïe. La cire en a merveilleusement pris l'empreinte (50128 A).

La musique moderne d'orchestre n'a pas été négligée parmi les accroisements de ces dernières semaines, et nous avons à signaler notamment l'enregistrement de deux morceaux de Ravel, très différents, *La Pavane pour une Infante défunte* et un fragment de *L'Enfant et les Sortilèges*. Ce dernier morceau est une fantaisie fort spirituelle dans le genre de la *Valse* du même musicien; un essai de musique syncopée, très réussi, plein de drôlerie et de sérieux à la fois (Voix de son Maître, D 1564). Chez Polydor une bonne, fort bonne exécution des *Danses de Salomé*, par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de l'auteur, Richard Strauss. Cette musique, qui fit si grand bruit naguère, qui déchaîna tant de discussions, a à peine vieilli. Ce qui en faisait le charme et l'originalité, la couleur vive, le rythme si curieux, tout cela demeure fort intéressant. Ajoutons que l'enregistrement de cette œuvre, délicate est remarquable (Polydor, 66827). Enfin, une belle exécution de *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, chef-d'œuvre de Borodine, par l'orchestre Colonne (Odéon, 123576).

Achète très **CHER**
ne vend pas **CHER**

ASCHER

Objets nègres - Tableaux modernes
Spécialité d'encadrements de tableaux modernes
133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

GALERIE DANTHON

20, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483,40



VARIETES



Théâtre des Piccoli. —

Entre le voisin qui compte le nombre de fils qui font mouvoir les marionnettes et celui qui s'esclaffe devant chaque geste qui caricature un peu brutalement le jeu d'acteurs humains, je me laisse gagner par une atmosphère de poésie et de merveilleux qui me change bien du théâtre. Ce peuple de fantoches me plaît par tout ce qui l'éloigne du monde qui n'est imposé et les poupées de M. Poduccha, si bien articulées, masquées et parées me rendent encore plus sensible, par leur apparente ressemblance avec les êtres humains, tout ce qui les en sépare. J'aimerais décrire les mœurs des marionnettes : Leurs gestes sont mesurés et brusques. Elles affectionnent pour se déplacer une danse où le haut du corps est violemment rejeté en arrière, où les genoux se soulèvent très haut. Leur visage est bien plus mobile que celui des hommes; au lieu de représenter sans cesse l'étonnement niais d'un imbécile ou la fatuité d'une dinde — comme le font nos acteurs et nos actrices — elles offrent successivement toutes les expressions qu'on veut bien leur prêter. Leur voix est véritablement angélique et comme désincarnée : issue on ne sait d'où, elle s'adresse au monde entier sans affectation et sans cabotinage. Si les marionnettes consentent assez souvent à emprunter l'apparence humaine, ce n'est qu'un simulacre qui ne doit pas tromper sur leur véritable nature. Celle-ci participe du règne minéral ou végétal et des forces abstraites de la nature. J'ai vu une marionnette qui était un chou; une autre, un rubis; trois jumelles étaient les émanations directes de la loi de dissociation de la matière et en l'une des plus réussies ne s'incarnait rien de moins que l'esprit redoutable de la musique de chambre.

D. M.

Quand le navire... (Jules Romains). —

La troisième partie de la trilogie de *Psyché* paraît en revue et ne le cède en rien à la deuxième. Toute la platitude et la vulgarité du *Dieu des Corps* se retrouvent là et M. Romains y ajoute ce jargon unanimiste

VOYAGES JOSEPH DUMOULIN

77, BOULEVARD ADOLphe MAX — BRUXELLES

organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays

Maison Fondée en 1893

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

dont on ne se souvenait pas, depuis neuf ans qu'on ne l'avait lu, qu'il fut aussi insupportable. Voici comment se trouve décrite l'énergie qui apparaît à ce qu'en dit l'auteur, dans les gratte-ciel de New-York:

«L'énergie ne revient pas sur elle-même, ne travaille pas à s'enchevêtrer et à se nouer, ne s'use pas à compliquer par le dedans des structures, ne s'évertue pas à se condenser et consolider. Elle ne tend pas à s'habiter elle-même, elle tend à s'échapper. Chaque building poreux en invite un autre à dilater près de lui le plus haut possible le moins de matière possible. Une concurrence de tuméfactions construit hâtivement sur le rocher de Manhattan un morceau exemplaire d'irréalité américaine. »

Les rapports conjugaux continuent à fournir la matière de l'ouvrage. Après le caractère religieux que M. Romains leur avait reconnu, voici qu'il leur en découvre un autre : ils constituent, paraît-il, un langage, le seul par lequel le héros réussisse à s'exprimer, à dire ce qu'il avait besoin de dire. Ce doit être vrai, si l'on s'en rapporte à l'in incapacité du dit héros d'utiliser, pour se faire comprendre, un moyen plus répandu pourtant : l'écriture. Il faut nous résigner : Lucienne seule aura compris ce que M. Romains essaie vainement de nous faire entendre et si l'on en juge par la confession qui portait son nom, elle n'est pas femme à nous le révéler de si tôt.

D. M.

100 × Paris (Germaine Krull). —

Depuis quelques années, l'œil de certains photographes nous devient à ce point familier que nous pourrions presque en dire la couleur : on oublie, devant les images qu'il enregistre, l'objectif, le papier sensible et toute la chimie de la chambre noire pour ne plus songer qu'à la nature du sentiment qui a présidé au choix des spectacles qu'on nous restitue. Cette fois, Germaine Krull s'est détournée des paysages métalliques où elle se complait volontiers et consacre un album à cent aspects de Paris. Nous écrivons « aspects », et c'est plutôt « attitudes » qu'il

Rose : fleurs naturelles

142

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29 rue du Mai - BRUXELLES 83 bd Adolphe Max

convientrait de dire, car toutes, non contentes d'être l'expression d'un même corps, obéissent en outre au choix délibéré du photographe, à une personnalité seconde qui leur fut imposée. Ce petit atlas intelligent et sensible nous renseigne à la fois sur Paris qu'il nous découvre et sur celle qui nous le découvre — dont on peut assurer qu'elle est la première photographe de notre temps.

M. B.

Les « Euréels » de Mambour. —

Le peintre Auguste Mambour présente au public deux carnets de dix cartes postales illustrées qu'il dénomme « Euréels ». Il serait curieux et amusant de les voir entrer dans l'usage des gens qui ont l'habitude d'effectuer certaines correspondances à l'aide de cartes postales à images naïves. Pourtant, celles-ci, qui représentent des objets sous leur aspect le plus simple, qui est un peu celui qu'ils revêtent dans les catalogues des grands magasins, s'aident d'un commentaire littéraire du poète Hubert Dubois. Et l'ancre, l'isolateur, l'œuf, le robinet, le marteau n'ont beau paraître que sous l'apparence du marteau, du robinet, de l'œuf, de l'isolateur et de l'ancre, ce commentaire semble prétendre à autre chose qu'à faire la concurrence aux cartes postales de bazar de province. Faut-il le regretter? Ou faut-il se contenter du goût mystérieux de cette préface et de l'allure poétique qu'elle donne au carnet, pour se refuser enfin à vouer ces cartes postales à leur destin vulgaire? Ecoutez :

« Un tel soin soudain à ce que tout paraisse éclairé, à ce point réel, ne manquera pas de surprendre. L'on pensera que le doute, la peur, ou peut-être la fatigue, ensevelissent ici ce que nous disions tenir pour le mystérieux, le véritable. Ce malentendu, il n'appartiendra pas seulement à nos ennemis reconnus de l'entretenir, tant il est vrai que la complicité, il en est d'elle comme de nos rêves.

» Ce n'est pas au hasard que nous dénonçons une telle misère, tant de mauvaise foi, ni à la légère, qu'avec cette confiance qu'on nous refuse, s'efface à présent la nôtre.

» Dès lors, quel usage de la pensée ou de la main qui puisse nous ramener sans danger à l'angoissante solitude nécessaire.

VICTOR ou les Enfants au Pouvoir, de Roger Vitrac,
vient de paraître, à l'enseigne des Trois
Magots, chez Robert DENOEL, 60, av. de La Bourdonnais, Paris.
Justification du tirage : 15 Japon : 125 francs; Hollande : 90 francs;
Alfa : 45 francs (en français).

143

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

» Voici reparaitre aujourd'hui ces objets, la ressemblance perdue, et dans l'absence de toute épaisseur, rien, semble-t-il, qui puisse nous donner matière à discourir. Mais ce mot qui souligne chacune de ces images et devrait les fixer davantage, nous ne soupçonnions pas encore que tout fût à ce point fragile que le doute avec lui seul pût se mettre aussitôt à la traverse.

» Est-ce bien un œuf, après tout, cet œuf?... » Comme l'écriture d'un mot très connu parfois nous échappe, ainsi le rapport du mot à l'objet, lui-même, ici, hésite, s'utilise, se perd, et nous-mêmes.

» Au point qu'un pareil abandon de toute certitude nous découvre à nouveau et nous ramène à ce désespoir, à ce mépris total, à cette indifférence attentive et cruelle, qui ne nous venge pas après tout de la terrible douceur d'être toujours en vie, et solitaires, par vocation. »

Joh. M.

Gratte-Ciel (Howard Higgin). —

L'élément de vertige qui faisait tout le comique des premiers films d'Harold Lloyd inspire ce petit drame intelligemment conçu et réalisé par Howard Higgin. Voici d'une part les ouvriers d'un building en construction, d'autre part des girls qui s'exercent sur la plus haute terrasse d'un gratte-ciel voisin. Il est fâcheux que la conversation sentimentale qui s'engage entre le héros et l'héroïne tourne à l'histoïette, et qu'ensuite les seules chutes auxquelles nous assistons soient des chutes dans le vide. Par surcroît, deux ou trois traits dont la grossièreté est spécifiquement américaine. Mais on serait mal venu d'exiger de ce film plus qu'il ne nous offre, c'est-à-dire une fable sans prolongement possible et qui doit son agrément à un pittoresque assez extérieur.

M. B.

jean fossé

43 chaussée de Charleroi

**c'est un couturier
bruxelles**

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

Une édition du Ballet de James Ensor. —

Le célèbre ballet *La Gamme d'Amour ou Flirt de Marionnettes*, cette chère folie du peintre Ensor, composée en 1907, vient d'être édité aux *Editions Un Coup de Dés* (101, rue Royale, à Bruxelles). Cette édition originale paraît en album de luxe, sous couverture rempliee et contient le scénario, la reproduction de vingt-deux compositions originales en couleur, ainsi qu'une suite pour piano, d'après la partition. Le tirage comporte : vingt exemplaires sur japon impérial, à 450 francs, et deux cent cinquante exemplaires sur grand vélin des Papeteries d'Arches, à 300 francs.

La première année complète de « Variétés ». —

La première année complète de *Variétés*, comprenant les douze numéros, du 15 mai 1928 au 15 avril 1929, peut être fournie encore à nos lecteurs, au prix de 100 francs pour la Belgique, 100 francs français pour la France, 10 florins pour la Hollande, 28 belgas pour tous autres pays.

Nous rappelons à nos lecteurs en villégiature sur la côte belge qu'ils pourront se procurer régulièrement « *Variétés* » aux adresses suivantes :

A Ostende : Librairie Internationale, rue Ad. Buyl, 33, rue de la Chapelle, 67; place Marie-José, 11;
A Middelkerke : Librairie Internationale, 24, avenue Léopold;
A Coq-sur-Mer : Librairie Internationale, place Royale;
A Wenduyne : Librairie Internationale, 16, rue de l'Eglise;
A Blankenberge : Librairie Internationale, 121, rue de l'Eglise.

L'Art et la Mort

d'Antonin Artaud,
vient de paraître à
l'enseigne des Trois Magots, chez Robert DENOEL, 60, av. de La
Bourdonnais, Paris. Justification du tirage : 15 Japon : 125 francs;
35 Hollande : 90 francs; 750 Alfa : 45 francs (argent français).
Les exemplaires de luxe sont accompagnés d'une eau-forte originale
de Jean de Bosschère.





LES ARTISTES

SOCIETE ANONYME

18, rue d'Arenberg,

QUELQUES NOUVELLES PRODUCTIONS

LE CHANT D'AMOUR DE

D. W. GRIFFITH

avec WILLIAM BOYD, JETTA GOUDAL,
LUPE VELEZ et GEORGES FAWCETT

JOHN BARRYMORE

DANS

ETERNEL AMOUR

avec CAMILLA HORN

Production ERNST LUBITSCH

RONALD COLMAN

DANS

LE FORBAN

avec LILY DAMITA

ASSOCIES

BELGE

BRUXELLES

DE LEUR SELECTION 1929 - 1930

GLORIA SWANSON

DANS

REINE KELLY

Production ERIC VON STROHEIM

ELLE PART EN GUERRE

avec ELEANOR BOARDMAN

Production HENRY KING

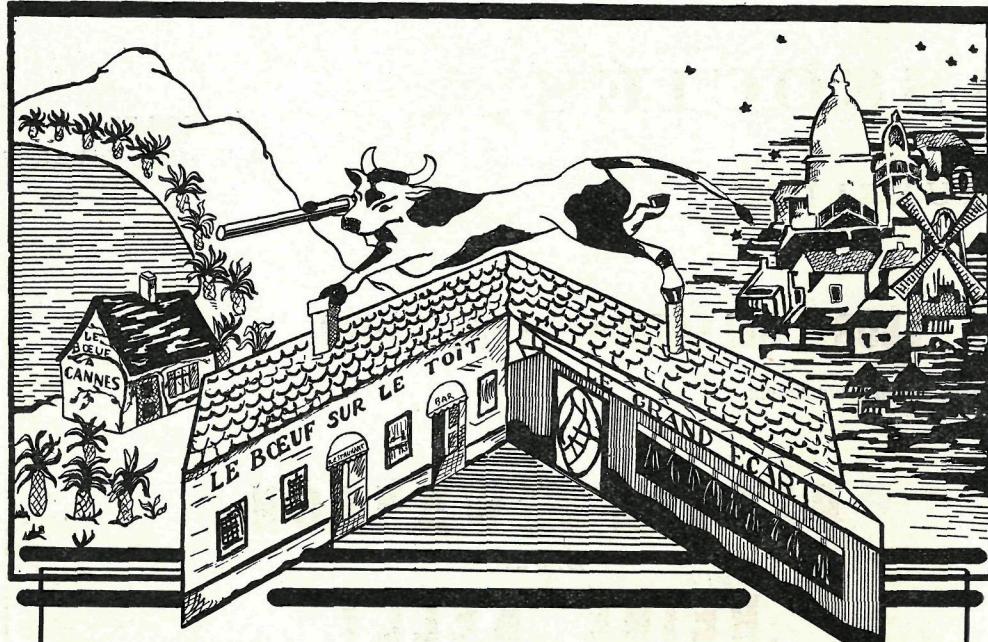
CONSTANCE TALMADGE

DANS

VENUS

avec ANDRE ROANNE, JEAN MURAT,
MAXUDIAN, MAURICE SCHUTZ





LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13·34

LE BOEUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGLAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BOEUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ : 18·24



AUX

CHAMPS ÉLYSÉES



A
M
O
N
T
M
A
R
T
R
E

**FAUTEUILS
ET LAMPES**

Des prix
sans concurrence
A partir de Fr. 285

Art décoratif
LUSTRERIE du MIDI
2, AVENUE DU MIDI (Place Rouppe)

PIPPEMINT
Exigez un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**La REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**
Etendu d'Eau le PIPPEMINT
est le Meilleur des Refraîchissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H.^e Garonne)

GET frères
à REVEL (H.-G.)
(Maison fondée en 1796)
Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISSETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

**L'AMPHITRYON
RESTAURANT**
Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES
Tél : 182.25-182.26 et 226.37



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNU DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS

16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
— BRUXELLES —

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS

DUCANOLA

DUCA

DUCARTIST

et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

LA LIBRAIRIE
JOSÉ CORTI
6, RUE DE CLICHY
PARIS
POSSÈDE EN MAGASIN

**TOUS
LES LIVRES
D'AVANT-GARDE**

LITTÉRATURE - ARTS - CINÉMA

et peut satisfaire à n'importe quelle commande
par retour du courrier

DOCUMENTS

DOCTRINES

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

AVEC LA COLLABORATION DE :

D^r Allendy, Jean Babelon, Georges Bataille, Bosch Simpera, D^r G. Constenan, Robert Desnos, Carl Einstein, R. Grousset, J. Hackin, Eugène Jolas, Marcel Jouhandeau, R. Lantier, Michel Leiris, Georges Limbour, André Malraux, Erland Nordenskiold, Wilhem Pinder, Hans Reichenbach, D^r Rivet, Georges-Henri Rivière, Fritz Saxl, André Schaeffner, Adama Van Scheltema, Joseph Strzygowski, Piétro Toesca, Royal Tyler, Arthur Waley.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boëtie

P A R I S

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films. Révèle et analyse la théorie esthétique du film. Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier. Texte anglais et français.

EDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

S E L E C T I O N

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**

comprenant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps ; chaque cahier comporte 64 à 144 pages, dont 32 à 80 reproductions.

Cahiers parus :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGÄT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (80 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERS	LOUIS MARCOUSSIS	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	(sous presse)	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	OSCAR JESPERS	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ	AUGUSTE MAMBOUR	ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.

Etranger 20 belgas.

Belgique 10 francs.

Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

VIENT DE PARAITRE :

"VARIÉTÉS,"

Numéro hors-série et hors-abonnement

Le Surrealisme en 1929

SOMMAIRE :

Sigm. Freud	L'Humour
XXX	Jeux surréalistes
René Crevel	A l'heure où l'écriture se dénoue
Paul Eluard	Poème
Paul Nougué	Nouvelle géographie élémentaire
Pierre Unik	Poèmes
Benjamin Péret	Les Végétations factices
Georges Sadoul	Rêves
XXX	Le monde au temps des surréalistes
Aragon	Poèmes
Albert Valentin	Porter à gauche
Robert Desnos	The night of loveless nights
Paul Eluard	L'Art sauvage (Introduction)
E. L. T. Mesens	Poèmes
Raymond Queneau	Lorsque l'esprit...
Frédéric Mégret	Poèmes
André Thirion	A bas le travail!
Louis Aragon et André Breton	Le trésor des jésuites et

A SUIVRE
Petite contribution au dossier de certains intellectuels
à tendances révolutionnaires (1929)

ILLUSTRATIONS :

REPRODUCTION D'UN AUTOGRAPHE DE LAUTREAMONT TABLEAUX et DESSINS DE :

Max Ernst — Emile Savitry — Yves Tanguy — Man Ray — Georges
Malkine — Arp — Francis Picabia — Frédéric Mégret — Joan Miró —
René Magritte — Gustave Courbet — Edouard Détaille — Henri Rousseau
— Hélène Smith — Max Morise — Paul Nougué — E. L. T. Mesens
et de nombreux portraits et photographies

Ce numéro hors-série et hors-abonnement de « Variétés » a été
composé par les soins de MM. Aragon et André Breton. Il a été
tiré à 2,000 exemplaires, à Bruxelles, le 1^{er} juin 1929, sur les
presses des Anciens Etablissements Aug. Puvrez

CE NUMERO A ETE ENTIEREMENT SOUSCRIT

Il se trouve :

Aux bureaux de « Variétés », 11, avenue du Congo, Bruxelles
Chez José Corti, 6, rue de Clichy, à Paris
Chez N. V. van Ditmar, Schiekade, 182, à Rotterdam
Chez Henriquez, 41, rue de Loxum, à Bruxelles
ET CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

DU CINEMA

REVUE DE CRITIQUE ET DE RECHERCHES CINÉMATOGRAPHIQUES
JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

la 1^{re} revue française
complètement indépendante
et destinée à l'élite

Dans chaque numéro, les rubriques :

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

LA CHRONIQUE DES FILMS PERDUS
par ANDRÉ DELONS

L'ENQUÊTE :
Qu'avez-vous appris au Cinéma ?

L'HOMMAGE A HARRY LANGDON

LA REVUE DES FILMS

et la collaboration régulière de

MICHEL J. ARNAUD, PIERRE AUDARD, ALB. CAVALCANTI, ELSA CAIRE, LOUIS
CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, PAUL GILSON,
MICHEL GOREL, R. DE LAFFOREST, BER LOUIS, AMABLE JAMESON, ANDRÉ R.
MAUGÉ, HARRY A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ
SAUVAGE, PHILIPPE SOUPAULT, PIERRE VILLETOU

Chaque cahier contient trente reproductions d'images
directement extraites de films et des photographies inconnues

ABONNEMENT A LA 1^{re} SÉRIE DE 6 CAHIERS

FRANCE ET COLONIES :

35 FRANCS.

Le Numéro :

BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE : 45 FRANCS.

8 francs.

AUTRES PAYS :

70 FRANCS.

Paris, Librairie José Corti, 6, Rue de Clichy (IX^e)

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo -- BRUXELLES
Téléphone 275.46

■
TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckeleer, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc.

La JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jespers, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

Galerie Jeanne Bucher

TABLEAUX - LIVRES

Editions de gravures modernes

5, Rue du Cherche-Midi, PARIS-VI^e. Tél. : Littré 35-04

PEINTURES, AQUARELLES, DESSINS de
A. BAUCHANT, MAX ERNST, JUAN GRIS,
JEAN HUGO, LAPICQUE, FERNAND LEGER,
— JEAN LURÇAT, MARCOUSSIS, PICASSO... —

SCULPTURES de
JACQUES LIPCHITZ

GALERIE

Paul Paquereau

PARIS

Tél. : Littré 50.17

17, Rue Mazarine
(près la rue de Scine)

TABLEAUX DE :

DERAIN — DUFRESNE — R. DUFY — DESPIAU
FRIESZ — KRÉMÈGNE — MATISSE — MODIGLIANI
PASCIN — PAILÈS — V. PRAX — SOUTINE — UTRILLO
VALADON — DE VLAMINCK — WLÉRICK

LE CADRE

S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES BEAUX-ARTS)

A L I C E M A N T E A U

2, rue Jacques Callot et 42, rue Mazarine

P A R I S V I e

DU 14 AU 28 JUIN
EXPOSITION MINTCHINE

T A B L E A U X
A N C I E N S & M O D E R N E S

Les Disques

"polydor."

Registered Trade Mark

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB - DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C.SEINE 382.130

Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
La Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchew

GALERIE "LE CENTAURE",
62 AVENUE LOUISE-BRUXELLES TÉLÉPH. 888.68



**GALERIE D'ART CONTEMPORAIN
JUIN
LE PAYSAGE FLAMAND
CONTEMPORAIN**

J. Brusselmans — Creten Georges — Ch. Dehoy
— P. de Kat — G. de Smet — L. de Smet —
P. de Vaucleroy — P. Maas — H. Malfait — C. Permeke
— Ramah — P. Schirren — R. Strebelle — E. Tytgat
— F. van den Berghe

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 NUMÉROS PAR SAISON — ABONNEMENT 40 FR.
Etranger 10 Belgas



pirar'd

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy verviers



18125. — Imp. des Anc. Etabl. Aug. Puvrez (S. A.),
44, rue de l'Hôpital, Bruxelles (Belgique).